This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

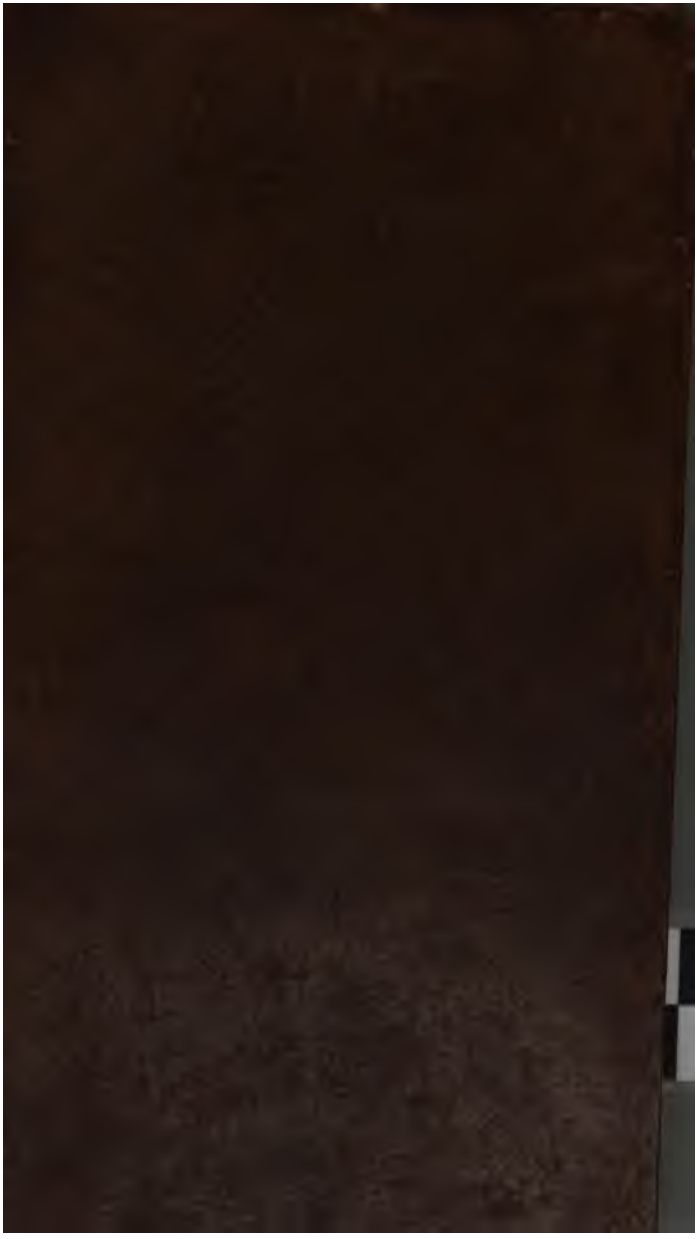
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



BIB. SEM.

PENSÉES,

OU

RÉFLEXIONS

CHRÉTIENNES

POUR TOUS LES JOURS

DE L'ANNÉE;

PAR le R. P. FRANÇOIS NEPVEU,

De la Compagnie de JESUS.

Nouvelle Edition, revue et corrigée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22.

AN XI. — 1803.

BX
2183
N44
1903
v.1

PRÉFACE.

Le succès qu'ont eu dans le monde les Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois, et le fruit qu'elles y ont produit, ont fait desirer à beaucoup de gens qu'on en donnât pour tous les jours de l'année. On se dégoûte des meilleures viandes quand on en mange tous les jours, et on se lasse quelquefois des meilleurs Livres, à force de les lire trop souvent. On s'accoûtume aux vérités les plus touchantes, quand elles sont trop rebattues; et elles viennent par-là à faire moins d'impression

sur la plupart des esprits, qui veulent un peu de changement, même dans les choses où il semble qu'on devroit toujours trouver un nouveau goût.

Il eût été à souhaiter que le P. Bouhours, qui a donné au Public les Pensées Chrétiennes pour tous les jours du Mois, telles que nous les avons aujourd'hui, eût pu exécuter le dessein qu'il avoit formé d'en donner pour toute l'Année; et personne assurément n'étoit plus capable d'y réussir que lui: mais d'autres ouvrages qui l'ont occupé ne lui en ayant pas donné le loisir, ç'eût été un bonheur que quelqu'un eût entrepris ce dessein avec le même génie que lui. Mais qu'il est difficile d'atteindre, je ne dis pas à cette politesse également exacte et

naturelle qui lui est si propre, et qui n'est pas tout-à-fait nécessaire dans un ouvrage tel qu'est celui-ci; mais au moins à cette manière d'écrire vive et naïve, courte et serrée, mais au même temps pleine de sens et de force, et sur-tout d'une onction qu'on sent d'abord en lisant les Pensées Chrétiennes; lesquelles, tout à la fois, plaisent à l'esprit, et vont infailliblement au cœur.

J'avoue que j'ai tâché, autant que j'ai pu d'en approcher; mais je n'ai pas assez bonne opinion de moi-même, pour me promettre d'y réussir. J'espère qu'on me saura toujours bon gré d'avoir tenté une chose aussi difficile, parce quelle peut être fort utile. On sera bien-aise d'avoir des Méditations pour toute

l'Année, sur toutes les grandes Vérités morales et chrétiennes, et qui soient plus courtes et plus arrangées que ne sont la plupart de celles qu'on a entre les mains. Comme celles-ci sont trop étendues, et chargées de grands passages, ou de longs raisonnemens, elles sont plus propres à fournir la matière à des lectures qu'à des méditations, et elles ne se lisent même que par un petit nombre de personnes, qui ont assez de loisir, ou de ferveur pour se donner cette peine. On trouvera que ma manière de traiter les sujets est plus suivie que celle des Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois, qui sont souvent assez détachées les unes des autres. Je sais que les goûts sont différens là-dessus; mais je ne

sais quels est le plus universel. Je n'oserois me flatter que celui que j'ai suivi soit le plus raisonnable, quoiqu'il le paroisse d'abord. L'expérience, et ce que chacun sent sur cela, est ce qui en doit décider. Je crois au moins avoir cet avantage, que j'ai mis plus d'ordre dans toutes les Pensées qui sont pour tous les jours de chaque mois.

Je n'ai pas pourtant toujours observé le même, parce qu'on s'en fût peut-être dégoûté; et c'est pour prévenir ce dégoût, que j'ai cru y devoir mettre quelque variété. Cependant j'ai mis le plus ordinairement les vérités qui regardent la voie qu'on appelle *purgative*, devant celles qui regardent la voie qu'on appelle *illuminative*; et celles-ci devant celles qui ont

4 V
4vo.
L 214.
c.60

6.14

J'ai mis à la fin du mois d'Avril huit Pensées Chrétiennes sur la Passion de JESUS-CHRIST parce que c'est le temps où l'Eglise s'en occupe particulièrement; et autant pour l'Octave du Saint Sacrement, afin de fournir aux bonnes ames de quoi s'entretenir pendant un si saint temps.

Comme rien n'est plus important que d'avoir une haute idée de Dieu, et qu'il suffit pour cela de le connoître, j'ai cru devoir mettre tous les mois une ou deux réflexions chrétiennes sur les grandeurs et sur les perfections de Dieu.

J'ai aussi mis des Pensées Chrétiennes sur tous les Mystères de la Sainte Vierge; et il n'y a point de mois où il ne soit parlé d'elle: ce que j'ai fait volontiers pour marquer en même temps

mon zèle envers la Mère de Miséricorde, et pour seconder celui de tant de bonnes ames, qui font un de leurs principaux soins de l'honorer.

Je n'ai pas cru devoir mettre dans ce Livre des Pensées Chrétiennes sur les Fêtes des Saints, parce qu'elles eussent occupé la meilleure partie d'un ouvrage, qui a pour but de ramasser en abrégé toutes les principales vérités qui regardent la morale et la perfection chrétienne, et d'en instruire beaucoup de Fidèles qui n'ont pas ou assez de zèle, ou assez de temps pour lire les grands ouvrages qu'on a composés sur ces matières. Cependant j'ai tâché de faire en sorte que les vérités qui se trouvent dans les Fêtes des Saints les plus illustres, ou auxquels la plupart

ont plus de dévotion, eussent quelque rapport aux vertus principales de ces Saints, et ordinairement j'en fais quelque mention.

Pour ceux qui souhaitent avoir des Méditations sur tous les Evangiles de l'Année, j'ai fait exprès une Table qu'on trouvera à la fin de chaque Volume, où j'ai marqué les vérités qui conviennent à chacun des Evangiles.

Ce Livre pourra fournir des matières de Retraite à ceux qui ont coutume d'en faire tous les ans; et je puis dire qu'il est peu de mois où l'on ne puisse trouver des Méditations propres pour s'occuper pendant les huit ou dix jours qu'on emploie ordinairement à ces sortes de Retraites. Les méditations, si

tout du présent mois, sont dans un ordre très-propre à ce dessein.

Cependant pour la commodité de plusieurs, j'ai mis à la fin du dernier mois une Table où je marque des sujets de Méditations et de Considérations dans l'ordre qu'on les doit faire.

On trouvera ces Pensées moins courtes que celles qui sont pour tous les jours du mois : mais après tout elles sont assez serrées ; et j'espère qu'on ne les trouvera pas trop longues pour la matière qu'elles renferment. La suite que j'y ai voulu mettre, quelques raisonnemens courts que j'y ai inserés, et les affections dont j'ai cru les devoir animer, m'ont obligé à m'étendre un peu. Si on se sert de ces Pensées ou Réflexions

pour sujet de Méditations, ceux qui ont plus de facilité pour l'Oraison, se pourront borner à un point, quand ils y trouveront assez de quoi s'occuper ; et les autres qui n'y ont pas la même facilité, ne seront pas fâchés de trouver les choses plus étendues et plus digérées. D'ailleurs comme les dispositions sont différentes, ce qui plaît à l'un n'est pas du goût de l'autre ; et ainsi un peu d'abondance ne gâte rien, puisqu'elle met les gens en état de choisir.

Si on se sert de ces Pensées ou Réflexions pour sujet de lecture, on ne doit pas les trouver trop longues, puisqu'il n'y en a presque point qu'on ne puisse lire avec attention, en beaucoup moins d'un demi-quart-d'heure : et il n'est personne

pour occupée qu'elle soit, qui ne puisse trouver ce loisir; et ne le point trouver, ce n'est pas manquer en effet de loisir, mais de zèle pour son salut, ou plutôt le négliger entièrement.

Comme c'est la coutume en beaucoup de familles Chrétiennes de faire une lecture le soir à tous les domestiques, on pourra utilement y lire une de ces Pensées Chrétiennes, qui renferment des sujets qui conviennent à tout le monde.

M'étant proposé les Pensées du mois pour modèle, j'y ai aussi suivi la même méthode. J'y mets toujours trois points: et après chaque Pensée, j'ajoute une Pratique, et puis un passage de l'Écriture, et un autre d'un Père.

Je ne répète point ici les avis

qu'on a mis à la tête du Livre des Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois, qu'on doit également suivre à l'égard de celles-ci, parce que ce Livre est entre les mains de tout le monde.

TABLE DES CHAPITRES.

CONTENUS DANS CE VOLUME.

JANVIER.

I. Jour. *Sur le Mystère de la Circoncision.* Page 1
II. Jour. De la fin de l'homme. *Il est nécessaire de glorifier et de servir Dieu.* 6
III. Jour. Du soin du salut. *L'affaire du salut est notre affaire.* 9
IV. Jour. Du péché mortel. *De la haine que Dieu lui porte.* 12
V. Jour. *Du péché véniel.* 16
VI. Jour. *Sur le Mystère de l'Epiphanie.* 20
VII. Jour. De la mort. *De l'utilité de la pensée de la mort.* 24
VIII. Jour. *Du jugement particulier.* 28
IX. Jour. De l'Enfer. *De l'Eternité des peines.* 33
X. Jour. *De la nécessité de faire pénitence.* 37
XI. Jour. *Du délai de la pénitence.* 41
XII. Jour. *De l'intégrité de la pénitence, ou de la contrition.* 45

XIII. Jour. *De la sincérité de la pénitence, ou du bon propos.* 49
XIV. Jour. *De la sincérité de la pénitence, ou de la satisfaction.* 54
XV. Jour. *De la Confession.* 58
XVI. Jour. *De la rechûte dans le péché.* 62
XVII. Jour. *De l'orgueil.* 66
XVIII. Jour. *De la colère.* 71
XIX. Jour. *De l'envie.* 75
XX. Jour. *Du desir de la vengeance, ou du pardon des injures.* 79
XXI. Jour. *Du respect humain.* 84
XXII. Jour. *De la tiédeur dans le service de Dieu.* 88
XXIII. Jour. *De l'imitation de J. C.* 93
XXIV. Jour. De l'humilité. *Des avantages de l'humilité.* 97
XXV. Jour. *De la patience dans les souffrances.* 101
XXVI. Jour. *De la ferveur dans le service de Dieu.* 106
XXVII. Jour. *De la dévotion à la Sainte Vierge.* 110
XXVIII. Jour. De l'amour de J. C. *Nous devons aimer Jesus, parce qu'il s'est fait semblable à nous.* 115

XXIX. Jour. *Du commandement de l'amour de Dieu.* 120
XXX. Jour. *De l'immensité, ou de la présence de Dieu.* 124
XXXI. Jour. *Du Paradis.* 129

FÉVRIER.

I. Jour. *De la Foi.* 133
II. Jour. *De la Purification de la Ste. Vierge.* 138
III. Jour. *Du bon emploi du temps.* 142
IV. Jour. De la fin de l'homme. *Il est nécessaire que l'homme glorifie Dieu.* 146
V. Jour. *De l'abus des graces.* 149
VI. Jour. De la mort. *De la nécessité de la mort.* 153
VII. Jour. *De la brièveté de la vie.* 157
VIII. Jour. Du Jugement dernier. *De la grandeur et de la majesté du Juge.* 161
IX. Jour. De l'Enfer. *De la peine du dam.* 166
X. Jour. Du soin du salut. *Le salut est notre affaire.* 170
XI. Jour. *De la grièveté du péché.* 173
XII. Jour. *De la pénitence.* 177

XIII. Jour. *De la fréquente Confession.* 182
XIV. Jour. *Du scandale.* 186
XV. Jour. *De la vaine gloire.* 190
XVI. Jour. *De la connoissance de soi-même.* 194
XVII. Jour. *Du péché d'impureté.* 199
XVIII. Jour. *De la fuite des occasions.* 203
XIX. Jour. *De la tiédeur.* 207
XX. Jour. Du péché véniel. *Il conduit au mortel.* 212
XXI. Jour. Des souffrances. *Les souffrances sont des preuves de l'amour de Dieu envers nous.* 216
XXII. Jour. *De la prière.* 221
XXIII. Jour. *De la douceur.* 225
XXIV. Jour. *Du commandement de l'amour du prochain.* 230
XXV. Jour. *Du commandement de l'amour de Dieu.* 235
XXVI. Jour. *De l'Imitation de Jesus-Christ.* 239
XXVII. Jour. *De la conformité à la volonté de Dieu.* 244
XXVIII. Jour. *De la miséricorde de Dieu.* 249

MARS.

I. Jour. De la fin de l'homme. *L'homme doit servir Dieu, parce qu'il est son Créateur.* 255
II. Jour. *De la ferveur dans le service de Dieu.* 259
III. Jour. Du soin du salut. *L'affaire du salut est notre affaire.* 264
IV. Jour. *De la fidélité à la grace.* 267
V. Jour. Du péché mortel. *De la vengeance que Dieu en tire.* 272
VI. Jour. *De la passion dominante.* 277
VII. Jour. *De l'ambition.* 282
VIII. Jour. *De l'usage des plaisirs.* 286
IX. Jour. *De la médisance.* 291
X. Jour. *De la pensée de la mort.* 296
XI. Jour. *De l'examen des péchés cachés dans le jugement particulier.* 300
XII. Jour. *De la séparation des réprouvés d'avec les élus, dans le jugement particulier.* 304
XIII. Jour. *Du feu d'Enfer.* 308
XIV. Jour. *Du Paradis.* 313
XV. Jour. *Qu'il ne faut point différer sa conversion.* 317
XVI. Jour. *Des fruits de pénitence.* 321
XVII. Jour. *De la rechûte dans le péché,* 325

XVIII. Jour. *De l'aveuglement.* 329
XIX. Jour. *De l'abandon à la conduite de Dieu.* 333
XX. Jour. *De la négligence des petites choses.* 337
XXI. Jour. *De la mortification chrétienne.* 341
XXII. Jour. *De l'aumône.* 346
XXIII. Jour. *De l'exemple de J. C.* 351
XXIV. Jour. *Des motifs de l'humilité.* 355
XXV. Jour. *De l'Annonciation de la Sainte Vierge.* 359
XXVI. Jour. *Du Mystère de l'Incarnation.* 364
XXVII. Jour. *Du mépris du monde.* 368
XXVIII. Jour. *De la nécessité des bonnes œuvres.* 373
XXIX. Jour. *De la confiance en Dieu.* 377
XXX. Jour. *De l'amour de J. C.* 381
XXXI. *De l'unité de Dieu.* 385

Fin de la Table du premier Volume.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

JANVIER.

PREMIER JOUR.

Sur le Mystère de la Circoncision.

Le Père Eternel en imposant le nom de Jesus à son Fils, l'oblige à la Circoncision, et la Circoncision l'engage à s'humilier, à s'assujétir, à souffrir. 1° Il n'a pu mériter le nom de Jesus, ni être Sauveur, qu'en s'humiliant. Il n'a pu être Sauveur, qu'en

In similitudinem carnis peccati. *Rom. c. 8. ℣. 3.*

nous délivrant de nos péchés, ni nous en délivrer, qu'en s'en chargeant, qu'en prenant la figure de pécheur, qu'en imprimant sur son Corps le caractère du péché par la Circoncision. 2°. Il n'a pû être Sauveur, qu'en nous délivrant de l'esclavage du démon, ni nous en délivrer, qu'en prenant la figure d'esclave, en s'assujétissant à toutes les servitudes de la Loi ancienne. 3°. Il n'a pu mériter le nom de JESUS, qu'en souffrant, ni être Sauveur des hommes, qu'en se livrant pour les hommes. Aussi pour remplir les devoirs de Sauveur, à peine vient-il de naître, qu'il verse déjà son sang. Le nom de JESUS est la seule cause de ses souffrances, et de sa mort.

Formam servi accipiens. *Philipp. c. 2. ℣. 7.*

Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam; hic est Jesus. *S. Matth. c. 27. ℣. 37.*

II. Le nom de JESUS le dédommage bien de ses humiliations, de son obéissance, et de ses souffrances. Ce nom exprime et représente toute la grandeur, et toutes les perfections de cet Enfant qui est circoncis. S'il est JESUS, il est Sauveur; s'il est Sauveur, il est Dieu; et s'il est Dieu, il est

bon, il est miséricordieux, il est sage, il est saint, il est puissant : il faut qu'il soit tout cela pour être Sauveur. Ce nom renferme toutes ses vertus : s'il est notre Sauveur, il est notre modèle ; s'il est notre modèle, il faut qu'il soit humble, patient, doux, obéissant, charitable. Ce nom embrasse tous ses titres : s'il est notre Sauveur, il doit avoir tous les rapports de grandeur et de bonté avec nous : il est donc notre Roi, notre maître, notre guide, notre Pasteur, notre père, notre frère, notre avocat, notre médecin. S'il est JESUS, s'il est notre Sauveur, il est pour nous la source de tous les biens qu'il nous procure, en nous délivrant de tous les maux : *JESUS meus & omnia*, mon JESUS est mon tout. Que de grandeur, que de gloire pour lui ! mais que de bonheur, que de consolation pour nous !

III. Si JESUS n'a pu mériter le nom de JESUS que par la circoncision du corps, qu'en s'humiliant, qu'en s'assujétissant, qu'en souffrant ; nous

ne pouvons participer à la vertu de ce nom, ni aspirer au bonheur d'être sauvés, étant pécheurs, que par la circoncision du cœur; c'est-à-dire, en humiliant notre esprit, en assujétissant nos passions, en affligeant notre cœur. Un pécheur, par le péché, s'est mis au-dessous de toutes les créatures; le centre du péché, c'est ou le néant, ou l'enfer, c'est là où doit être le pécheur; peut-il donc se mettre trop bas? peut-il trop s'humilier? quelque part qu'il soit dès-là qu'il n'est pas dans l'enfer, il est toujours plus haut qu'il ne mérite. Un pécheur pour se sauver doit assujétir ses passions, doit gêner son humeur; peut-il mieux réparer que par là, la fausse et la malheureuse liberté par laquelle il s'est soustrait au joug du Seigneur? Un pécheur pour se sauver doit faire pénitence; et peut-il faire pénitence sans affliger son cœur sans le briser par une douleur sincère et vive? Il devroit donner son sang pour laver ses péchés, qu'il les lave au moins dans ses larmes. Quelle

peines pour se sauver ! mais quel bonheur d'être sauvé ! Ah que ce bonheur nous dédommage pleinement de toutes ces peines !

Demandez à JESUS-CHRIST *par le nom du Seigneur qu'il porte dans ce mystère ; qu'il vous en fasse sentir la vertu, en vous accordant les graces nécessaires pour vous sauver ; mais prenez en même temps la résolution d'apporter les mêmes dispositions qu'a apportées* JESUS *pour mériter ce glorieux nom.*

Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo JESU meo. *Habac. c. 3. ℣. 18.*

Pour moi je me réjouirai dans le Seigneur, et je triompherai de joie, pensant que mon Dieu est mon Sauveur.

JESU, esto mihi JESU, et salva me. *S. Aug.*

JESUS, *soyez-moi* JESUS, *et sauvez-moi.*

II. JOUR.

DE LA FIN DE L'HOMME.

Il est nécessaire de glorifier et de servir Dieu.

I. Ou étiez-vous il y a cent ans ? dans le néant. Qui vous en a tiré ? Dieu, qui par une préférence que vous n'avez pu mériter, vous a créé à son image. Mais pour quelle fin vous a-t'il créé ? pour le glorifier, pour le connoître et l'aimer, pour le servir, pour faire sa volonté, pour garder ses Commandemens ; tout cela revient au même. Car vous le glorifiez en le connoissant, et en l'aimant ; vous lui témoignez votre amour en le servant ; le service qu'il exige de vous, est de faire sa volonté, et vous la faites quand vous gardez ses Commandemens.

II. Dieu a pu ne vous pas créer ; mais supposez qu'il vous créât, il n'a

pu vous proposer une autre fin que lui-même. Il n'est pas moins nécessairement votre dernière fin, que votre premier principe : et ainsi comme vous ne pouvez être que par lui, vous ne pouvez être aussi que pour lui. C'est une obligation qui vous est essentielle ; ou plutôt, comme dit le Sage, elle fait toute votre essence, *Hoc est omnis homo.* Comme donc vous ne pouvez être homme, et n'avoir point un corps et une ame ; vous ne pouvez être homme, et n'avoir pas obligation de servir Dieu. Tout-puissant qu'il est, il ne peut pas vous en dispenser. Il est vrai que Dieu vous laisse en agissant votre liberté, pour accomplir en effet sa Loi, ou pour la violer. Mais malheureuse liberté, funeste pouvoir ! Malheur à vous, si vous vous en servez ! *Eccles. c. v. 13.*

III. C'est donc *l'unique nécessaire* dont parle le Sauveur. Il n'est pas nécessaire que vous soyez grand, riche, savant, heureux ; mais il est nécessaire que vous serviez Dieu. Il n'est pas nécessaire que vous soyez dans cet état, *Luc. c. v. 42.*

DE L

Il est

1. O
dans le
qui pa
pu m
Mais
pour l
l'aim
volo
mens
vous
en l'
am
exi
et v
Co

m

mandemens : car c'est en cela que consiste tout le devoir de l'homme.

Libera servitus apud Dominum, ubi non necessitas, sed charitas servit. *S. Aug.*

La véritable liberté consiste à servir Dieu, parce que c'est la charité qui nous y engage, et non pas la nécessité.

III. JOUR.

DU SOIN DU SALUT.

L'affaire du salut est notre affaire.

1. L'AFFAIRE du salut est proprement notre affaire, parce que tout le profit en est pour nous. Dans les autres affaires, celui qui travaille n'est pas souvent celui qui en a le fruit, ou au moins celui qui en profite le plus. Un Laboureur sème et moissonne; mais ce n'est pas souvent pour lui. Un Père se donne de la peine pour amasser du bien; mais c'est pour enrichir ses enfans, et sou-

dans cet emploi, dans cette charge; mais il est nécessaire que vous y serviez Dieu. Il n'est pas nécessaire que vous ayez de la santé, des plaisirs, des talens; mais il est nécessaire que vous les rapportiez à Dieu. Ce doit être là le terme de tous vos mouvemens, la fin de toutes vos actions : il n'y en a pas une qui ne doive être pour Dieu. Hélas! y en a-t-il peut-être une seule dans la vie, qui ait été uniquement pour lui ? Combien de gens sortent du monde sans savoir pourquoi ils y sont venus ? Combien l'ayant su, ont vécu comme s'ils l'avoient ignoré ? Ne serois-je point de ceux-là ?

Demandez-vous souvent à vous-même, pourquoi suis-je au monde ? Pour quelle fin Dieu m'a-t'il créé ? et confondez-vous d'avoir vécu jusques ici, comme si vous l'aviez ignoré.

Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo. *Eccli.* 12. ℣. 13.

Craignez Dieu et gardez ses Com-

mandemens : car c'est en cela que consiste tout le devoir de l'homme.

Libera servitus apud Dominum, ubi non necessitas, sed charitas servit. *S. Aug.*

La véritable liberté consiste à servir Dieu, parce que c'est la charité qui nous y engage, et non pas la nécessité.

III. JOUR.

DU SOIN DU SALUT.

L'affaire du salut est notre affaire.

1. L'AFFAIRE du salut est proprement notre affaire, parce que tout le profit en est pour nous. Dans les autres affaires, celui qui travaille n'est pas souvent celui qui en a le fruit, ou au moins celui qui en profite le plus. Un Laboureur sème et moissonne; mais ce n'est pas souvent pour lui. Un Père se donne de la peine pour amasser du bien; mais c'est pour enrichir ses enfans, et sou-

vent pour des ingrats. Un Juge achète bien cher une charge, c'est-à-dire, la nécessité de se faire victime du public, et de se tourmenter pour les sottises d'autrui. Que lui en revient-il ? Un vain honneur. Celui qui sème, dit le Sauveur, n'est pas toujours celui qui moissonne. *Alius est qui seminat et alius qui metit.*

Joan. c. 4. ℣. 37.

II. Mais de l'affaire du salut, celui qui travaille, est celui seul qui en a tout le profit : personne ne le partage avec lui. *Si vous semez*, dit Saint Paul, *c'est vous-même qui cueillerez une moisson proportionnée à la semence que vous aurez jetée. Si vous semez en esprit*, c'est-à-dire, si vous menez une vie spirituelle et chrétienne, *vous moissonnerez de l'esprit la vie éternelle.* Si vous priez, si vous jeûnez, si vous donnez l'aumône, si vous mortifiez vos sens, si vous crucifiez votre chair, tout le profit en sera pour vous ; mais un grand profit, puisqu'il ira jusqu'au centuple pour cette vie, et jusqu'à l'infini pour l'autre.

Gal. c. 6. ℣. 8.

III. Si l'affaire de notre salut est notre affaire, si tout le profit en est pour nous, d'où vient que nous la négligeons si fort? *Qui n'est pas bon pour soi*, dit le Sage, *à qui est-il bon?* Nous sommes si vifs sur nos moindres intérêts: d'où vient que nous sommes si tranquilles sur un intérêt aussi grand, qu'est celui de notre salut, où il s'agit de tout, et pour toujours? Dès-là qu'on nous dit, cela vous regarde, c'est votre affaire, quels mouvemens ne nous donnons-nous pas? Nous mettons tout en œuvre; nul obstacle ne nous rebute. Avons-nous une affaire plus importante, et qui nous regarde de plus près, que celle de notre salut? D'où vient que notre amour-propre, qui nous rend si empressés pour les bagatelles, dès-là qu'elles nous regardent, nous laisse dans une tranquillité si surprenante, sur une affaire d'une conséquence infinie pour nous? Cette indifférence n'est pas tranquillité, c'est assoupissement, c'est léthargie. Attendons-nous à nous en réveiller à la mort. *Eccles. c. 5.*

Comprenons combien toutes les autres affaires peuvent mériter quelque soin; mais qu'il n'y a que celle du salut qui mérite nos empressemens, et que c'est dans cette unique affaire que notre amour-propre est juste, et qu'il ne peut être trop ardent.

Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. *Gal. c. 6. ℣. 8.*

L'homme cueillera lui-même tout ce qu'il aura semé.

Nulli parcas, ut soli animæ parcas. *S. Hieron.*

N'épargnez rien pour épargner votre ame.

IV. JOUR.

DU PÉCHÉ MORTEL.

De la haine que Dieu lui porte.

I. NUL ne commettroit le péché, s'il le connoissoit parfaitement. C'est assez de le connoître parfaitement, pour le haïr infiniment. Mais pour connoître parfaitement le péché, il

faudroit connoître parfaitement Dieu. La grandeur de Dieu est la seule mesure de la grandeur et de la malice du péché. Car comme Dieu est le souverain bien, le péché est le souverain mal, et Dieu n'est pas plus aimable, que le péché est haïssable. Aussi Dieu hait le péché autant qu'il s'aime lui-même ; et les mêmes raisons qui obligent Dieu à s'aimer, l'obligent à haïr le péché comme lui étant infiniment opposé. N'ai-je pas les mêmes raisons d'aimer Dieu? n'ai-je donc pas les mêmes raisons de haïr le péché ; et d'où vient que je l'aime?

II. L'amour dont Dieu s'aime lui-même, est le motif et la mesure de la haine qu'il porte au péché. Ainsi comme Dieu s'aime d'un amour éternel, et qu'il n'a jamais été un moment sans s'aimer ; aussi il hait le péché d'une haine éternelle, et il n'a jamais été un moment sans le haïr. Comme Dieu s'aime d'un amour si nécessaire, qu'il ne peut non plus cesser de s'aimer, que cesser d'être Dieu ; aussi

hait-il le péché d'une haine si nécessaire, qu'il ne peut non plus cesser de le haïr, que de cesser d'être Dieu. Comme Dieu s'aime d'un amour si infini, de sorte qu'il ne peut pas s'aimer plus qu'il s'aime; aussi hait-il le péché d'une haine infinie, de sorte qu'il ne peut pas le haïr plus qu'il le hait. Quoi! Dieu hait le péché d'une haine éternelle, nécessaire, infinie, et je puis l'aimer? Dieu hait le péché parce qu'il s'aime lui-même, c'est donc parce que je n'aime point Dieu, que je ne hais point le péché; et combien de fois même l'ai-je aimé? et ne l'aimai-je pas encore?

III. Que peut inspirer à Dieu cette haine éternelle, nécessaire, infinie qu'il porte au péché, sinon une colère proportionnée à cette haine, un desir de se venger, éternel, nécessaire, infini? Et jusqu'où ne doit pas porter ses vengeances, une colère animée par une haine aussi forte, et soutenue par une puissance infinie? Et nous ne craignons point cette haine! et nous

ne haïssons point le péché, qui nous expose aux terribles suites d'une colère toute-puissante ! et nous ne l'évitons pas ! et nous l'aimons, et nous le commettons tous les jours, quel aveuglement ! En vérité n'est-ce pas nous haïr nous-mêmes, que de n'avoir point de haine pour le péché, que Dieu hait infiniment, et qui nous rend nous-mêmes l'objet de sa haine et de ses vengeances les plus terribles ?

Tâchons de nous bien persuader que comme Dieu ne hait rien que le péché, il n'y a aussi que le péché que nous devions haïr ; mais que nous ne saurions trop le haïr : demandons souvent à Dieu qu'il nous fasse bien connoître ce que c'est qu'un péché, puisque c'est un moyen sûr de le haïr et de l'éviter.

Odio sunt Deo impius et impietas ejus. *Sap. c.* 14. *v.* 9.

Dieu a en horreur le pécheur et son péché.

Parùm tibi esset quod esses injustus, nisi eum injustum esse voluisses à quo in te vindicari noluisses. *S. Aug.*

Il ne suffit pas au pécheur d'être

injuste, il voudroit que Dieu le fût aussi, pour ne pas haïr et punir son péché.

V. JOUR.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

1. Le péché véniel est une offense de Dieu, aussi-bien que le péché mortel, mais moindre : ce qui convient au péché mortel lui convient aussi, mais d'une autre manière ; et de là il s'ensuit, que si le péché mortel est un mépris de la Majesté de Dieu, le péché véniel est un défaut de respect envers lui ; si le péché mortel est une haine de cette bonté infinie, le péché véniel est une indifférence pour elle ; si l'un est une rébellion contre ce Souverain Maître, l'autre est un défaut de soumission ; si l'un est une préférence de la créature au Créateur, l'autre est une complaisance pour la créature aux dépens de celle qu'on doit au Créateur ; si l'un est une perte de la charité, l'autre est un refroidissement de la

charité qui dispose à la perdre ; si l'un est une infraction, l'autre est une négligence de la Loi ; si l'un est un égarement de la fin dernière, l'autre est un détour qui conduit souvent à l'égarement.

II. Le péché véniel est une offense de Dieu ; c'est donc le mal de Dieu. Un mal de Dieu peut-il être un petit mal ? De là il s'ensuit, que le péché véniel déplaît si nécessairement à Dieu, qu'il ne peut non plus l'approuver, ou le permettre, que cesser d'être Dieu. Il s'ensuit qu'il vaudroit mieux que tous les hommes et les Anges périssent, que tout l'Univers fût détruit, que de se permettre un seul péché véniel ; et qu'on ne pourroit le commettre pour empêcher tous ces malheurs, parce que tous ces maux sont les maux des créatures. Or, tous les maux des créatures, quelques grands qu'ils soient, n'entreront jamais en comparaison avec le moindre mal du Créateur, parce qu'il y aura toujours entre l'un et l'autre une distance

infinie. Croyons-nous cette vérité ? et comment ne la pas croire puisqu'elle est de la foi ? et comment pourtant l'accorder avec notre conduite ?

III. Hélas ! si je l'avois cru, mon Dieu, cette vérité, ou au moins si je l'avois bien conçue, aurois-je commis des péchés véniels avec tant de facilité et si peu de crainte ? Aurois-je eu si peu de précaution à les éviter, tant de facilité à les commettre ? Me serois-je laissé si aisément aller à cette vanité, à cette sensualité, à cette impénitence, à cette jalousie, à cette raillerie maligne, à cette légère médisance ? Aurois-je compté pour rien ce petit ressentiment, ce mensonge léger, ce respect humain, cette irrévérence dans l'Eglise, cette distraction ou cette négligence volontaire dans la prière ? Aurois-je dit cent fois comme j'ai fait, ce n'est qu'un péché véniel, c'est-à-dire, ce n'est qu'un mal si grand, que la ruine de l'univers et la destruction de tous les Anges et de tous les hommes, ne peut entrer en compa-

raison avec ce mal. Et c'est pourtant ce mal que j'ai si souvent fait en me jouant, en me divertissant. Malheur à moi, Seigneur, si je me fais un divertissement d'un aussi grand mal; malheur à moi, si je me fais un plaisir de vous déplaire volontairement.

Regardez toujours le péché, pour léger qu'il paroisse, comme le plus grand mal, dès-là qu'il est le mal de Dieu; et prenez la résolution de souffrir plutôt tous les plus grands maux, que de vous exposer volontairement à celui-là.

Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccles. c. 7. ℣. 19.*

Celui qui craint Dieu ne néglige rien.

Nescio an possimus leve aliquod peccatum dicere, quod in Dei contemptum admittitur? *S. Eucherius.*

Peut-on appeller léger un péché qu'on ne peut commettre sans quelque mépris de Dieu?

VI. JOUR.

Du Mystère de l'Epiphanie.

1. JESUS-CHRIST ne fait que naître, et il pense déjà à votre salut en vous appelant à la Foi dans la personne des Mages; quelle bonté! Il produit une nouvelle étoile au Ciel pour annoncer sa venue; quel pouvoir! Sitôt que les Mages voient l'étoile, ils partent pour venir chercher JESUS; quelle fidélité! quelle promptitude! Il y a si long-temps que la grace me presse, et je ne lui ai pas encore obéi; quelle infidélité! quelle lâcheté! Mais il faut quitter leur Royaume, entreprendre un long et pénible voyage sans en savoir le terme, essuyer beaucoup de fatigues, courir beaucoup de dangers; que d'obstacles! Mais il s'agit de chercher JESUS; c'est assez pour les faire passer par-dessus tous ces obstacles; trop heureux s'ils le peuvent trouver; quel courage! Hélas! JESUS m'appelle depuis si long-temps; je le

sais, je connois qu'il est mon Dieu, et je ne le cherche pas, et peut-être je le fuis : ou si je le cherche, je me rebute de la moindre difficulté ; quelle lâcheté !

II. Quelle fut la foi des Mages ! l'étable, la crèche, la paille, tout cela ne les étonne point, tout cela est pour eux un Palais et un Trône. L'humilité, la pauvreté, la misère de cet Enfant ne les scandalise point : leur foi, vive qu'elle est, leur fait voir dans ce moment la gloire de l'humilité, les richesses de la pauvreté, le bonheur de cette misère apparente ; devenus en même temps et Chrétiens et parfaits Chrétiens : et moi ancien, mais imparfait, mais lâche Chrétien, je me scandalise tous les jours de l'humilité et de la pauvreté de mon Sauveur ! Ils reconnoissent la grandeur et la majesté d'un Dieu sous cette bassesse, sa toute-puissance sous cette foiblesse, et en même temps qu'ils la reconnoissent, ils l'aiment, ils l'adorent ; je la reconnois aussi-bien qu'eux, la foi

me l'apprend, elle m'en convainc; mais bien loin d'aimer et d'adorer cet état d'humilité, où il ne s'est mis que pour mon amour, je le méprise, et je le condamne au moins par ma conduite.

III. La foi des Mages ne fut ni stérile, ni avare, mais féconde, mais libérale : elle les fit agir, elle les fit donner : ils présentèrent à JESUS de l'or, de l'encens, et de la mirrhe; figures naturelles du sacrifice qu'ils lui faisoient de leurs biens, de leurs honneurs et de leurs plaisirs, pour rendre hommage à l'état de pauvreté, d'humilité et de mortification où ils le voient réduit pour leur amour : mais au même temps gages visibles de la donation invisible qu'ils lui faisoient de leur cœur. Car, quand on aime, rien ne coûte : quand on a donné son cœur, on n'a plus rien à soi. Sitôt qu'ils virent JESUS, ils le connurent; sitôt qu'ils le connurent, ils l'aimèrent, et sitôt qu'ils l'aimèrent, ils se donnèrent à lui. Il y a long-temps que vous connoissez JESUS-CHRIST; il y

a si long-temps qu'il vous demande votre cœur ; le lui avez-vous donné ? Il se donne tout à vous, est-ce trop exiger que de vous demander que vous vous donniez tout à lui ? Y a-t-il donc quelque chose à perdre, ou à hasarder en vous donnant tout à lui ; et pourquoi tant délibérer ?

Unissez-vous avec les Mages, pour rendre vos hommages à JESUS-CHRIST ; *mais imitez leur libéralité. Offrez-lui tout ce que vous possédez ; mais si vous ne vous donnez vous-même, il ne sera pas content.*

Adorabunt eum omnes Reges terræ, omnes gentes servient ei. *Psal.* 71. ℣. 11.

Que tous les Rois de la terre se prosternent devant lui pour l'adorer ; qu'il soit reconnu et servi de toutes les nations.

Indevotus est vacuus adorator. *Chrysol.*

C'est manquer de dévotion que d'adorer JESUS-CHRIST *sans lui rien offrir.*

VII. JOUR.

DE LA MORT.

De l'utilité de la pensée de la mort.

I. La plupart des hommes, ou évitent, ou éloignent la pensée de la mort; comme si en évitant la pensée de la mort, on évitoit la mort même. Evite-t-on un danger en se le cachant? ou plutôt, le meilleur moyen de l'éviter, ou de le prévenir, n'est-ce pas de le connoître, et d'y penser? On fuit la pensée de la mort, parce qu'on la craint beaucoup; et le moyen le plus sûr pour se délivrer de cette crainte, ou la modérer, est d'y penser souvent; on s'apprivoise avec elle, en s'accoutumant à la regarder un peu de près; d'ailleurs en pensant souvent à la mort, on s'ôte les sujets qu'on a de la craindre. Qui vous fait craindre la mort? c'est l'attache que vous avez aux biens de la

la terre, et au péché : le S. Esprit nous apprend, que rien n'est plus capable de nous détacher des biens de la terre, et des péchés où nous engage cette attache, que de penser souvent à la mort. Pensez-y, et vous ne pécherez plus. *Eccli.* 7.

II. On ne sauroit trop s'appliquer à apprendre à bien mourir, ni par conséquent trop y penser ; c'est un art qu'on doit étudier pendant toute sa vie, *tota vita discendum est mori.* Quand j'ignorerois tous les autres, si je savois celui-là, que m'importe ? c'est presque l'unique art qu'on ne peut ignorer impunément. On ne peut trop apprendre à bien faire une chose, qu'on ne fait qu'une fois, et dont les conséquences sont telles, que si l'on n'y réussit pas, c'est sans ressource et pour toujours. Il n'y a point de coup d'essai dans cet art : le premier coup doit être un coup de maître ; si vous y faites une faute, elle est irréparable ; il n'y a qu'une démarche à faire pour passer du temps à l'éternité ; la première est la dernière ;

si l'on fait un faux pas, on tombe dans un précipice dont on ne peut jamais se relever; c'est-à-dire, dans une éternité infiniment malheureuse; qu'elle chûte! On ne la peut réparer; mais on la peut prévenir, et c'est en y pensant souvent: et pourquoi donc ne le faites-vous pas? et pourquoi même vous faites-vous une étude et un bonheur de l'oublier?

III. Quand la précaution qu'on nous demande pour éviter ce malheur, seroit plus difficile, il faudroit la prendre sans délibérer: l'unique, ou au moins la principale, est de penser souvent à la mort. Etant également sûre et aisée, qui peut vous excuser si vous la négligez? Si on évitoit la mort en pensant souvent à la mort, n'y penseriez-vous pas continuellement? En y pensant, vous évitez une mauvaise mort, et une éternité malheureuse qui en est la suite: et vous voudriez n'y penser jamais: quel aveuglement! La mort est-elle donc plus à craindre, qu'une mauvaise mort? ou plutôt la mort, quand elle n'est pas jointe au péché, quand elle

n'est point mauvaise, n'est-elle pas à souhaiter, puisqu'elle aboutit à un bonheur éternel ? D'où vient donc que nous craignons tant la mort, et que nous craignons si peu la mauvaise mort, que nous négligeons entièrement un moyen si aisé, de l'éviter, qui est d'y penser ? A quoi pensons-nous, si nous n'y pensons pas ? Nous y penserons maintenant avec fruit, et pour notre bonheur ; mais si nous n'y pensons maintenant, nous y penserons pendant l'éternité, sans fruit, et pour notre malheur.

Prenez la résolution de ne laisser passer aucun jour de votre vie, sans penser à la mort. Dites-vous à vous-même le matin en vous levant : Hélas ! peut-être ne verrai-je pas le soir. Dites-vous le soir en vous couchant : Hélas ! peut-être ne me releverai-je point de ce lit où je vais me mettre.

Memorare novissima tua, et in æternùm non peccabis. *Eccli.* 7.

Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais.

Beatus qui horam mortis suæ semper ante oculos habet. *Imit. l. 1. c. 23.*

Heureux celui qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort!

VIII JOUR.

Du Jugement particulier.

I. Ce qui rend la mort terrible, c'est le jugement qui la suit : ce qui rend le jugement terrible, c'est l'examen qui le précède. On examinera le péché que nous avons commis, le bien que nous avons omis, le bien même que nous avons mal fait. L'ame séparée de son corps, sera en même temps présentée devant le Tribunal de son Juge, pour y subir l'examen : mais quel Juge! mais quel examen! Il lui fera voir ses péchés, non plus dans les fausses lumières de ses sens, ou de ses passions; mais dans les lumières de la vérité même : elle en jugera comme Dieu en juge; quel changement! elle les

verra, non plus obscurcis par son ignorance, déguisés par sa passion, excusés par de vains prétextes, justifiés même par une raison séduite; mais tels qu'ils sont en eux-mêmes : elle les verra, non plus d'une vue confuse et superficielle, mais distincte, mais particulière, et revêtus de toutes leurs circonstances. Mais quelles sont ces circonstances ? La grandeur des bienfaits qu'elle a reçus de Dieu, et dont elle a si mal usé, la multitude des lumières et des graces, dont elle a été prévenue, et qu'elle a méprisées : la sainteté de l'état ou religieux ou chrétien où Dieu l'avoit appelée, et qu'elle a profané; les moyens sûrs et faciles qu'elle avoit eus de se sauver, et qu'elle a négligés; la patience avec laquelle Dieu a souffert ses péchés, et dont elle a abusé : que toutes ces circonstances augmenteront le péché; mais qu'elles épouvanteront le pécheur !

II. On examinera l'homme, non seulement sur le mal qu'il a fait, mais encore sur le mal qu'il n'a pas fait.

Bien des gens seront condamnés au Jugement de Dieu, non pas pour les péchés qu'ils ont commis : mais pour les bonnes œuvres qu'ils ont omises. Mais s'ils n'ont rien fait, sur quoi seront-ils condamnés ? mais aussi s'ils n'ont rien fait, sur quoi seront-ils récompensés ? il n'y a pourtant point de milieu. Mérite-t-on récompense pour n'avoir rien fait ? Et puis n'est-ce pas un grand mal que de ne rien faire pour un Dieu, qui a tant fait, et tant souffert pour nous ? n'est-ce pas grand mal que de ne rien faire, quand le Seigneur nous commande de travailler ? Un serviteur fainéant n'est-il pas coupable ? le croyez-vous justifié quand il vous dit qu'il n'a rien fait, gagé pour vous servir ? c'est pour cela que vous le punissez ; et c'est pour cela même que Dieu dans son Jugement vous condamnera. N'est-ce pas avec justice ? pouvez-vous vous en plaindre ?

III. On examinera l'homme dans ce jugement, non seulement sur le bien qu'il a omis ; mais encore sur le

bien qu'il a fait, mais qu'il n'a pas bien fait. Ce n'est pas assez de faire le bien; il faut le bien faire. Il faut pour qu'une action soit bonne, qu'il n'y manque rien, ni dans son principe, ni dans sa fin, ni dans son objet, ni dans ses circonstances. Combien y en a-t-il où tout cela se trouve? que d'actions qui paroissent bonnes et de poids, quand elles seront pesées au poids du Sanctuaire, se trouveront légères! une seule circonstance, une vue humaine, un retour sur soi, est capable de tout gâter, et d'une matière de mérite d'en faire un sujet de condamnation. *Je jugerai les justes même*, dit le Seigneur, *et Jérusalem même;* c'est-à-dire, les ames les plus justes n'échapperont pas à ma recherche. *Il est des voies*, dit le Saint-Esprit, *qui paroissent droites à l'homme, et qui cependant le conduisent en enfer.* Job trembloit pour ses actions les plus saintes, parce que Dieu en devoit être le Juge; il appréhendoit que Dieu ne trouvât de quoi le condamner, dans les choses mêmes qu'il produiroit pour sa justification: si un

Psal. 7. *Soph.* 1 *Prov.* 1. *Job.* 9.

si grand Saint trembloit, comment nous qui sommes de grands pécheurs, sommes-nous si tranquilles ?

Prévenez la sévérité de cet examen et de ce Jugement, en vous examinant vous-mêmes avec plus de soin que vous ne faites, en vous jugeant avec plus de rigueur.

Justitias judicabo. *Psal.* 74.

Je jugerai les actions mêmes qui paroissent les plus justes.

Væ etiam laudabili vitæ hominum, si remotâ misericordiâ discutias eam ! *S. Aug.*

Malheur à l'ame même qui paroît la plus vertueuse, si vous l'examinez, mon Dieu, à la rigueur !

IX JOUR.

DE L'ENFER.

De l'Eternité des peines.

1. Les plus grands maux, quand ils sont courts, doivent passer pour de petits maux : mais plus les petits deviennent grands, quand ils sont longs : mais s'ils sont éternels, ils deviennent des maux infinis. Que seront donc des maux universels, continuels, et infiniment rigoureux par eux-mêmes, si avec cela ils sont éternels ? Augmentez les supplices des damnés autant que vous voudrez ; poussez le terme de leur durée aussi loin que votre pensée pourra aller : si vous en ôtez après cela l'éternité, l'enfer n'est plus l'enfer ; ces malheureux ne sont plus damnés, parce qu'ils ne sont plus désespérés. Otez au contraire une grande partie des peines des damnés, si vous y laissez l'éternité, l'enfer subsiste toujours,

et malgré cette diminution de leurs peines, ils sont toujours damnés, toujours souverainement malheureux, parce qu'ils le seront éternellement.

II. L'éternité entre dans toutes les peines des damnés ; c'est ce qui leur donne toute leur pointe. S'ils pouvoient penser que leur mal ne sera point éternel, ou au moins s'ils pouvoient l'oublier quelque moment, ils cesseroient dans ce moment d'être damnés. L'éternité, à l'égard d'un damné, est comme un globe immense sous la pesanteur duquel ce malheureux gémit. Il ne le touche que par un point, et cependant il l'accable de toute la pesanteur de son poids. Les damnés à chaque moment, dit Tertullien, soutiennent le poids de l'éternité toute entière. Leur esprit semble conspirer avec la justice de Dieu pour les tourmenter ; et en leur représentant à chaque instant tous les maux futurs, les leur rendre en quelque façon présens, et ramasser toute l'éternité dans un point pour les accabler. Ils souffrent

Pondus æternitatis sustinent. Tert.

à chaque moment, tout ce qu'ils craignent ; ils craignent tout ce qu'ils prévoyent : et ils prévoyent tous les maux qu'ils doivent endurer pendant toute l'éternité. Craignons-les maintenant que la crainte nous les peut faire éviter. Pour les craindre, il ne faut qu'y penser. Ne méritons-nous pas de tomber dans cet état, si nous négligeons un moyen aussi sûr et aussi capable de nous en garantir ?

III. *Toujours, jamais*, quels horribles termes, quand il s'agit d'un enfer ! N'avoir jamais aucun des biens qu'on peut souhaiter : avoir toujours et tout ensemble tous les maux qu'on peut craindre : toujours souffrir, toujours se désespérer, jamais ne pouvoir espérer, c'est à quoi un damné se trouve réduit ; c'est ce que renferme l'éternité d'un enfer. Après autant de millions de siècles, qu'il y a de grains de sable sur les bords de la mer, de gouttes d'eau dans l'Océan, d'atômes dans l'air, un damné se trouvera aussi peu avancé qu'au premier jour ; il ne fait encore que com-

mencer. Après avoir versé plus de larmes qu'il n'en faudroit pour faire un Océan infiniment plus vaste que le nôtre, toutes ces larmes n'auront pas pu diminuer l'ardeur de ses feux. Hélas ! une seule larme d'une véritable pénitence, les peut maintenant éteindre pour nous ! O éternité, et éternité d'un enfer, que les hommes te croyent peu ! ou qu'ils te conçoivent peu ! et c'est pour cela qu'ils te craignent si peu ; et c'est pour cela qu'ils prennent si peu de précaution pour t'éviter. Attendons-nous à croire, et à craindre cette éternité, quand nous en sentirons le poids, quand nous en serons accablés sans ressource ?

Prenez la résolution de ne passer point de jour sans penser à l'éternité. Quand le monde, quand le démon vous tentera par l'attrait ou d'un plaisir, ou d'un intérêt, ou de quelque vain honneur, dites pour lors : Quoi ! ce qui se passe en un moment mérite-t-il que pour l'avoir, je m'expose à brûler pendant une éternité ?

Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui. *Psal.* 76.

J'ai pensé à l'avenir, et j'ai continuellement médité les années éternelles.

Hîc ure, hîc seca, hîc non parcas, ut in æternum parcas. *S. Aug.*

Brûlez, Seigneur, coupez, ne m'épargnez pas dans cette vie, pourvu que vous m'épargniez pendant toute l'éternité.

X. JOUR.

De la nécessité de faire pénitence.

1. FAITES pénitence, et croyez à l'Evangile, dit le Sauveur; il joint ces deux choses, parce que l'une suit nécessairement l'autre. On ne peut être persuadé de la vérité de l'Evangile, sans être persuadé de la nécessité de la pénitence, point de salut pour l'homme sans la foi, mais point de salut pour l'homme pécheur sans la pénitence. On n'est point sauvé, sans être fidèle; Pœnitemi et credite Evangelio *Marc.* c. 1.

mais on n'est point vraiment fidèle et pécheur, sans être pénitent. On n'entre non plus dans le Ciel, quand on est pécheur, sans le baptême de la pénitence, que sans l'autre baptême. Ils sont tous deux également nécessaires; le premier est nécessaire pour effacer le péché originel, le second pour effacer les péchés actuels. Le seul desir peut suppléer au premier, rien ne peut suppléer au second. JESUS-CHRIST, parce qu'il devoit être notre modèle, quoiqu'il n'eût que l'apparence du péché, a voulu être véritablement pénitent, pour nous en apprendre la nécessité, et pour nous en faciliter la pratique. Il a été pécheur en apparence et pénitent en vérité; et nous autres nous somme pécheurs en vérité, et pénitens en apparence; qu'elle injustice! quel renversement!

Luc. 13. II. *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*, dit encore JESUS-CHRIST aux Juifs, et il le dit aussi à tous les Chrétiens qui sont pécheurs; et qui ne l'est point! Il n'excepte personne, *om-*

nès peribitis : cette menace regarde tout le monde ; tout pécheur doit faire pénitence, ou dans cette vie ou dans l'autre ; ou il doit se punir dans le temps, ou il sera puni d'un Dieu vengeur pendant toute l'éternité : lequel vaut mieux ? Les damnés font pénitence dans l'enfer, dit l'Ecriture, *pœnitentiam agentes.* Ils pleurent, ils gémissent : cruelle, longue, mais inutile pénitence ! Ils font pénitence dans l'autre vie, de la négligence qu'ils ont eue à la faire dans celle-ci : la vue et la crainte d'une pénitence aussi terrible qu'est celle que les damnés feront pendant toute l'éternité, doit bien faciliter et adoucir les rigueurs de celle qu'on nous oblige de faire dans le temps : toute peine, quelque rude qu'elle paroisse, devient douce, quand on la regarde comme un moyen sûr d'éviter une peine éternelle. *Luc.* 13. *Sap.* 5.

III. O mon Sauveur, qui n'étant point pécheur avez voulu être pénitent, parce que vous étiez mon modèle ; qui avez voulu vous charger de

mes crimes, afin de les expier par la pénitence, et goûter l'amertume d'un calice qui ne vous convenoit point; mais que vous avez voulu boire, pour m'inspirer par votre exemple le courage de le prendre moi-même; j'avois besoin d'un exemple aussi puissant que le vôtre, pour animer ma lâcheté; mais j'ai encore besoin de votre grace pour soutenir ma foiblesse. Car, hélas! que je suis foible quand je combats contre moi-même! Je serai sûrement vaincu si vous ne me fortifiez. Vous savez que personne ne peut haïr sa chair, si vous ne lui inspirez cette sainte haine, ni la concevoir cette haine, s'il n'est touché de votre amour: donnez-le moi donc, Seigneur, cet amour pénitent, qui m'oblige de me haïr, de me punir, et qui me mette en état de mériter par là le pardon de mes crimes.

Prenez la résolution, vous reconnoissant pour pécheur, de penser sérieusement à faire pénitence, puisqu'il n'y a point d'autre chemin pour aller au Ciel quand on a péché, que celui de la pénitence.

Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis. *Luc.* 13.

Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Omnis iniquitas puniatur necesse est, aut ab ipso homine pœnitente, aut à Deo vindicante.

Tout péché doit être nécessairement puni, ou par l'homme pénitent, ou par un Dieu vengeur.

XI JOUR.

Du délai de la pénitence.

I. POURQUOI différer sa conversion? Est-ce donc un malheur que de retourner à Dieu, de briser ses chaînes, de recouvrer sa liberté? Est-ce donc un malheur que de se réconcilier avec un ennemi tout-puissant et irrité, et de se garantir d'une peine éternelle dont on est menacé? ou plutôt y a-t'il un malheur égal à celui d'être privé de tous ces biens, d'être exposé à tous ces

maux? et cependant vous délibérez et vous différez toujours. Les années ne vous paroissent que des momens, dans la crainte que vous avez, de voir approcher ce moment fatal, qui doit être le terme de vos iniquités et de votre servitude, et le commencement de votre liberté; et au contraire les momens vous devroient paroître des années, dans l'impatience où vous devriez être de le voir arriver. Vous mériteriez, pour vous punir de votre injuste crainte, que Dieu la secondât.

II. Puisque c'est une nécessité de se convertir, ou de périr, pourquoi différer! Peut-on faire trop tôt ce qu'on doit nécessairement faire, si l'on ne veut se perdre; et qu'on se met en danger de ne point faire du tout, en le voulant faire trop tard? Dans un an, dans un mois je me convertirai, et pourquoi non dès aujourd'hui? Vous ne pouvez vous répondre d'un seul jour; et vous comptez sur des années? L'avenir est-il à vous? à peine le temps présent y est-il. Si vous ne vous servez

du moment présent pour vous convertir, vous ne pouvez pas vous assurer de celui qui le suit. Demain, dites-vous, je me convertirai; et combien y a-t'il que vous remettez à ce demain, qui vient toujours, et qui n'arrive jamais? Demain, et qui vous a dit qu'il y aura un demain pour vous? Celui, dit S. Augustin, qui a promis le pardon au pécheur pénitent, n'a point promis le lendemain à celui qui différe sa conversion.

III. Mais après tout, qui vous oblige à tant différer votre conversion? Sa difficulté, dites-vous. Il y a de la peine à changer, à rentrer dans le bon chemin. N'y en a-t'il point à s'égarer? Ne se lasse-t-on point dans les voies de l'iniquité? N'y a-t-il point de peine à contenter des passions insatiables, à se livrer en proie à ses convoitises? N'y en a-t-il point à porter le joug du monde et du démon, ces maîtres fâcheux et cruels? N'y en a-t-il point à sentir continuellement les reproches et les remords d'une conscience troublée? N'y

en a-t-il point à s'opposer à Dieu, à résister à sa volonté et à sa grace, à irriter sa colère, à s'attirer sur les bras un ennemi redoutable, qui peut à tout moment vous perdre, s'il le veut, et qui le voudra sûrement, si vous différez de l'appaiser ? Comparez les peines qui se trouvent d'un côté, avec celles qui se trouvent de l'autre, lesquelles l'emporteront ? Y a-t-il de la comparaison ? Peines pour peines, s'il le faut prendre, ne vaut-il pas mieux s'assujétir à des peines légères, courtes, et utiles, qu'à des peines aussi grandes, aussi longues, et aussi inutiles ? Qu'en pensez-vous ? Et pourquoi donc délibérer ? pourquoi différer ?

Prenez la résolution de penser à vous convertir dès aujourd'hui, dès ce moment où Dieu vous en inspire la pensée, où il vous en donne le mouvement, dites avec ce Prophète : Et dixi, nunc cœpi, *c'est maintenant que je vais commencer.*

Psal. 76.

Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem. *Eccli.* 5.

Ne différez point votre conversion, et ne la rejetez point d'un jour à l'autre.

Christiano non est crastinum. *Tert.*

Il n'y a point de lendemain pour un Chrétien.

XII. JOUR.

De l'intégrité de la pénitence, ou de la contrition.

I. Il faut renoncer au péché, mais sans exception : en réserver un seul, c'est ne renoncer à aucun : il faut retourner à Dieu ; mais il faut que ce soit de tout votre cœur, *in toto corde vestro.* Vouloir partager son cœur entre Dieu et le péché, c'est l'ôter tout-à-fait à Dieu. Dans l'ancienne Loi, il y avoit diverses sortes de sacrifices : la nouvelle ne veut que des holocaustes ; c'est-à-dire, des sacrifices qui ne réservent rien de la victime. La foi est un sacrifice de la raison ; man- *Joel.* 2.

quer à croire un seul article de foi, c'est n'en croire aucun. L'Ecriture appelle la Confession le sacrifice des lèvres; retenir un seul péché mortel volontairement, ce n'est pas faire une Confession, mais un sacrilége. La Contrition est le sacrifice du cœur, ce doit être un holocauste; s'il y a un seul péché que vous ne détestiez pas, cette réserve rend votre sacrifice non seulement inutile, mais abominable devant Dieu.

II. Il est peu de personnes, même des plus régulières, qui n'aient un certain péché auquel elles ont plus d'attache, qui est comme le favori du cœur, qu'on tâche toujours d'épargner. Une personne aura de la probité, mais elle sera médisante; elle aura de la piété, mais elle sera chagrine et impatiente; une autre sera douce, mais elle sera négligente et paresseuse; l'une est diligente et soigneuse, mais elle est trop attachée aux biens; celle-ci est charitable et libérale envers les pauvres, mais elle est trop indulgente

pour elle-même, et trop attachée à son plaisir; cette autre sera assez détachée du plaisir, mais elle est trop vive sur le point d'honneur, trop sensible au moindre mépris; elle ne le peut pardonner. On sacrifie volontiers à Dieu tous les autres péchés, mais on a toujours un secret retranchement dans le cœur, où l'on met ce péché d'attache à couvert: on imite Saül, qui ne voulut immoler à Dieu que ce qu'il y avoit de plus vil, et qui épargna le Roi Agag à qui Dieu en vouloit. 1. *Reg.*

III. La réprobation de Saül fut la peine d'une pitié mal entendue, et d'un ménagement criminel, qui lui fit épargner un Prince, que Dieu vouloit qu'il lui immolât. Et la source de la damnation de beaucoup de Chrétiens, c'est le soin qu'on a de réserver toujours un certain péché, auquel on a plus d'attache, et que Dieu veut absolument qu'on lui sacrifie. Ce ne sont pas souvent les plus grands péchés, ni le plus grand nombre, qui nous damnent: mais un seul, auquel nous

sommes trop attachés ; parce qu'on ne s'en confesse pas sincèrement, ou qu'on ne s'en détache jamais parfaitement. On n'est point de bonne foi là-dessus, ni avec Dieu, ni avec son Confesseur, ni avec soi-même ; ou on le déguise, ou on le diminue : mais le malheur est qu'en se trompant soi-même et le Confesseur, on ne trompe pas Dieu. Quelques autres sacrifices que nous lui fassions, quand nous épargnerons ce péché d'attache, cet unique de notre cœur ; ces sacrifices bien loin de l'appaiser ne seront propres qu'à l'irriter. Il les regardera avec mépris, il les rejettera avec horreur. Hélas ! si les choses mêmes qui sont faites pour appaiser Dieu, l'irritent, où sera ma ressource ?

Sondez votre cœur, pour reconnoître quel est votre péché d'attache ; demandez à Dieu la lumière pour le connoître : mais quand vous l'aurez connu, prenez une forte résolution de le sacrifier à Dieu.

Projicite à vobis omnes prævaricationes vestras. *Ezech. c.* 18. ℣. 31.

Renoncez

Renoncez entièrement à tous vos péchés, sans en excepter un seul.

Quomodo potest medicus, vulnus sanare, quod ægrotus ostendere erubescit. *S. Aug.*

Le Médecin peut-il guérir une plaie, que le malade a honte de lui découvrir?

XIII. JOUR.

De la sincérité de la pénitence, ou du bon propos.

I. Ce n'est pas assez d'avoir de la douleur des péchés passés; il faut avoir une résolution sincère de ne les plus commettre à l'avenir. Nous jugeons de la sincérité de notre douleur sur le passé, par la fermeté de nos résolutions pour l'avenir : nous avons sujet de croire que nous sommes véritablement repentans de nos péchés, quand nous sommes fidèles à garder les résolutions que nous avons prises de ne les plus commettre. L'un nous répond en

quelque manière de l'autre : mais quand nous venons à manquer à l'un, nous devons extrêmement douter de notre bonne foi à l'égard de l'autre. On n'est guères repentant des péchés passés, quand on n'est pas ferme et constant pour éviter dans la suite : celui-là, dit saint Grégoire, est un imposteur, et non pas un pénitent, qui se plaît à commettre les mêmes péchés, sur lesquels, un moment auparavant, il avoit pleuré. Jugez par là de la sincérité de votre douleur, et de la bonté de vos confessions.

II. Cette résolution doit être absolue : ces foibles volontés, qu'on appelle velleïtés, ne suffisent pas ; l'enfer en est tout plein : elles peuvent faire des affligés, des malheureux, mais non pas des pénitens. Ces foibles dégoûts du péché, ces foibles complaisances pour le bien, peuvent nous amuser et nous tromper ; mais elles ne nous justifient pas ; ce n'est pas assez pour être pénitent de dire : je le voudrois ; il faut dire : je le veux, et je le ferai quoi-

qu'il m'en coûte : ces velleïtés sont des volontés conditionnelles, qui ne produisent rien. Je voudrois, c'est-à-dire, je consentirois de renoncer au péché, s'il ne falloit point pour cela renoncer à cet objet, à ce plaisir, à ce bien d'autrui. Extravagante volonté, qui renferme une contradiction. Je voudrois, c'est-à-dire, Dieu me presse par ses inspirations de quitter le péché ; et pendant que je lui résiste, je prends des mouvemens de la grace pour des mouvemens de ma liberté ; des sentimens pour des consentemens ; des desirs inefficaces de conversion, pour la conversion même. N'est-ce point ce qui vous a flatté jusques ici, ce qui vous a amusé, ce qui, sur une fausse ou imaginaire idée de pénitence, vous a empêché d'en faire une véritable ? Le peu de fermeté que vous avez fait voir dans vos résolutions, n'en est-il point une preuve ?

III. Cette résolution doit être efficace : *le paresseux*, dit le Saint Esprit, *veut et ne veut pas* : parce qu'il forme *Prov.* 13. ℣. 4.

quelques foibles desirs, il croit vouloir : mais parce qu'il ne met point la main à l'œuvre, et qu'il n'exécute rien, dans le fond il ne veut pas. Vouloir efficacement quitter le péché, c'est prendre les moyens pour en venir à bout, quelques fâcheux, et quelques difficiles qu'ils soient : c'est s'appliquer à vaincre les obstacles qui s'opposent à nos bonnes résolutions, quelques grands qu'ils soient : c'est éviter les occasions capables de nous rengager dans le péché, quelques agréables et quelques conformes à nos intérêts et à nos inclinations qu'elles paroissent : est-ce ainsi que vous avez voulu jusques ici renoncer au péché ? Si cela est, votre bon propos est sincère, votre pénitence véritable ; mais si cela n'est pas, quel fond pouvez-vous faire sur vos confessions ? N'avez-vous pas besoin de faire pénitence de vos pénitences mêmes ?

Servez-vous de la constance et de la fidélité à garder vos bonnes résolutions, comme d'une règle pour juger de la sincérité de votre douleur.

Desideria occidunt pigrum : nolueruñt enim quidquam manus ejus operari. *Prov. c.* 21. ℣. 25.

Les desirs tuent le paresseux, bien loin de lui profiter, parce qu'il ne veut pas mettre la main à l'œuvre pour les exécuter.

Periculosè erratur, quando quod de Deo est in nobis, de nobis esse putamus. *S. Bern.*

Nous nous trompons dangereusement, quand nous croyons que ce que Dieu seul opère en nous vient de nous, quand nous prenons le sentiment de la grace, pour un consentement à la grace.

XIV. JOUR.

De la sincérité de la pénitence, ou de la satisfaction.

I. QUELLE est la fin de la pénitence ? C'est de satisfaire à Dieu ; c'est de réparer l'injure qu'on lui a faite ; elle doit donc être sévère : si vous ne rendez justice à Dieu, il se la fera lui-même. Dieu est un créancier à qui on ne fait point banqueroute ; et si cela est, où en êtes-vous ? *Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ?* De quelle pesanteur sont les coups qui partiront d'un bras tout-puissant ? *Quis habet brachium sicut Deus ?* La pénitence est un acte de justice ; elle doit donc proportionner la satisfaction à l'offense : mais le moyen qu'un pécheur le puisse faire ? L'offense est en quelque façon infinie, puisqu'elle attaque une Majesté infinie ; et que peut faire l'homme qui ne soit

c. 10.

c. 40.

très-borné ? Il doit dix mille talens à la Justice de Dieu, et à peine peut-il payer un denier : ne doit-il donc pas avouer qu'il est insolvable, et qu'il est perdu si Dieu veut le faire payer à la rigueur ?

II. Il n'y avoit qu'un Dieu qui pût satisfaire à la rigueur, qui pût offrir une réparation égale à l'offense ; et c'est pour cela qu'il a fallu que le Fils de Dieu se fît homme, qu'il mourût sur la croix, où il a offert au Père Eternel son sang, qui est d'un prix infini, pour réparer nos offenses, et pour satisfaire pleinement à la Justice de Dieu. Mais ce prix ne nous peut être utile, s'il ne nous est appliqué : il nous est appliqué dans deux sortes de baptêmes, mais d'une manière différente ; dans le baptême d'eau, il est appliqué aux frais de l'Eglise, sans qu'il nous en coûte rien ; mais il ne nous peut être appliqué dans le baptême de la pénitence, sans qu'il nous en coûte beaucoup : et c'est pour cela que les Pères et l'Eglise l'appellent un baptême laborieux : mais

ce baptême est-il laborieux pour la plupart des Chrétiens, qui ont trouvé le moyen de faire une pénitence si commode, et à si peu de frais ? Mais, hélas ! les lavera-t-il, ce baptême si commode ? effacera-t-il leurs péchés ?

III. Un peu d'eau qu'on nous verse sur la tête dans le premier baptême, efface tous nos péchés, satisfait pour toutes nos offenses ; mais pour le second baptême, il faut nous faire nous-mêmes un bain de nos larmes pour nous y nétoyer de toutes nos souillures ; c'est ce sang du cœur, comme parlent les Pères, qui est nécessaire pour nous appliquer le prix du sang que JESUS-CHRIST a répandu pour nous. Les souffrances de JESUS-CHRIST ne nous peuvent être efficacement appliquées, que par les nôtres ; nos souffrances n'auront jamais de proportion, ni avec les souffrances de JESUS-CHRIST, ni avec nos offenses ; mais il faut qu'elles en ayent avec nos forces : si nous ne rendons pas à la Justice de Dieu tout ce que nous devons, nous

devons au moins lui rendre tout ce que nous pouvons. C'est ce que saint Paul appelle *remplir ce qui manque aux souffrances de* JESUS-CHRIST. Hélas ! ne laissons-nous point par notre lâcheté un terrible vuide à sa passion et à ses souffrances ?

Prenons la résolution de rendre justice à Dieu, afin qu'il ne se la fasse pas lui-même ; évitons les rigueurs de sa justice, en les prévenant par nos pénitences.

Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea. *Col. c.* 1. *v.* 14.

Je tâche de remplir dans ma chair ce qui manque aux souffrances de JESUS-CHRIST.

Pœnitentia Baptismus laboriosus. *Trid.*

La pénitence est un baptême laborieux.

XV. JOUR.

DE LA CONFESSION.

I. Où paroît plus la miséricorde de Dieu, et son indulgence, que dans le Sacrement de Pénitence ? C'est assez d'avouer ses crimes avec un cœur contrit et humilié, pour en obtenir le pardon ; on devient innocent, dès-là qu'on se reconnoît coupable, et on mérite d'être absous de Dieu, dès-là qu'on se condamne soi-même. Quel est le criminel de lèse-majesté qui refusât sa grace, si pour l'obtenir il suffisoit de confesser son crime ? Auroit-on de la peine à déclarer sa maladie à un Médecin, s'il ne falloit que la faire connoître pour la guérir ? Pourquoi donc avons-nous de la peine à découvrir les plaies de notre ame à un Confesseur, puisque nous sommes sûrs qu'en les lui déclarant comme il faut, nous trouvons dans cette déclaration, une prompte et parfaite guérison ? Nous

méritons de périr, si nous négligeons un remède aussi sûr, aussi facile que celui-là.

II. Avoir honte de confesser ses péchés, c'est renverser l'ordre. La honte doit être attachée au péché, et la gloire à l'humble confession du péché : cependant nous sommes hardis et impudens, quand il faut commettre les crimes, et timides et honteux, quand il les faut confesser. Si nous avons de la peine à confesser nos péchés, si nous sommes remplis de confusion, acceptons cette peine et cette confusion, pour expier la facilité et la hardiesse que nous avons eues à les commettre. Cette honte même sera un remède au péché, une partie de votre pénitence, et un supplément au ménagement qu'un Confesseur est obligé d'avoir pour s'accommoder à votre foiblesse. Votre orgueil est le principe de votre honte ; il l'a peut-être été de votre péché : pouvez-vous mieux, que le réparer, ou y remedier, que par la confession salutaire d'une humble et

sincère confession ? C'est attaquer le mal dans son principe ; c'est une peine pour le passé, et un préservatif pour l'avenir.

III. Pourquoi avez-vous honte de déclarer vos péchés à un Prêtre qui vous tient la place de JESUS-CHRIST, qui souvent ne vous connoît point ; qui est obligé à un secret inviolable ; qui ne les entend que pour vous en absoudre, et qui bien loin de vous en considérer moins, n'a que plus de zèle, d'admiration, et de compassion pour une personne, qu'il voit prévenue des plus grandes graces, pénétrée d'une vive douleur, et dans laquelle il reconnoît les effets visibles de la vertu du sang de JESUS-CHRIST, et de la force de la grace ? D'ailleurs, ou cet homme est un pécheur ou un Saint : s'il est un pécheur comme vous, l'expérience de ses foiblesses l'oblige de compatir aux vôtres : si c'est un Saint, il a l'esprit de JESUS-CHRIST, et l'esprit de JESUS-CHRIST n'es-il pas un esprit de miséricorde et de compassion pour les pé-

cheurs ? En rebuta-t-il jamais aucun ? Enfin il faut, ou découvrir vos péchés à un Prêtre en secret, pour en recevoir le pardon, ou qu'ils soient un jour publiés à la face de tout l'Univers, pour en recevoir la sentence de condamnation : lequel des deux partis vous semble à préférer ?

Si vous ne péchiez point, il ne faudroit point vous confesser ; mais puisque vous ne cessez point de pécher, ne cessez point de vous confesser, et prenez la résolution de réparer la facilité et la hardiesse que vous avez eue à pécher, par le courage que vous aurez à surmonter la honte que vous sentez à vous confesser.

Dixi, confitebor adversùm me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei. *Ps.* 31. *v.* 5.

Aussitôt, Seigneur, que j'ai pris la résolution de m'accuser moi-même devant vous de mes iniquités, vous avez eu la bonté de me les pardonner.

Malè proni in vulnera, pejus ad remedia verecundi. *S. Bern.*

Malheureux que nous sommes d'être si ardens, et si hardis, quand il faut s'exposer à recevoir des plaies; plus malheureux d'être si timides, et si honteux, quand il faut avoir recours aux remèdes.

XVI. JOUR.

De la rechûte dans le péché.

I. Vos fréquentes rechûtes rendent votre pénitence suspecte. Vous comptez sur la bonté de vos confessions; et si vous tombez, dites-vous, au moins vous vous relevez pas la pénitence: mais on doute de la bonté de vos confessions, parce que si vous vous relevez, vous retombez incontinent; quel est le mieux fondé, ou de ce doute, ou de votre assurance? Quoique la volonté soit changeante, elle ne passe point tout-d'un-coup d'une extrémité à l'autre; d'une souveraine haine du péché, telle qu'elle se doit trouver dans une véritable pénitence, à une souveraine affection au péché, telle

qu'elle se trouve toujours dans le péché mortel, qui préfère la créature à Dieu. Le cœur ne revient pas si vîte d'une grande haine; on n'a jamais bien rompu avec un ennemi, avec qui on se réconcilie sitôt et si aisément; on n'a pas lieu de croire qu'un homme ait été jamais bien guéri, quand on le voit retomber aussitôt dans le même mal.

II. Vos fréquentes rechûtes rendent votre pénitence suspecte, parce qu'elles donnent lieu de douter de la sincérité de votre volonté. Doit-on croire qu'une volonté est sincère et efficace lorsqu'elle n'a presque jamais son effet, quoique la chose dépende de nous? On peut dire dans ces rencontres de la volonté de l'homme, ce qu'on dit de la volonté de Dieu, que vouloir, c'est faire: et il est ridicule de dire alors, je l'ai voulu, mais je ne l'ai pas fait: car si vous l'aviez voulu, la chose ne dépendant que de vous, vous l'auriez faite, et puisque vous ne l'avez pas faite, c'est une preuve que vous ne

l'avez pas voulu. Ne dépend-t-il pas de vous, avec le secours de la grace qui ne vous manque point, de ne point retomber dans ce péché? Vous l'avez promis cent fois à Dieu: il étoit encore en votre pouvoir de lui tenir parole: vous aviez la grace pour cela, autant de fois que vous lui en avez manqué: a-t-on sujet de croire que vous avez été de bonne foi avec lui, et que vous avez sincèrement voulu lui garder une parole, que vous n'avez jamais gardée.

III. Vos fréquentes rechûtes dans le péché, rendent votre pénitence suspecte, parce qu'elle donnent sujet de douter, si vous avez reçu la grace sacramentale. L'effet infaillible de la pénitence, quand elle est véritable, quand elle est sincère, est de nous procurer la grace sacramentale: et l'effet infaillible de la grace sacramentale, est de nous inspirer une grande force, pour résister aux attraits du péché, ou aux tentations qui nous y portent, et une grande précaution pour nous éloigner de toutes les occasions, qui nous y

pourroient rengager : et si on ne voit point autre force pour résister au péché, mais une foiblesse pitoyable à s'y laisser aller : si on ne voit point cette précaution pour s'éloigner des occasions, mais la même facilité à s'y engager ; n'a-t-on pas sujet de juger que la cause n'y est point, quand on ne voit point un effet qui y est nécessairement attaché? On peut assurer qu'il n'y a point de feu, où on ne sent point de chaleur ; et on ne peut donc pas juger que la grace sacramentale n'est point où on ne voit point d'amendement ?

Servez-vous de ces trois règles, pour juger de la bonté de vos pénitences, et si elles vous donnent lieu d'en douter, prenez les résolutions et mesures nécessaires pour réparer les défauts que vous y remarquerez.

Displicet enim ei infidelis et stulta promissio. *Eccli.* c. 5. ℣ 3.

Un homme infidèle dans ses promesses, déplaît extrêmement à Dieu, et il le regarde comme un insensé.

Ridiculum est dicere, volui et non feci. *S. Bern.*

C'est se moquer de Dieu que de lui dire toujours, qu'on veut renoncer au péché, et de ne le faire jamais.

XVII JOUR.

DE L'ORGUEIL.

Est superbia non magnitudo, sed tumor, quod autem tumet, videtur magnum, sed non est sanum. *S. Aug.*

L'ORGUEIL, dit saint Augustin, est une enflure du cœur, par laquelle l'homme s'étend et se grossit, pour-ainsi-dire, dans lui-même : ce qui est enflé, dit-il, paroît grand, mais il ne l'est pas en effet ; ou s'il l'est, c'est d'une fausse grandeur, qui vient d'infirmité, et non pas de perfection. Il n'y a point de vice qui ait moins de fondement dans l'homme, et il n'y en a point qui y soit si fort enraciné : nous n'avons qu'à rentrer dans nous-mêmes, pour y trouver de quoi nous humilier ; et au milieu de tous ces sujets d'humiliation, nous ne laissons pas de nous élever. Il n'est personne qui n'ait de l'orgueil ; mais il en est peu qui le reconnoissent, et il n'en est presque point qui l'avouent

On avoue souvent de bonne foi ses autres défauts ; on s'en vante même quelquefois : mais personne n'avoue son orgueil, et on se le cache à soi-même ; signe évident qu'il y a quelque chose de bas et de honteux dans ce vice, qui a pourtant pour but de s'élever. Un orgueilleux manque presque toujours d'équité et de raison ; quoi de plus humiliant ! Aussi les plus sages regardent et traitent-ils un homme vain et orgueilleux, comme une espèce de fou. Heureux, si Dieu le regardoit sur ce pied-là ; il ne le puniroit pas si sévèrement.

II. L'orgueil, dit le Saint-Esprit, est la source de tous les péchés. Tout péché est un effet de l'orgueil : puisque c'est un défaut de soumission à Dieu. Otez l'orgueil du monde, vous en aurez ôté la plupart des péchés. L'orgueil ne paroît pas le plus grand péché, mais il est le plus funeste dans ses effets. C'est de l'orgueil que viennent l'ambition, la présomption, l'hypocrisie, l'opiniâtreté, l'attachement à son sens,

Initium omnis peccati est superbia. *Eccles. c.* 10. *v.* 15.

jusques à le préférer à celui de l'Eglise. De là, viennent ces emportemens terribles, ces animosités si envenimées, ces vengeances si cruelles, ces jalousies si malignes, ces délicatesses sur le point d'honneur, qui ont de si fâcheuses suites. De là viennent ces murmures, ces révoltes, ces blasphêmes contre Dieu. De là vient ce desir de s'élever au-dessus de son mérite, par des voies si peu légitimes : de là cet entêtement pour soutenir un état où imaginaire, ou injuste, par des moyens encore plus injustes : de là ce luxe qu'on n'entretient qu'au dépens de l'Artisan, et du Marchand qu'on ruine : de là vient dans les femmes cette passion de plaire, d'être distinguées, adorées comme des idoles, qui lorsqu'elles prétendent s'élever au-dessus des autres, en s'attirant la considération des hommes, les abbaisse infiniment, en leur faisant oublier la modestie et la pudeur qui fait la gloire de leur sexe. Hélas ! que ne dois-je pas faire pour tarir une source si féconde et si empoisonnée ?

III. L'orgueil, dit le Saint-Esprit, est un vice abominable aux yeux de Dieu. S'il le hait, il le condamne, il le punit : et comme c'est la source de tous les péchés, c'est aussi la cause de toutes les peines. L'orgueil a précipité dans les enfers une multitude innombrable d'Anges : il a chassé Adam du Paradis terrestre, et en a exclu sa postérité, en la rendant héritière de son péché et de ses malheurs. Dieu punit et poursuit l'orgueilleux, il le prive de ses graces, il s'oppose à ses desseins, parce qu'il s'oppose lui-même à ceux de Dieu : il l'abandonne à ses convoitises les plus déréglées, à ses passions les plus honteuses, pour l'humilier, et remédier par-là à son orgueil. Quel doit être un mal, pour lequel un Médecin si charitable, ordonne un remède si cruel ! Ah, Seigneur, épargnez-moi un aussi fâcheux remède ! Vous seul pouvez guérir mon orgueil : quelques violens que soient les remèdes, pourvu qu'ils ne m'éloignent point de vous, je m'y soumets de tout mon cœur ; ils seront doux pour moi,

Abominatio Domini omnis arrogans. *Prov. c. 16. v. 5.*

s'ils me guérissent d'un aussi grand mal.

Reconnoissez de bonne foi le fond d'orgueil qui est en vous, examinez quels en sont les effets les plus dangereux, et prenez la résolution d'employer les moyens les plus efficaces pour en arrêter le cours.

Odibilis coram Deo et hominibus superbia. *Eccl. c.* 10. ℣ 7.

L'orgueil est l'objet de la haine de Dieu et des hommes.

Erubescat homo esse superbus propter quem humilis factus est Deus. *S. Aug.*

Que l'homme rougisse d'être orgueilleux, quand il pense qu'un Dieu s'est fait homme pour lui.

XVIII JOUR.

DE LA COLÈRE.

1. QUICONQUE se mettra en colère contre son frère, sera coupable du Jugement de Dieu et des hommes, *reus erit judicio.* La raison et la foi condamnent également cette passion ; on cesse d'être raisonnable et Chrétien, dès qu'on devient emporté. On cesse d'être raisonnable : les autres passions troublent et affoiblissent la raison ; mais celle-ci, quand elle est un peu violente, l'ôte tout-à-fait : une colère passagère est une courte folie ; mais une colère d'habitude, est une folie constante. La colère, dit le S. Esprit, repose dans le cœur du fou, comme dans son centre : les plus sages cessent de l'être, dès qu'ils se laissent emporter aux mouvemens de cette passion. Un homme emporté dans son domestique, a plus l'air d'une bête féroce, que d'un homme : c'est, dit le

S. Matth. c. 5. ℣. 22.

Ira in sinu stulti requiescit. Eccles. c. 7. ℣. 19.

Sage, *un lion déchaîné*, qui porte partout la frayeur et le désordre : tout le monde le craint, et tout le monde le fuit. C'est une mer en furie : il n'y a point de digue qui la puisse arrêter : il n'y a point d'autres bornes que celle de son pouvoir et de sa passion ; autant de mouvemens, de paroles et d'actions, sont autant de péchés.

II. Rien ne fait mieux connoître combien cette passion est déraisonnable, que de voir qu'un homme en colère croit avoir toujours raison. La colère paroît toujours juste à celui qui s'y laisse emporter, et nulle passion n'est plus injuste. Elle est injuste dans son principe : c'est souvent une bagatelle, une parole, une imagination, qui met un homme hors de soi. Elle est injuste dans sa conduite : remedie-t-on bien à un mal par un plus grand mal ? Corrige-t-on bien une faute légère, souvent imaginaire, par une faute très-réelle et très-grieve ? Le mal dont on se veut venger, approche-t-il de celui qu'on se fait à soi-même en voulant

Nemini iracenti videtur ira sua injusta. *S. Aug.*

lant se venger ? On perd la raison, la paix, la charité et la grace. Celui que vous regardez comme votre ennemi, peut-il jamais vous faire un aussi grand mal ? Que la colère est injuste dans ses suites ! Quels péchés ne produit-elle pas ? Quel renversement ne cause-t-elle pas ? Ne mettant nulle proportion entre la peine et la faute qu'elle veut punir, s'il y en a. Aman en colère, veut exterminer tous les Juifs, parce que Mardochée a manqué de le saluer. Saül fait mourir tous les Prêtres, parce qu'un d'eux a donné du pain à David : quelle proportion !

III. La colère est condamnée encore plus sévèrement au Jugement de Dieu, qu'à celui des hommes, *reus erit judicio :* une injure dite par emportement, au Jugement de JESUS-CHRIST même, ne peut être punie que par un feu éternel, *reus erit gehennæ ignis.* Quelle doit être la grièveté du péché, auquel un Dieu si bon, un Dieu Sauveur impose une si terrible peine ! Mais c'est sa douceur même, et le zèle qu'il a *S. Matth. c. 5. v. 22.*

pour cette vertu, qui l'oblige à traiter si rudement la colère : un homme ne doit pas attendre de douceur de son Sauveur, s'il n'en a lui-même pour son frère. *Comment*, dit le Sage, *pouvez-vous conserver du ressentiment et de la colère contre votre prochain, pendant que vous cherchez à appaiser celle de Dieu? Est-ce le moyen d'y réussir? Comment osez-vous demander pardon à Dieu, et espérer de l'obtenir, pendant que vous le refusez à votre frère?* Eccli. 28. v. 5.

Prenez la résolution de travailler fermement à vaincre une passion, qui a de si fâcheuses suites, si vous sentez qu'elle règne en vous. Il ne vous est permis de vous mettre en colère, que contre vous-même, et contre le péché.

Homo homini reservat iram, et à Deo quærit medelam. *Eccles.* 28.

Comment un homme qui conserve de la colère contre son frère, pense-t-il appaiser celle de Dieu?

Irasci hominis est, et iram non perficere Christiani. *S. Hieron.*

Il est de la nature de l'homme de sentir les mouvemens de la colère; il

est de la vertu d'un Chrétien de les réprimer.

XIX. JOUR.

DE L'ENVIE.

I. L'ENVIE est une douleur de la prospérité d'autrui ; c'est une suite de l'orgueil, et la ruine de la charité. Quelle folie de se faire un malheur du bonheur d'autrui ! c'est changer le bien en mal, et tourner en poison les meilleures nourritures. En me réjouissant des avantages des autres et de leurs vertus, j'y participe : ils en ont la peine, et je n'en ai que le plaisir et le mérite, et souvent plus grand qu'eux, parce que la charité en est l'unique principe. Un bienheureux dans le Ciel est en quelque façon heureux du bonheur de tous les Saints, par la part qu'il y prend, et par la joie qu'il en a. Il ne tient qu'à moi d'avoir le même avantage : je mérite bien d'être misérable, si je ne veux pas acheter un si

grand bonheur à si peu de frais. Au contraire, en m'affligeant du bien des autres, je deviens malheureux par les choses mêmes qui les rendent heureux : funeste, mais juste punition de l'envie !

II. Les autres vices ne combattent que la vertu qui leur est opposée ; l'envie attaque toutes les vertus. L'envieux pèche contre le Saint-Esprit ; il voudroit arrêter le cours des graces que l'Esprit divin répand sur les autres ; mais lui seul s'en prive : il trouve mauvais que Dieu soit bon, qu'il fasse du bien à tout le monde ; mais il n'empêchera pas que Dieu soit bon, si ce n'est à son égard. Le plaisir qu'on trouve dans les autres péchés, semble servir de quelque excuse, pour en diminuer le dérèglement ; mais pour l'envieux, il n'a ni plaisirs ni profit : il trouve l'art de ne moissonner que des épines, où les autres ne cueillent que des fleurs. Tout le fruit qu'il tire de son envie, est l'amertume et le chagrin ; dignes fruits d'un tel arbre. Il

change tout en poison, et ne se nourrit, pour-ainsi-dire, que de fiel : le bien des autres le rend malheureux par la douleur qu'il en conçoit ; et leur mal le rend criminel, par la maligne joie qu'il en reçoit. L'envieux est lui-même son bourreau ; son péché fait sa peine ; il ne peut être impuni. Quand Dieu l'épargneroit, il se punit assez lui-même.

III. Le péché et la chûte des Anges rebelles fut une suite de leur envie. Ils ne purent souffrir que Dieu s'incarnât et fît un honneur à l'homme, dont ils se croyoient plus dignes. Si l'envie a fait leur péché, elle fait encore aujourd'hui leur plus grande peine : ils ne peuvent voir, sans une jalousie extrême, leurs places occupées par des hommes qu'ils méprisoient si fort, et le bonheur des Saints ne les tourmente pas moins, que leurs propres supplices. Depuis le bannissement du Paradis terrestre, l'envie a fait le premier crime de l'homme : en rendant Caïn homicide, elle en a fait le premier

Plus torquentur cœlo quam inferno *S. Chrys.*

réprouvé. Saül, ce Roi si vertueux et si heureux, si chéri de Dieu et des hommes, dès qu'il devient envieux, devient un scélérat, un malheureux, qui, après avoir vécu en furieux, meurt enfin en désespéré. Ce fut l'envie des Pharisiens contre JESUS CHRIST, qui le persécuta pendant sa vie, qui le fit comdamner à la mort, et qui ne put être éteinte par tout son sang : aussi ce sang, qui fut le salut de tous les hommes, fut la cause de la réprobation de ces misérables. L'envieux s'excommunie lui-même, parce qu'il n'entre point dans cet heureux commerce de biens que fait la charité entre tous les Fidèles ; il se bannit de la communion des Saints : quelle horrible peine !

Examinez-vous vous-même, pour connoître si les chagrins qui vous sont ordinaires, ne sont point un effet de votre envie : travaillez à acquérir l'humilité et la charité qui sont opposées à ce vice.

Væ illis quia in via Caïni abierunt. *S. Jud. Epist.* ℣. 11.

Malheur aux envieux qui marchent sur les traces de Caïn.

Justus invidiâ nihil est, quæ ipsum authorem rodit, discruciatque. *S. Hieron.*

Quelqu'injuste que soit l'envie, elle est juste à l'égard de celui qui la conçoit, parce qu'elle le ronge et le punit de son envie même.

XX. JOUR.

Du desir de la vengeance, ou du pardon des injures.

1. RIEN n'est plus naturel à l'homme que de vouloir se venger quand on l'a offensé; et c'est pour cela que rien n'est plus difficile que de pardonner une injure, que d'aimer un ennemi; et rien cependant n'est plus nécessaire. Il n'y a qu'un Dieu qui nous puisse faire ce commandement, et il n'y a qu'un véritable Chrétien qui veuille l'observer. Il parle en Dieu, quand il

go autem vobis : gite inimicos vestros. tth. c. 5. 44.

vous dit : *Pour moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous veulent du mal ;* et nous lui donnons une preuve convaincante que nous le connoissons pour Dieu, quand nous lui obéissons dans une chose aussi difficile. *Ego autem dico vobis :* c'est comme s'il disoit : Je sais que le monde, que la coutume, que vos préjugés, que vos passions, que votre raison même vous disent que vous ne devez pas le faire ; mais moi je vous dis le contraire. Qui devez-vous croire ? à qui devez-vous obéir ?

II. C'est moi qui vous l'ordonne, dit JESUS-CHRIST : ce moi renferme de grandes raisons, nous fournit de puissans motifs. C'est moi qui suis votre Dieu, qui puis tout vous commander, et à qui vous devez obéir en tout : moi qui me suis réservé la vengeance, que vous ne pouvez vous attribuer, sans usurper mes droits : moi qui vous ferai justice, si vous ne la faites pas ; et qui ne vous ferai point de miséricorde, si vous ne la faites à vos frères : moi qui

vous ai pardonné des offenses si grièves, et qui n'exige de vous, sinon, que vous en pardonniez de si légères. Redevable de dix mille talens que je vous ai remis, devez-vous trouver de la difficulté à remettre cent deniers à votre frère, quand je vous le demande? Moi, qui, au même temps que je vous oblige par mon commandement, à pardonner, vous y anime par mon exemple et vous y aide par ma grace: moi, qui vous promets un bonheur éternel, si vous pardonnez; qui vous menace d'un malheur éternel, si vous y manquez. Y a-t-il cœur assez dur pour n'être pas touché de tous ces motifs? quelque froid qu'il soit, peut-il être assez embrâsé de tous ces charbons?

Carbones ignis cc res supe put ejus. *Rom.* ℣. 20.

III. Rien ne fait mieux sentir l'autorité de Dieu, comme première vérité, sur l'esprit de l'homme, que de l'obliger, par la Foi, de juger contre tous ces préjugés, de croire des vérités qui lui paroissent inconcevables. Rien aussi ne fait tant voir l'empire de Dieu, comme première loi, que d'obliger

l'homme d'agir contre toutes ses inclinations, d'aimer ce qui n'est pas aimable, ce qui paroît même haïssable, c'est-à-dire, la personne d'un ennemi. Dieu l'a dit; vos sens et votre raison disent le contraire; cependant il faut le croire. Dieu le commande; votre cœur, toutes vos passions s'y opposent; cependant il le faut faire. La captivité de la raison est l'hommage le plus parfait, le sacrifice le plus agréable que l'homme puisse offrir à Dieu, comme première vérité. Le pardon des injures est l'hommage le plus parfait et le sacrifice le plus agréable que l'homme puisse offrir à Dieu, comme première Loi : tout autre sacrifice lui
th c. 5. déplaît sans celui-là, il le rebute. *Vade prius reconciliari fratri tuo;* quittez, dit-il, mon Autel, interrompez le sacrifice, et n'en approchez qu'après vous être réconcilié avec votre ennemi. Si ce sacrifice vous coûte, pensez que vous le faites à Dieu : mais à un Dieu qui s'est sacrifié pour vous; et que ne lui en a-t-il pas coûté?

Quand vous sentirez de la répugnance

à pardonner une injure, que votre passion, que votre raison même s'y opposera, opposez-leur l'autorité de Dieu. Quoi! Dieu le commande de toute son autorité, et je ne lui obéirois pas! je ne ferai pas pour Dieu ce que je ferois pour un Roi, qui est un homme comme moi!

Ne dicas, reddam malum, expecta Dominum, et liberabit te. *Prov.* c. 20. ℣. 22.

Ne dites pas, je me vengerai; laissez-en le soin à Dieu, et il vous fera justice.

Vicem injuriæ reddere, humana ultio est: inimicos etiam diligere, vindicta cœlestis est. *S. Paulin.*

Rendre le mal pour le mal, c'est se venger en homme; rendre le bien pour le mal, c'est se venger en Dieu.

XXI. JOUR.

DU RESPECT HUMAIN.

I. On se fait honneur d'être aux Grands ; et on ne se fait point d'honneur, on a même honte d'être à Jesus-Christ. Y a-t-il donc quelque chose de bas et de honteux dans la personne d'un Homme-Dieu ? Y a-t-il quelque chose qui nous doive faire rougir d'être à lui ? Les mondains n'ont point de honte de se déclarer pour le monde, pour ce monde réprouvé de Dieu ; et les Chrétiens ont de la honte à se déclarer pour Jesus-Christ. On ne rougit point d'être un impudique, un vindicatif, un impie ; et on rougit d'être dévot et homme de bien ; les libertins se font tous les jours un sujet de vanité des actions les plus honteuses ; et des Chrétiens se feront un sujet de confusion des actions les plus saintes et les plus glorieuses. Hélas ! combien

de fois avez-vous été tête levée dans des lieux ou décriés ou suspects ? Et vous vous faites un sujet de peine qu'on vous voie ou dans une maison de retraite, ou aux pieds des Autel, ou au Tribunal de la pénitence : ce n'est point humilité, c'est respect humain, c'est lâcheté.

II. Le respect humain vous a si peu arrêté, quand il s'est agi de contenter votre passion ; et d'où vient qu'il a tant de force sur vous, quand il s'agit de satisfaire à votre devoir ? Vous avez su si bien vous mettre au-dessus de ce que pourroient dire les hommes, en des certaines occasions, où pour chercher votre plaisir, vous exposiez votre salut et votre honneur ; et vous ne le ferez pas, quand il s'agira de sauver votre ame, de mériter une gloire éternelle. Si vous faites ce bien, si vous réformez vos mœurs, si vous prenez hautement le parti de la vertu, le monde en parlera ; laissez parler le monde : car enfin, qu'est-ce que le monde ? Un aveugle, un insensé, un

ennemi déclaré de JESUS-CHRIST : et quoi ! un Disciple de JESUS-CHRIST doit-il prendre la loi de son ennemi déclaré ? Voulez-vous prendre pour guide un aveugle et un insensé, vous qui vous piquez d'être si sage et si éclairé ? *Si un aveugle*, dit le Sauveur, *conduit un autre aveugle, où aboutiront leurs démarches, sinon en quelque précipice ?* Combien de fois le monde vous a-t-il conduit ?

Matth. c. 15. v. 14.

III. Si je fais cette bonne action, si je prends un air plus modeste et plus réformé, si je me sépare un peu plus du monde, le monde me raillera, il me désapprouvera ; mais si je ne le fais pas, Dieu me désapprouvera, et peut-être me réprouvera. Lequel est plus à souhaiter, d'être approuvé de Dieu, ou des hommes ? Lequel est plus à craindre, d'être réprouvé de Dieu ou des hommes ? Si les hommes ne m'approuvent pas, je n'ai qu'à mépriser leur jugement, et dès-là ils ne me peuvent plus faire de mal : mais si Dieu ne m'approuve pas, s'il me

condamne, dès-là je suis un réprouvé; et quel est le terme de cette réprobation, sinon un malheur éternel? Et cependant je crains d'être désapprouvé des hommes, et je ne crains point d'être réprouvé de Dieu, quel aveuglement! quelle folie! Je crains une goutte d'eau, et pour l'éviter je me jette dans une fournaise ardente.

Prenez la résolution de mépriser le jugement des hommes, qui ne vous peut faire ni bien ni mal; mais de craindre le Jugement de Dieu, qui doit décider de votre bonheur, ou de votre malheur pour une éternité.

Qui me erubuerit, et meos sermones: hunc Filius hominis erubescet, cùm venerit in Majestate sua. *S. Luc. c. 9. ℣. 26.*

Si quelqu'un rougit de moi et de mes maximes, le Fils de l'Homme rougira aussi de lui, quand il viendra dans sa gloire.

Times prorsus ne offendas majorem, et non times ne offendas Deum. *S. Aug.*

Vous craignez de choquer un grand, d'en être désapprouvé ; et vous ne craignez pas de choquer Dieu, et d'en être réprouvé.

XXII. JOUR.

De la tiédeur dans le service de Dieu.

Apoc. c. 3. v. 15 et 16. I. JE *voudrois que tu fusses froid ou chaud*, dit Dieu à l'Evêque de Laodicée ; *mais parce que tu n'es ni froid, ni chaud, mais tiède, je te rejetterai de ma bouche.* L'état de tiédeur doit être bien malheureux, puisqu'il semble rendre souhaitable un état aussi mauvais que celui de froideur : on aime mieux, ou l'on craint moins un ennemi déclaré, qu'un ami, ou infidèle, ou suspect ; et c'est le caractère d'un homme tiède à l'égard de Dieu. Cette disposition est d'autant plus funeste, qu'elle fait qu'un homme est, pour-ainsi-dire, à charge au Cœur de JESUS, qui ne peut être soulagé qu'en le vomissant.

Hélas ! si nous sommes rejettés et bannis du Cœur de JESUS, où nous réfugierons-nous ? Il n'y a plus de lieu pour nous que l'Enfer. J'aimerois mieux être banni du Paradis, que du Cœur de JESUS ; si nous sommes chassés de son Cœur, nous n'avons plus de part à son amour ; et si nous n'avons plus de part à son amour, que sommes-nous, sinon des réprouvés ?

II. *Maudit celui*, dit le Saint-Esprit, *qui fait l'ouvrage de Dieu négligemment.* Etre maudit de Dieu, quelle horrible punition ! quel doit être le péché qui l'a méritée ! Elle vient d'un Dieu juste, et ainsi elle n'est point plus grande que la faute ; mais elle vient d'un Dieu miséricordieux : elle doit donc être moindre que le mal qu'elle punit : il faut donc que ce soit un grand mal que de faire l'œuvre de Dieu négligemment : en effet, c'est quelquefois un plus grand mal de faire une bonne action lâchement, que d'en faire une mauvaise. Souvent celui qui fait le mal, connoît peu Dieu qu'il *Jérém. c. 4 v. 10.*

offense, et il n'y pense pas, et pour lors il est moins coupable, ou il ne connoît point du tout le mal qu'il fait, et pour lors il peut arriver qu'il ne soit point coupable. Mais celui qui fait l'œuvre de Dieu, connoît Dieu, et ordinairement il y pense; et il le néglige, c'est-à-dire, qu'il le déshonore par l'action même qui est faite pour l'honorer. Il semble dire par sa conduite, que le Maître qu'il sert, ou la récompense qu'il lui promet, ne mérite pas qu'il se donne tant de peine. On méprise quelquefois moins Dieu, on lui déplaît moins en ne le servant pas, qu'en le servant avec lâcheté.

III. Un homme, parce qu'il ne commet pas de grands crimes, ne se croit pas un pécheur, et ainsi il ne se croit pas obligé d'être pénitent: cependant JESUS-CHRIST déclare lui-même à l'Evêque d'Ephèse, lors même qu'il le loue par plusieurs endroits, que, parce qu'il s'est un peu relâché, il a besoin de faire pénitence; *age pœnitentiam:* et le menace, s'il y manque,

Apoc. c. 2. 5.

de la lui faire faire lui-même, par les punitions dont il se servira pour remédier à sa lâcheté. Cette menace ne vous regarde-t-elle pas ? Ne doit-elle pas vous inspirer de la crainte, et vous animer à la pénitence ? Ceux qui sont tièdes ne se croient pas grands pécheurs, parce qu'ils pensent plus volontiers au mal qu'ils ne font pas, et au peu de bien qu'ils font, qu'au mal qu'ils font, et au bien qu'ils ne font pas, et qu'ils devroient faire ; parce qu'ils se comparent plutôt à ceux qui sont au-dessous d'eux, qui sont plus déréglés et plus lâches, qu'à ceux qui sont au-dessus d'eux, qui sont plus réglés et plus fervens : ils se savent bon gré, et aussi bien que ce Pharisien, de n'être pas si méchans que tant d'autres, et se font un sujet de complaisance de leur vertu imaginaire, qui, au jugement de Dieu, doit être pour eux un sujet de confusion et une matière de pénitence : n'avez-vous pas été jusqu'ici dans cette illusion ? Votre vaine assurance dans une conduite si lâche, n'en est-elle point une preuve ?

Imaginez-vous que Notre-Seigneur vous fait le même reproche qu'à l'Evêque d'Ephèse, sur votre relâchement, et qu'il vous exhorte aussi-bien que lui à la pénitence. Prenez la résolution d'en profiter comme lui.

Jérém. c. 48. v. 10. Maledictus qui facit opus Domini négligenter.

Maudit est celui qui fait l'ouvrage de Dieu négligemment.

Abjiciamus perniciosam tepiditatem, quia Deo vomitum provocare solet. *S. Bern.*

Sortons de cet état funeste de tiédeur, parce que nous rendant à charge au Cœur de Dieu, il l'oblige à nous rejetter.

XXIII. JOUR.

De l'imitation de Jesus-Christ.

I. JESUS-CHRIST l'a dit, il le faut donc croire; JESUS-CHRIST l'a fait, il le faut donc faire : il est notre Maître, nous devons donc l'écouter; il est notre guide, nous devons donc le suivre; c'est un Maître qui est la vérité même, nous ne pouvons donc nous tromper en l'écoutant; c'est un guide qui est la voie même, nous ne pouvons donc nous égarer en le suivant. Faisons-nous de ces maximes la règle de nos sentimens? Faisons-nous de ces exemples la règle de notre conduite? Ne sont-ce point les maximes du monde qui ont été jusques ici la règle de nos sentimens? Ne sont-ce point les exemples du monde qui ont été jusques ici la règle de notre conduite? Pouvons-nous le nier sans nous

comme on ne peut s'égarer quand on la suit, on s'égare infailliblement quand on ne la suit pas. Pouvez-vous dire que vous la suivez, vous qui vous laissez entraîner au torrent du monde?

Demandez à Notre-Seigneur qu'il vous aide, par sa grace, à marcher par le chemin qu'il vous a tracé par ses exemples, et lui dites avec l'Epouse: Attirez-moi, Seigneur, et non seulement je marcherai, mais encore je courrai après vous.

Ego sum lux mundi; qui me sequitur, non ambulat in tenebris.

Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres.

Noli per aliam viam velle ire quam per illam quâ ipse ivit Christus; dura videtur, sed ipsa est tuta via. *S. Aug. in Psal.*

Prenez garde de marcher par un autre chemin que celui par lequel JESUS-CHRIST *a marché; il paroît rude, mais il est sûr.*

*

XXIV.

XXIV. JOUR.

DE L'HUMILITÉ.

Des avantages de l'Humilité.

I. DIEU est tout, et je ne suis rien qu'un pur néant. Dieu possède tout, et je n'ai rien que pauvreté et que misère. Dieu peut tout, et je ne puis rien que pécher et me perdre. Je ne suis rien de moi-même, il est vrai; mais par l'humilité, en m'abaissant, je m'élève à Dieu, je m'unis à Dieu, et par là je deviens grand, je deviens tout. Je ne possède rien de moi-même, j'en conviens; mais par l'humilité je m'unis à Dieu, et il se communique à moi et me fait entrer dans la participation de tous ses biens, et par-là je deviens riche, je possède tout. Je ne puis rien de moi-même, je l'avoue; mais l'humilité en m'élevant jusqu'à Dieu, en m'unissant à lui,

me fait participer à son pouvoir, je de-
viens puissant, je puis tout. *Omnia pos-*
sum in eo qui me confortat. O néant
glorieux! ô riche pauvreté! ô heureuse
impuissance, que produit en moi l'hu-
milité, qui supplée à tous mes besoins,
et qui me procure toutes les graces!

Philip. c. 4. v. 13.

II. Avec l'humilité, les vices et les péchés même cessent d'être pernicieux, et deviennent même avantageux; mais sans l'humilité, les vertus et les bonnes œuvres deviennent dangereuses, et peuvent même devenir pernicieuses. Le Publicain est un misérable et un grand pécheur; mais il est humble, il n'ose pas même regarder le Ciel, ni approcher de l'Autel; il devient un Saint, il mérite les éloges d'un Dieu. Le Pharisien fait montre de ses vertus, et il étale toutes ses bonnes œuvres; s'il étoit juste auparavant, dès-là qu'il devient orgueilleux, il devient un pécheur; et pendant qu'il s'applaudit, il est réprouvé de Dieu avec ses bonnes œuvres. Quel est le pouvoir de l'humilité! d'un scé-

tat, elle fait un Saint. Quel est le venin de l'orgueil ! d'un Juste, en un moment, il fait un grand pécheur. L'humilité sait mettre les vices même en œuvre, et en faire la matière des vertus ; et l'orgueil au contraire fait des vertus même la matière des péchés.

III. C'est une grande obligation que nous avons à Dieu, d'avoir fait dépendre notre salut de notre humilité, & non pas de notre élévation. Tout le monde ne peut pas monter, ni s'élever ; mais tout le monde peut descendre et s'abaisser. Tous ne sont pas capables de faire de grandes choses pour Dieu, de former de grands desseins pour sa gloire ; mais il n'en est point qui ne puisse s'humilier. Combien en est-il qui ne peuvent pas avoir un don éminent d'oraison ! Mais qui est-ce qui ne peut s'humilier dans l'oraison, et par-là faire beaucoup, en ne faisant, ce semble, rien dans l'oraison ? Je ne puis pas toujours faire tout le bien que je veux ; mais je puis accepter mon impuissance, m'en hu-

milier devant Dieu, et par-là suppléer au bien que je ne fais pas; je ne puis toujours prier, toujours jeûner, toujours pleurer; mais je puis toujours m'humilier: ô humilité, chemin court, facile, mais sûr pour arriver à peu de frais à une grande sainteté! et d'où vient donc que je n'y veux point entrer?

Puisque l'humilité est un chemin abrégé et sûr pour arriver à la sainteté, prenez la résolution d'y marcher, et demandez à Notre-Seigneur, puisqu'il y a marché devant vous, qu'il vous donne les graces dont vous avez besoin pour l'y suivre.

Excelsus in excelso, et in sancto habitans, et cum contrito et humili spiritu. *Isa.* c 57. ℣ 15.

Dieu est grand, mais tout grand qu'il est, il prend plaisir à demeurer dans un cœur humble.

Justior apud Deum ille accusator iniquitatis suæ, quàm iste justitiæ prædicator. Ille se laudando se accusavit, hic accusando defendit. *S. Paulin.*

Ce Publicain qui s'accuse, paroît

plus juste à JESUS-CHRIST, *que le Pharisien qui se loue : l'un en s'accusant, se justifie ; l'autre, en se justifiant, se condamne.*

XXV. JOUR.

De la patience dans les souffrances

1. LA vue de l'Enfer doit être un puissant motif de patience à un pécheur dans ses plus grands maux. Peut-on se plaindre d'un mal, quelque grand qu'il soit, quand on pense qu'on a mérité l'enfer, c'est-à-dire, un mal éternel, un mal infini ? Tout mal doit paroître léger à un homme qui a mérité l'enfer : mettez un damné dans votre place, vous qui murmurez dans vos maux, il s'estimera heureux ; votre état lui paroîtra un paradis. Cet état ne vous paroît un enfer, que parce que vous ne concevez pas ce que c'est que l'enfer, ou que vous ne

pensez pas assez que vous l'avez mérité : votre confusion n'est pas autre que seroit celle de ce misérable, d'où vient donc que vos sentimens sont si différens ? sinon parce que vous n'avez pas senti, comme lui, les peines de l'enfer, ou parce que vous ne les avez pas méditées, les ayant si souvent méritées. Rien ne doit paroître rude à l'homme qui a mérité et médité l'enfer.

II. La vue du Calvaire doit paroître un grand motif de patience à un Chrétien : comparez vos maux avec ceux de JESUS-CHRIST, et vous aurez honte de vous plaindre ; il ne se plaint point, parce qu'il pense qu'il souffre pour vous ; et vous osez vous plaindre, quand vous pensez que vous souffrez avec lui, et pour lui. Il souffre, et il est innocent ; et cependant il ne se plaint point : vous souffrez, vous êtes coupable, et vous vous plaignez : ses maux sont grands, ils sont sans soulagement, et il ne se plaint point ; vos maux sont légers, si vous les com-

parez aux siens, ils sont si bornés, Dieu a soin de les adoucir, et vous vous plaignez toujours : on l'invite à descendre de la croix, il le peut, il ne tient qu'à lui de le faire ; il en a assez fait pour vous racheter ; et cependant il demeure et veut mourir sur la croix. Dieu vous a mis sur la croix, il vous y veut, vous ne pouvez assurer votre salut qu'en y demeurant attaché avec JESUS-CHRIST ; et cependant vous en voulez descendre ; vous faites tous vos efforts pour cela ; quelle lâcheté !

III. La vue du Paradis est un grand motif de patience pour un Juste affligé. Regardez le Ciel, disoit la mère des Machabées à un de ses enfans, et cette vue adoucira toutes vos peines. *Un moment d'une legère souffrances*, dit S. Paul, dont nous célébrons aujourd'hui la conversion, *opère un poids immense de gloire, et d'une gloire éternelle.* Quand vos souffrances seroient encore plus grandes, la vue d'un bonheur éternel, qui en est le terme, les feroit paroître légères. Sitôt que saint

Peto nate mi aspicias ad cœlum. 2. Mach. c. 7. ℣. 28.

2. Cor. c. 4. ℣. 17.

Paul fut converti, Dieu lui annonça, qu'il auroit de grandes choses à souffrir pour son nom, et lui tint parole: car cet Apôtre proteste que ses souffrances étoient quelquefois si excessives, qu'il en paroissoit accablé. *Supra modum gravati sumus.* Cependant cela n'empêche point d'assurer, *que quelques excessifs que soient les maux que nous endurons, ils n'ont nulle proportion avec la récompense que nous espérons.* Et c'est ce qui l'obligeoit de crier: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Au milieu de mes plus grandes souffrances, je suis rempli de joie. Aussi les Martyrs, lors même qu'on les déchiroit le plus impitoyablement, étoient-ils si occupés des couronnes qui les attendoient, qu'à peine sentoient-ils les supplices qui les tourmentoient. Qui vous rend si lâche, si impatient dans vos souffrances? C'est que vous ne pensez pas que le terme où elles vous conduisent est le Paradis.

2. *Cor.* c. 1. ℣. 8.

Rom. c. 8. ℣. 18.

2. *Cor.* c. 7. ℣. 4.

Vident cosonas vulnera non vident. *Tert.*

Acoutumez vous à regarder souvent l'Enfer, le Calvaire & le Ciel, quand

vous sentirez votre courage s'abattre au milieu des souffrances ; cette seule vue sera capable de vous soutenir et de vous animer.

Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. *Rom. c.* 8. ℣. 18.

Les souffrances que nous endurons maintenant n'ont nulle proportion avec la gloire que nous devons posséder un jour.

Nil sentit crus in nervo, dum animus est in cœlo. *Tert.*

Quand l'eprit est bien attaché au Ciel, à peine sent-il les tourmens qu'on fait endurer à son corps sur la terre.

XXVI. JOUR.

De la ferveur dans le service de Dieu.

I. POURQUOI vous relâcher dans le service de Dieu? Pourquoi le servir avec moins de ferveur aujourd'hui, que vous ne faisiez hier? Dieu est-il moins grand, moins bon, moins aimable aujourd'hui qu'hier? Est-il moins votre Créateur, votre premier principe, votre fin dernière? JESUS-CHRIST est-il moins votre Rédempteur, et votre Sauveur? JESUS-CHRIST, dit S. Paul, *est le même aujourd'hui qu'il étoit hier.* N'avez-vous pas les mêmes rapports avec lui, la même dépendance de lui, les mêmes obligations d'être tout à lui? N'avez-vous pas les mêmes récompenses à espérer, si vous le servez avec ferveur? N'avez-vous pas les mêmes peines à craindre, si vous ne le faites pas? Vous menace-t-il moins aujourd'hui de sa malédiction, si vous

Jesus Christus heri et hodie. *Heb. c. 13, ℣. 8.*

le servez négligemment ? Puisque Dieu ne change point, puisqu'il est le même à votre égard, pourquoi changerez-vous ? Pourquoi ne seriez-vous pas le même à son égard ? Ce ne peut être, Seigneur, que l'effet de ma foiblesse et de mon inconstance naturelle. Qui peut fortifier ma foiblesse, qui peut fixer mon inconstance, sinon vous ?

II. Pourquoi vous relâcher dans la ferveur, ayant des raisons de l'augmenter ? Plus vous avancez en âge, plus les bienfaits de Dieu croissent ; et plus, par conséquent, votre reconnoissance et votre ferveur doivent croître : si vous êtes si obligé à Dieu pour vous avoir donné une fois la vie, que ne lui devez-vous pas pour vous l'avoir donnée autant de fois qu'il y a de momens qu'il vous la conserve ? Il n'y a pas un instant de votre vie qui ne soit marqué par plusieurs bienfaits, pas un où il ne redouble ses graces : doit-il y en avoir un seul où vous n'augmentiez votre reconnoissance ? Et cependant elle diminue ? Doit-il y en avoir un seul où

vous ne redoubliez votre ferveur ? et elle se réfroidit. Si vous comptez tous les biens dont il vous comble, tous les maux dont il vous délivre, tous les dangers dont il vous préserve, vous avouerez que vous êtes un débiteur insolvable ; d'où vient donc que vous ne pensez point à vous acquitter, ou au moins à composer ? D'où vient que vous vous relâchez comme si vous ne deviez plus rien à Dieu, et que vous ne tâchez pas de payer au moins ce que vous pouvez, si vous ne payez pas tout ce que vous devez ?

III. Pourquoi vous relâcher dans la ferveur ? Plus vous avancez en âge, plus vous approchez de la mort ; plus vous avez vécu, moins vous avez à vivre : obligé d'avancer continuellement vers votre terme, qui est l'éternité, vous vous êtes amusé en chemin : il vous reste désormais peu de jour, et beaucoup de chemin à faire, et comment ne doublez-vous point le pas ? N'est-ce pas vous exposer à être surpris de la nuit, où on ne peut plus

Ambulate dum lucem habetis ut non vos tenebræ

marcher que pour s'égarer et se perdre ? Vous n'avez pas peut-être longtemps à vivre : il faudra bientôt rendre vos comptes : mais quels comptes ! mais devant quel Juge ! et vous ne pensez pas à vous y préparer, vous les négligez, vous les oubliez ; quelle conduite ! Plus les corps approchent de leur centre et de leur terme, plus ils redoublent leurs mouvemens : vous voilà bientôt prêt à la mort ; vous voilà bientôt arrivé à votre terme, et vous vous relâchez, vous vous arrêtez ! Le temps est court, employons donc utilement le peu qui nous reste ; si nous ne le faisons, on nous l'ôtera : quel malheur pour nous !

comprehendant. S. Joan. c. ℣. 35. Venit nox quando non potes operari. S. Joan. c. ℣. 4.

Tâchons de renouveller tous les jours notre ferveur, et de dire sans cesse avec le Prophète : C'est aujourd'hui que je veux commencer ; et dixi, nunc cœpi, *puisque j'ai de nouvelles raisons aujourd'hui de servir Dieu.*

Psal. 7 ℣. 11.

Spiritu ferventes : Domino servientes. *Rom. c.* 12. ℣ 11.

Soyons fervens, c'est le Seigneur que nous servons.

Qui non proficit, remansit in vit. *S. Aug.*

Ne pas avancer continuellement dans la voie du salut, c'est demeurer tout-à-fait.

XXVII. JOUR.

De la dévotion à la sainte Vierge.

1. JESUS et MARIE sont si étroitement unis ensemble, qu'on ne les peut séparer. On ne peut aimer et honorer le Fils, sans aimer et honorer la Mère: tout le mérite et la gloire de la Mère vient de son Fils; et tout l'honneur qu'on rend à la Mère retourne à son Fils. La dévotion qu'on a pour MARIE, ne partage point le cœur; au contraire elle l'unit plus fortement à JESUS. La confiance que nous avons dans la protection de la sainte Vierge, ne diminue point celle que nous devons avoir dans son Fils; au contraire, elle l'augmente, et la rend plus juste et

plus efficace. MARIE a autant de pouvoir, que JESUS a de bonté pour elle, et elle a autant de bonté pour moi, que j'ai de confiance en elle : jusqu'où ne puis-je donc pas porter les sentimens de ma confiance ? Bonne et généreuse qu'elle est, peut-elle ne pas aimer une personne qui la sert et qui l'aime ? JESUS qui aime infiniment MARIE, peut-il haïr ceux qu'elle aime ? Peut-il perdre un homme qu'elle veut sauver ? Quoi ! souffriroit-il qu'un cœur qui brûle de l'amour de MARIE, brûlât dans les flammes de l'Enfer ? Cela se peut-il penser, sans douter de la bonté de JESUS pour MARIE, et de la bonté de MARIE pour ses serviteurs ?

II. Quelque coupable que je sois, je ne désespérerai jamais de la miséricorde de Dieu quand j'aurai pour moi la Mère de miséricorde. J'opposerai la miséricorde de la Mère, à la justice du Fils : l'une pourra-t-elle tenir contre l'autre ? Les prières de MARIE n'auront-elles pas plus de force pour l'appaiser, que mes péchés pour l'irriter ?

Je croirai mon salut en assurance, quand il sera entre les mains de MARIE. Si elle ne le procuroit pas, ce seroit ou faute de pouvoir auprès de son Fils, ou faute de bonne volonté pour moi : peut-on douter de l'un et de l'autre, sans outrager le Fils et la Mère ? Peut-elle manquer de pouvoir auprès de son Fils, elle à qui son Fils a en quelque façon communiqué sa toute-puissance, comme dit saint Bonaventure, qui peut tout par son Fils, qui peut tout avec son Fils, et qui peut tout auprès de son Fils. Celui qui a commandé aux hommes d'honorer leurs pères et leurs mères, violeroit-il cette loi ? L'observeroit-il, s'il méprisoit l'intercession de sa Mère ? Celui qui tient compte d'un verre d'eau, peut-il manquer de reconnoissance envers une Mère à qui il doit tout ce qu'il a en tant qu'homme ? Et n'en manqueroit-il pas, s'il lui refusoit les graces qu'elle lui demande pour ses serviteurs ? Le pouvoir de MARIE se doit mesurer, par la dignité de Mère de Dieu qu'elle possède, par la bonté

de son Fils pour elle, par la grandeur des obligations qu'il lui a, par la qualité de Médiatrice des hommes dont il l'honore; et si cela est, jusqu'où ne va pas le pouvoir de MARIE? et jusqu'où ne doit donc pas aller notre confiance?

III. Mais si le pouvoir ne manque pas à MARIE, la bonne volonté lui manque aussi peu. Elle est notre Mère; en devenant la Mère de Dieu, elle est devenue la Mère des hommes: son Fils en la donnant pour Mère à saint Jean, ne la donne-t-il pas aussi pour Mère à tous les Fidèles? Nous sommes devenus dès-lors ses enfans adoptifs. Une Mère, mais que dis-je, une Mère, la meilleure de toutes les Mères, peut-elle manquer de bonté pour ses enfans? Nous sommes, il est vrai, des enfans misérables; mais nos misères en augmentant sa compassion, augmentent son amour et sa tendresse, parce qu'elle est la Mère de miséricorde, et le refuge des pécheurs. En a-t-elle jamais rebuté aucun? S'il s'en

Nec tas illi d nec volu *S. Bern.*

trouve un seul, dit saint Bernard, je consens qu'il n'honore et n'invoque point MARIE; mais où s'en trouvera-t-il? S'il elle ne rejette pas les plus grands pécheurs, rebutera-t-elle ses fidèles serviteurs? Ah! le grand sujet de confiance pour moi! MARIE est Mère de Dieu, elle est ma Mère, elle a tout pouvoir auprès de son Fils, elle a toute la bonté possible pour moi: après cela si je la sers, si je mets ma confiance en elle, dois-je désespérer de mon salut? ou plutôt ne m'en dois-je pas assurer?

Prenons la résolution d'avoir une grande dévotion à la sainte Vierge, une grande confiance en sa protection; mais tâchons de la mériter par un grand zèle pour tout ce qui regarde son service, et sur-tout par une grande fidélité envers son Fils.

Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem à Domino. *Prov. c. 8. ℣. 35.*

Celui qui me trouvera, trouvera en même temps la vie, et pourra s'assurer de son salut.

Totum nos habere voluit per Mariam, qui et ipsum filium nos habere voluit per Mariam. *S. Bern.*

Dieu qui nous a donné son Fils par Marie, a voulu que nous n'obtinssions les graces qu'il nous a méritées, que par l'intercession de Marie.

XXVIII JOUR.

DE L'AMOUR DE JESUS-CHRIST.

Nous devons aimer JESUS, *parce qu'il s'est fait semblable à nous.*

I. L'AMOUR suppose la ressemblance, ou la fait; mais la ressemblance aussi produit l'amour. La même raison qui nous oblige à nous aimer, nous engage aussi à aimer ceux qui ont du rapport avec nous. JESUS-CHRIST voulant à quelque prix que ce soit mériter notre amour, a voulu se rendre In simil dinem hc

factus. parfaitement semblable à nous. Si la
pp. c. 2. sympathie et la ressemblance que nous avons avec un homme, qui est l'effet du hasard, qui ne lui coûte rien, qui nous est inutile et souvent funeste, a tant de pouvoir pour gagner notre cœur, pour attirer notre amour, qu'elle impression ne doit pas faire sur nos cœurs, la ressemblance qu'a voulu avoir JESUS-CHRIST avec nous, qui est l'effet d'un choix éternel, d'une sagesse et d'une bonté infinie? Si vous aimez un homme, dit saint Thomas, parce qu'il est un homme comme vous, comment n'aimerez-vous pas un Dieu, qui ne s'est fait homme que pour l'amour de vous?

II. La ressemblance qu'a avec vous une créature qui vous charme quelquefois jusques à l'enchantement, ne lui a rien coûté : mais que ne coûte pas à JESUS-CHRIST celle qu'il a voulu avoir avec nous dans l'Incarnation? Dieu nous avoit créés à son image et à sa ressemblance, et il lui en avoit peu coûté, une parole avoit suffi; mais pour

se rendre semblable à nous, que ne lui en coûte-t-il pas? Pour rendre l'homme semblable à vous, mon Dieu, vous n'avez qu'à lui communiquer quelques traits de vos perfections, et cela étoit digne de votre bonté; vous l'évitiez sans vous abaisser : mais pour vous rendre semblable à l'homme, et à l'homme criminel et malheureux, que ne vous en devoit-il pas coûter? Il falloit vous dépouiller de votre grandeur, de votre majesté, de votre gloire, de votre puissance, de votre félicité, et en quelque façon vous dépouiller de vous-même; et cependant vous le faites, vous vous oubliez de vous-même pour penser trop à moi; vous vous rendez dissemblable à vous-même, pour vous rendre semblable à moi : rien ne vous coûte, parce qu'il s'agit d'attirer mon amour, et que me coûteroit-il de vous le donner; ou plutôt que ne m'en coûtera-t-il pas, si je vous le refuse; et cependant j'ai peine à vous le donner.

III. La ressemblance qu'un autre

homme a avec moi, m'est toujours assez inutile, souvent même très-funeste; puisque l'amour auquel elle m'engage, me rend souvent criminel, et par conséquent malheureux; et cependant elle me charme : et la ressemblance qu'a voulu avoir JESUS-CHRIST avec moi, ne touche point mon cœur, quoiqu'elle me soit si avantageuse. Car enfin, s'il se rend semblable à l'homme criminel et malheureux, c'est pour rendre l'homme semblable à un Dieu infiniment heureux. S'il se dépouille de ses biens, c'est pour nous en enrichir : s'il descend jusques à nous, c'est pour nous élever jusques à lui : s'il prend la nature humaine avec toutes ses misères, c'est pour nous communiquer la nature divine avec tous ses avantages. Quand pour mériter, ou pour reconnoître tous ces biens que vous me procurez, ô mon Sauveur, par cette ressemblance, je vous sacrifierois mes biens, ma gloire et ma vie, vous sacrifierois-je trop? Et vous ne me demandez autre chose, sinon que je vous aime, et que je vous marque ma

reconnoissance, pour vous être rendu semblable à moi, en travaillant à me rendre semblable à vous : ainsi vous me donnez la plus grande marque de votre amour, par la preuve même que vous exigez du mien, puisque tout mon bonheur consiste en cette ressemblance.

Demandez à JESUS, *que le même amour qui l'a obligé de se rendre semblable à vous, l'oblige aussi à vous donner les graces nécessaires pour vous rendre semblable à lui.*

In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo *Philip. c. 2. ℣. 7.*

Il s'est rendu semblable aux hommes, et s'est fait homme comme eux.

Non enim seipsum ita humiliasset, nisi nos esset exaltaturus. *S. Chris.*

Dieu ne seroit pas si fort humilié en s'abaissant jusques à nous, s'il n'eût voulu nous élever jusqu'à lui.

XXIX. JOUR.

Du commandement de l'amour de Dieu.

I. DIEU nous commande de l'aimer, quelle bonté ! c'eût été beaucoup, qu'il nous eût permis de l'aimer : mais de nous le commander, n'est-ce pas s'abaisser ? La majesté des Rois imprime tant de respect, qu'on n'ose presque à leur égard se permettre l'amour, ou au moins qu'on n'ose le déclarer : mais Dieu ne tient pas si fort sa grandeur. Ce seroit une faveur insigne pour un courtisan, si le Roi lui disoit : je veux que vous m'aimiez ; et quelle faveur n'est-ce pas pour nous, que Dieu veuille bien nous commander de l'aimer, et qu'il se fasse un honneur de nous l'entendre souvent déclarer ? Mais plutôt, n'est-ce point une honte pour nous, et en quelque sorte pour lui-même, de nous avoir fait

fait un commandement de l'aimer? Quoi! Dieu étant si aimable, étoit-il nécessaire qu'il nous commandât de l'aimer? et nous, ayant tant de raisons de le faire, avions-nous besoin d'un commandement pour nous y obliger? Si vous pouviez, Seigneur, me commander de ne vous point aimer, pourrois-je vous obéir?

II. Dieu nous commande de l'aimer. En vérité, que doit-on admirer davantage, ou de ce que Dieu étant infiniment heureux, et suffisant à lui-même, il commande pourtant avec autant d'empressement à l'homme de l'aimer, comme s'il ne pouvoit être heureux sans cet amour; ou de ce qu'étant tout-puissant, et faisant tout ce qu'il peut, pour obliger l'homme à l'aimer, il voit si souvent tous ses commandemens et ses efforts inutiles? Il faut avouer qu'il y a quelque chose d'également incompréhensible, et dans l'empressement des desirs d'un Dieu pour avoir l'amour de l'homme, qui lui est, ce semble, si peu utile, et dans la dureté du cœur

de l'homme, et la résistance qu'il apporte à ces desirs, dont l'accomplissement fait pourtant son unique et son souverain bonheur. Pour punir, Seigneur, cet homme ingrat et rebelle, de son insensibilité, vous n'avez qu'à l'y abandonner; c'est la plus juste et la plus terrible de toutes les peines.

III. Vous me commandez, Seigneur, disoit saint Augustin, de vous aimer, et si je ne vous aime, vous me menacez des plus grands malheurs; y a-t-il un plus grand malheur, que celui de ne vous point aimer? Non, Seigneur, si vous voulez m'épouvanter, ne me menacez point des feux de l'enfer; mais menacez-moi que je ne brûlerai point des feux de votre amour; et cette menace sera pour moi plus terrible que celle d'un enfer. Car, comme dit saint François-de-Sales, cet homme admirable, qui brûloit d'un amour de Dieu si pur, l'enfer avec votre amour, s'il s'y pouvoit trouver, seroit un véritable Paradis; j'aurois la consolation de voir, qu'au moins, il

n'y auroit point de lieu, où vous ne fussiez aimé : et le Paradis sans votre amour, si l'amour en pouvoit être banni, deviendroit un véritable enfer. Seigneur, puisque vous me faites ce commandement, donnez-moi les graces nécessaires pour l'accomplissement : car je puis bien sans vous, vous offenser et vous déplaire ; mais je ne puis sans vous, ni vous aimer, ni vous plaire.

Adressez-vous à saint François-de-Sales, dont on fait la Fête aujourd'hui, pour obtenir par son intercession un peu de cet ardent amour de Dieu dont il a été embrâsé. Son livre de l'Amour de Dieu vous fournira de fortes raisons pour vous y porter ; mais son exemple sera encore un plus puissant motif pour vous y animer.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. Hoc est maximum et primum mandatum. *S. Matth. c.* 22. ℣. 30.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur. C'est le grand et le premier commandement.

Jubes te diligi à me; da quod jubes, et jube quod vis. *S. Aug.*

Vous me commandez de vous aimer, donnez-moi ce que vous me commandez, et commandez-moi tout ce que vous voudrez.

XXX. JOUR.

De l'immensité, ou de la présence de Dieu.

I. DIEU est par-tout par son essence; il est présent à toutes les créatures, et plus intime à leur être et au vôtre, que la lumière ne l'est à l'air, et que votre ame ne l'est à votre corps. L'air peut être sans la lumière, votre corps sans votre ame; mais ni vous, ni toutes les créatures ne peuvent être sans Dieu; et leur être ne subsiste que par l'union qu'elles ont avec l'Etre de Dieu. L'Etre de Dieu est l'appui et comme la bâse de tous les êtres, qui tomberoient dans le néant, si on leur ôtoit cet ap-

pui. Si Dieu est toujours présent à moi, ne devrois-je pas être toujours présent à lui, penser toujours à lui? et je l'oublie tout-à-fait: je suis dans lui, et il est dans moi, et je l'ignore, et je vis au moins comme si je l'ignorois, tant j'ai peu de respect en la présence d'une Majesté si redoutable, tant je crains si peu de l'offenser. Mais je ne vois pas Dieu. Mais il me voit et je le séns. Tout invisible qu'il est, ne le dois-je pas voir aussi-bien que Moïse, avec les yeux de la foi?

Medius vestrûm, stetit quem vos nescitis. *Joan. c. 1. ℣. 26.*

Invisibilem tanquam videns sustinuit *Heb. c. 11. ℣. 27.*

II. Dieu est dans toutes les créatures par sa puissance, non seulement parce qu'il les conserve, parce qu'il leur donne le pouvoir d'agir; mais encore parce qu'il agit plus dans elles et avec elles, qu'elles-mêmes. Il m'éclaire avec le soleil, il m'échauffe avec le feu, il me rafraîchit avec l'air, il me nourrit avec les viandes, il me récrée avec toutes ses créatures si belles et si agréables, il m'instruit et me conduit avec cet homme si sage et si éclairé; il me défend, il m'assiste, il me con-

sole avec ce fidèle ami; il donne le mouvement à ma langue pour parler, à mes yeux pour voir, à ma main pour agir, à mon ame pour opérer. S'il agit avec moi, ne dois-je pas agir de concert avec lui, ne dois-je pas entrer dans tous ses desseins ? Quel déréglement seroit-ce pour moi, si j'abusois de l'action de Dieu même pour l'offenser? si je me servois de la beauté que Dieu a mise dans la créature, pour flatter ma sensualité, et pour m'y attacher; du goût qu'il a mis dans les viandes, pour exciter mon intempérance; si j'employois les moyens qu'il me donne pour aller à lui, à m'en éloigner: ne seroit-ce pas faire servir Dieu à mes iniquités ? Ah ! Seigneur, refusez-moi plutôt votre concours, que de m'abandonner à moi-même pour me laisser tomber dans un si grand désordre.

III. Dieu est par-tout par sa providence; il gouverne toutes les créatures, pour les appliquer à votre service, pour diriger toutes leurs actions

vers vous, comme vers leur fin prochaine : s'il donne de la lumière au soleil, ce n'est que pour vous éclairer : s'il donne de la chaleur au feu, ce n'est que pour vous échauffer : s'il donne du goût aux viandes, ce n'est que pour vous nourrir ; s'il donne de la vertu aux plantes, ce n'est que pour vous guérir : vous êtes l'unique but de toute l'occupation de Dieu au dehors. Si Dieu n'agit avec toutes les créatures que pour vous, vous ne devez agir avec toutes les créatures que pour lui. Elles doivent être pour vous comme autant de miroirs qui vous représentent ses beautés : comme autant de voix qui vous avertissent de vous souvenir de ses bontés ; comme autant de bienfaits qui vous engagent à l'aimer et à l'en remercier ; comme autant de moyens de lui marquer votre reconnoissance par le sacrifice que vous lui en ferez : et ainsi une ame pure voit Dieu par-tout, trouve Dieu par-tout, s'unit en Dieu en tout, et trouve ainsi son paradis en terre. Mais, hélas ! ne dois-je pas regarder

l'oubli et l'éloignement de Dieu où je vis, comme un véritable enfer ?

Accoutumons-nous à regarder Dieu dans toutes ses créatures, mais encore plus dans nous-mêmes et dans notre cœur ; c'est le temple où il doit être adoré en esprit et en vérité.

Invisibilem tanquam videns sustinuit. *Hebr. c.* 11. ℣. 27.

La foi rendit en quelque façon Dieu visible à Moïse, tout invisible qu'il est.

Ama in creatura Creatorem, nec teneat te quod ab illo factum est, et amittas à quo ipse factus es. *S. Aug.*

Regardez et aimez le Créateur dans la créature, et ne vous attachez pas tellement à ce qu'il a fait, que vous le perdiez lui-même qui vous a fait.

XXXI. JOUR.

DU PARADIS.

I. QU'EST-CE que le Paradis ? C'est un bonheur qui est au-dessus, non seulement de nos travaux et de nos mérites, mais encore de nos pensées et de nos desirs ; et pourtant jusqu'où ne vont-ils pas ? C'est un bonheur qui exclut tous les maux, et qui renferme tous les biens, et pour toujours ; c'est un plaisir sans douleur, une joie sans chagrin, un repos sans inquiétude, une paix sans trouble ni crainte, une jouissance de tous les biens sans dégoût : c'est un bien pur, un bien universel, un bien éternel, un bien infini. O Paradis ! les biens que tu renfermes sont si grands, qu'on n'en peut assez dire pour les exprimer, qu'on n'en peut assez faire pour les mériter. O Paradis ! ceux-là seuls qui te possèdent te conçoivent ; mais pour nous, nous ne pouvons que te desirer !

II. Qu'est-ce que le Paradis ? C'est l'invention la plus admirable de la Sagesse d'un Dieu, le dernier effort de sa toute-puissance, le terme de sa libéralité et de sa magnificence, le digne prix du Sang d'un Dieu : un bien si grand, que Dieu tout-puissant qu'il est, ne peut rien nous donner de meilleur : car c'est lui-même qui se donne aux Bienheureux dans le Ciel ; et peut-il donner quelque chose de meilleur
l. Bern. que lui ? *Quid enim poterat dare seipso melius vel ipse :* Quand il faudroit endurer pendant plusieurs siècles, tous
om. c. 8. les tourmens des Martyrs. *Quelle proportion*, dit l'Apôtre, *y auroit-il de tous ces maux avec un aussi grand bien ?* Et on ne nous demande pour acquérir ce bonheur, qu'un peu de violence à nos passions, qu'un soupir d'un cœur contrit et humilié, qu'un verre d'eau donné pour son amour ; est-ce trop nous demander, et si nous le refusons à ce prix, ne méritons-nous pas bien un enfer ?

III. Qu'est-ce que le Paradis ? C'est

un bonheur après lequel nous pouvons soupirer, que nous pouvons desirer, que nous pouvons mériter, que nous pouvons posséder, mais que nous ne pouvons jamais comprendre, lors même que nous en jouirons : mais si nous ne pouvons le comprendre, nous devons au moins le croire ; et pouvons-nous le croire, et ne le pas desirer, et le négliger, et lui préférer un plaisir bas et honteux, un plaisir d'un moment ? Qui ne desire pas continuellement un bonheur éternel, un bonheur infini, mérite d'être infiniment et éternellement malheureux : Hélas ! les damnés le desirent éternellement, mais inutilement, ce bonheur et ce desir ne servira qu'à augmenter leur malheur.

Reconnoissez avec confusion que le peu d'ardeur que vous avez pour un aussi grand bonheur qu'est celui qui vous attend dans le Ciel, vient de ce que vous manquez, ou de foi ou d'espérance, ou peut-être de tous les deux.

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præ-

paravit Deus iis qui diligunt illum. 1. *Cor.* c. 2. ℣. 9.

L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu la grandeur des biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment.

Concupisci potest, in illud suspirari potest, mente concipi aut comprehendi non potest. *S. Aug.*

On peut souhaiter ce bonheur, on peut soupirer après lui; mais on ne peut le concevoir, et bien moins le comprendre.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

FÉVRIER.

PREMIER JOUR.

DE LA FOI.

1. NOTRE foi honore infiniment Dieu. C'est le plus parfait hommage que l'homme puisse rendre à cette souveraine vérité. Dieu a une indépendance et une souveraineté universelle et absolue : nous ne saurions donc

mieux aussi l'honorer que par une soumission absolue et universelle. Il est la souveraine Loi, la souveraine Sagesse, la souveraine Vérité. Nous honorons dignement cette souveraine Loi, en soumettant notre volonté aux choses mêmes qui sont contre notre inclination, en aimant ce qui n'est pas aimable, ce qui même est haïssable, comme est la personne d'un ennemi. Nous honorons dignement cette souveraine Sagesse, en nous soumettant, en nous abandonnant à sa conduite, lors même que nous ne la comprenons pas, lors même qu'elle paroît contraire à notre penchant, ou à nos intérêts; persuadés que nous n'avons point d'autres intérêts à ménager que ceux de Dieu. Nous honorons dignement cette souveraine Vérité, en croyant ce que nos sens ne voyent point, ce que notre raison ne conçoit point, ce qui même est contraire aux rapports de nos sens, et aux lumières de notre raison. Que cet hommage parfait est digne de Dieu! le lui rendez-vous? Que ce sacrifice universel est digne d'un parfait

Chrétien ! le faites-vous ? Mais sans douter, mais sans rien excepter : douter, c'est ne point croire ; excepter un seul article, c'est les rejeter tous.

II. Notre foi nous honore infiniment : en faisant honneur à Dieu, elle nous en fait beaucoup ; elle nous élève en nous abaissant ; elle nous éclaire en nous aveuglant ; elle nous rend indépendans en nous assujétissant, parce qu'elle nous délivre de la captivité de nos sens. La foi consacre en quelque manière l'esprit de l'homme par le culte qu'elle lui fait rendre à Dieu. Elle le rend infiniment éclairé, en l'unissant à la Sagesse divine ; elle le rend inébranlable, en l'obligeant de s'appuyer sur l'autorité divine ; elle le rend infaillible, en l'attachant à la souveraine Vérité. Elle lui communique, et les lumières, et la certitude de Dieu : il juge des choses par les lumières de Dieu même. Quand je crois d'une foi ferme les vérités que Dieu me révèle, je participe à l'infaillibilité de Dieu : je suis sûr que je ne puis non plus

me tromper que Dieu. Quelle force, quelle élévation, quelle gloire ne me communique pas la foi ? A quelle foiblesse et à quelle bassesse ne sont pas réduits ceux qui ne s'y laissent pas conduire ?

III. Nous devons honorer notre foi, en accordant notre conduite avec elle; le faisons-nous ? Croire un Dieu infiniment grand, et ne le pas servir; infiniment bon, et ne le pas aimer; infiniment juste, et ne le pas craindre; infiniment saint, et pécher, cela s'accorde-t-il ensemble ? Croire que ce qui est grand devant les hommes, est abominable devant Dieu, et soupirer après cette grandeur : croire que JESUS-CHRIST donne sa bénédiction aux riches et aux voluptueux, et desirer avec empressement de le devenir : croire qu'il met le bonheur dans la pauvreté, et dans les pleurs de la pénitence, et les fuir avec horreur : croire qu'on ne va au Ciel que par l'humilité, et vouloir toujours s'élever : croire que pour être Chrétien, il faut crucifier

sa chair, et ne penser qu'à la flatter : croire qu'il se faut faire violence pour se sauver, et ne vouloir se gêner en rien ; tout cela s'accorde-t-il ? Ou changez de foi, ou changez de conduite : ne croire pas ces vérités, c'est être infidèle : les croire et vivre comme si on ne les croyoit pas, c'est être insensé : lequel êtes-vous des deux ? Qui ne croit pas, dit le Sauveur, est déjà jugé ; mais qui croit et vit comme s'il ne croyoit pas, sera plus sévèrement puni : si votre foi ne vous règle, elle vous condamnera.

Comparez votre foi avec votre conduite ; quel sujet de confusion pour vous ! Mais n'en demeurez pas à la confusion ; prenez la résolution de regler votre vie sur votre foi, si vous ne voulez qu'elle vous condamne.

Ostendam ex operibus fidem meam. *S. Jacq. c. 2. ℣. 28.*

J'accorderai ma vie avec ma foi ; je la ferai paroître par mes œuvres.

Imposture genus est aliud agere et aliud profiteri. *S. Ambros.*

C'est une espèce d'imposture de vivre d'une façon, et de croire de l'autre.

II. JOUR.

De la Purification de la Sainte Vierge.

I. LA Sainte Vierge dans le Mystère de la Purification, cache sa gloire en ne voulant point paroître ce qu'elle est, et ce qui la relève; et elle fait éclater son humilité, en paroissant ce qu'elle n'est pas, et ce qui l'abaisse. Elle est mère de Dieu, et ne paroît que mère d'un homme; elle est très-pure, et elle paroît impure, puisqu'elle veut se purifier : quelle humilité ! Nous ne voulons point paroître ce que nous sommes, c'est-à-dire pécheurs; et nous voulons paroître ce que nous ne sommes pas, c'est-à-dire, justes; quel orgueil ! MARIE est la plus pure de toutes les femmes, et elle veut encore se purifier; quel amour pour la pureté ! Nous

sommes impurs, et dans notre conception, et dans notre naissance, et dans notre vie, et nous négligeons de nous purifier; quelle nonchalance ! MARIE n'est point soumise à la loi de la purification, la loi même l'en excepte, et elle s'y soumet, elle fait plus qu'elle ne doit; quelle obéissance ! Et moi, bien loin de faire plus que je ne dois, je ne fais pas tout ce que je dois. Bien loin de faire des œuvres de surérogation, je me retranche sur ce qui est de pure obligation, et j'y manque même souvent; quelle reserve avec un Dieu si liberal !

II. MARIE offre à Dieu ce qu'elle a de plus cher, c'est-à-dire, son Fils unique; elle lui en fait le sacrifice, quoiqu'il lui en doive coûter. Hélas ! il y a si long-temps que Dieu vous demande que vous lui offriez cet unique de votre cœur, c'est-à-dire, ce péché d'attache, cette habitude, cette passion dominante, et il ne l'a pu encore obtenir. Au même temps que la Sainte Vierge fait une offrande si

agréable au Père Eternel, le Ciel ne lui promet que des croix, que des souf-
c. 2. frances; on lui déclare qu'*un glaive de douleur percera son cœur*, quelle récompense! C'est ainsi que Dieu traite ses amis; en voulez-vous être à ce prix? Jamais il n'a tant aimé personne que JESUS et MARIE; et jamais il n'a tant affligé personne. Croyez-vous donc que les croix soient une marque de l'amitié de Dieu envers vous, et une faveur qu'il vous fait? En pouvez-vous douter voyant comme il traite JESUS et MARIE? Hélas! vos plaintes et vos murmures dans vos souffrances, ne marquent-ils pas assez que vous croyez le contraire?

III. Le Père Eternel a voulu que son Fils lui fût offert par les mains de MARIE: pouvoit-il recevoir un sacrifice qui lui fût plus agréable, puisqu'un Dieu en étoit la victime, et la Mère d'un Dieu la Prêtresse? Si nous voulons que nos offrandes soient agréables à Dieu, offrons-les par les mains de MARIE, unissons-les avec celles

de JESUS ; quelque viles et quelque impures qu'elles soient, étant offertes par des mains aussi pures, étant unies avec une victime aussi agréable, elles deviendront pures, elles deviendront agréables. Comme le Père Eternel nous a voulu donner son Fils par MARIE, il a voulu aussi que nous eussions tous les biens par MARIE, et recevoir nos prières par MARIE. Tout ce que le Fils offre au Père lui est infiniment agréable ; tout ce que MARIE offre au Fils en est très-bien reçu : le Père ne peut rien refuser au Fils, ni le Fils à la Mère, ni la Mère à ses enfans, et à ceux qui s'adressent à elle avec une véritable confiance : si vous manquez de graces, à qui vous en pouvez-vous prendre qu'à vous-même ?

Faites une ferme résolution de ne rien ménager desormais pour Dieu. Offrez-vous tout entier à lui en sacrifice ; et priez la Mère de Dieu de lui faire accepter l'offrande que vous lui faites de vous-même.

Mecum sunt divitiæ.... ut ditem diligentes me. *Prov. c. 8. ℣. 18.*

Toutes les richesses sont avec moi pour enrichir ceux qui m'aiment et me servent.

Maria, ô Nomen sub quo nemini desperandum. *S. Bern.*

Marie, ô Nom à l'ombre duquel nul ne doit désespérer !

III. JOUR.

Du bon emploi du temps.

1. Le temps est bien précieux, puisqu'il nous est donné pour l'employer à servir Dieu, et à travailler à notre salut : il est bien précieux, puisque Jesus-Christ nous l'a acheté au prix de son Sang : il est bien précieux, puisqu'il n'y a pas un seul moment où nous ne puissions croître en grace et en charité, où nous ne puissions mériter la possession d'un Dieu, où nous ne puissions gagner une éternité de bonheur toute entière : chaque moment donc renferme en quelque façon une éter-

nité. Autant de momens que je perds, ce sont autant d'éternités que je perds: quelle perte ! Nous sommes bien stupides, si nous y sommes insensibles: mais nous sommes bien aveugles, si nous cherchons même les occasions de le perdre, ce temps si cher; si nous nous en faisons même un sujet de divertissement: mais ne sommes-nous pas insensés, si nous l'employons, à quoi ? A rien faire, à jouer, à badiner, à pécher, à nous damner, à amasser des trésors de colère contre nous, pouvant amasser des trésors de mérites: ce ne sera que dans l'éternité que nous concevrons le prix du temps.

II. Si le temps est précieux, il est court. Le temps passé n'est plus à nous; il est à notre égard comme s'il n'avoit jamais été. L'avenir n'est pas dans notre pouvoir, nous ne pouvons nous le promettre, ni nous en assurer; il n'y a que le temps présent qui soit à nous, et ce temps présent passe si vîte. La vîtesse d'un courier, la lueur subite d'un éclair, la rapidité d'un oiseau qui

vole, ou d'un vaisseau qui a le vent en poupe ; ce sont les comparaisons dont le Saint-Esprit se sert pour nous marquer la rapidité avec laquelle le temps coule, mais qui ne nous l'expriment pas encore assez. Hélas ! le présent n'est qu'un moment ; il n'y a que ce moment qui soit à moi, sur lequel je puisse compter ; et je n'ai pas fait réflexion qu'il est, qu'il est déjà passé : et cependant je le néglige, je le laisse échapper, et peut-être avec lui le temps de faire pénitence, c'est-à-dire, l'unique moyen, ou la ressource la plus sûre de mon salut. Une négligence aussi horrible dans une affaire aussi importante, est-elle excusable ?

III. Ce temps si précieux et si court, est irrévocable ; quand il est passé, on ne peut plus le rappeler. Comment le pourrions-nous ? Dieu même, tout-puissant qu'il est, ne le peut pas. Mais si on ne peut le rappeler, on peut au moins le réparer : que ne le faisons-nous ? Dieu ne nous prolonge la vie, ne nous laisse dans le temps, que pour réparer

réparer le temps perdu par la pénitence. Croyons-nous donc que Dieu nous donne du temps pour l'employer à l'offenser et à l'irriter, et non pas pour satisfaire à sa justice et pour appaiser sa colère? Un voyageur qui s'apperçoit qu'il a beaucoup perdu de temps, ou dans ses égaremens et ses détours, ou dans ses amusemens, et qu'il lui reste encore beaucoup de chemin et peu de jour, n'a-t-il pas soin de doubler le pas? Si nous nous sommes détournés ou arrêtés comme lui, que n'imitons-nous aussi sa diligence? Attendons-nous à y penser lorsqu'on prononcera cette terrible sentence: *Tempus non erit amplius*, il n'y aura plus de temps pour vous? *Apoc. c. ℣. 6.*

Prenons la résolution de ne pas perdre un seul moment, puisqu'ils sont tous si précieux et si courts, et que celui que nous perdons est peut-être le dernier.

Nemini dedit spatium peccandi. *Ecclis. c. 15. ℣. 21.*

Dieu n'a donné à personne le temps pour l'employer à pécher.

Nihil nobis sit in omne quod transit. *S. Aug.*

Si nous estimons le temps, comptons pour rien tout ce qui passe avec le temps.

IV. JOUR.

DE LA FIN DE L'HOMME.

Il est nécessaire que l'homme glorifie Dieu.

I. Il est si nécessaire que vous glorifiez Dieu, que non seulement Dieu ne peut pas vous dispenser de cette nécessité, mais que vous ne pouvez pas vous en dispenser vous-même, tout libre que vous êtes. Si vous ne le glorifiez de bon gré, vous le glorifierez malgré vous. Si vous ne le glorifiez en vous soumettant à sa volonté, en observant ses lois, vous le glorifierez en vous soumettant malgré vous aux peines qu'il impose à ceux qui violent ses lois.

Vous glorifierez Dieu, dit S. Augustin, ou en faisant ce qu'il veut, ou en souffrant ce que vous ne voulez pas.

II. Les damnés glorifient Dieu dans les Enfers au milieu de leurs supplices : leurs hurlemens et même leurs blasphêmes entrent, mais d'une manière étrange, dans le concert admirable que font toutes les créatures pour louer et pour glorifier Dieu. Le feu d'Enfer, tout sombre qu'il est, fait éclater sa gloire en faisant connoître ses perfections ; sa sainteté par l'opposition épouvantable qu'il témoigne au péché ; sa justice par les vengeances terribles qu'il en tire ; sa puissance et sa sagesse, en trouvant des inventions si extraordinaires, pour faire souffrir ces malheureux, et pour tourmenter des esprits par l'action d'un corps. *Qui est-ce, Seigneur*, dit le Prophète, *qui peut comprendre la puissance de votre colère ?* Rien ne me fait mieux comprendre que l'Enfer, ce que c'est qu'un Dieu, et ce que c'est que de l'offenser. *Psal. 89. v. 11.*

III. C'est donc une nécessité pour vous de contribuer à la gloire de Dieu, en faisant éclater sa justice ou en faisant éclater sa miséricorde ; ou en vous soumettant de bon gré à ses lois, ou en vous soumettant malgré vous à ses vengeances ; ou en le bénissant, en l'aimant, en le possédant avec les Bienheureux dans le Ciel, ou en souffrant, en enrageant, en le blasphémant dans l'Enfer. C'est une nécessité pour vous de glorifier Dieu de l'une ou de l'autre manière ; lequel de deux partis vous paroît le meilleur ? C'est à vous à chosir. Hélas ! y a-t-il à délibérer ?

Appelez votre cœur au conseil, pour lui demander de quelle manière il aime mieux glorifier Dieu, ou en se soumettant à ses lois divines, ou en se soumettant aux peines qu'il impose à ceux qui les violent.

Notum fac mihi finem meum, ut sciam quid desit mihi. *Psalm.* 38. ℣. 5.

Faites-moi connoître, Seigneur, quelle est ma fin, afin que j'apprenne mes fautes, mes égaremens, et quelles en sont les suites.

Aut facies quod vult Deus, aut patieris quod non vis. *S. Aug.*

Ou vous ferez ce que Dieu veut, ou vous souffrirez ce que vous ne voulez pas.

V. JOUR.

De l'abus des graces.

1. RIEN n'est plus nécessaire que la grace, et il n'y a rien que nous négligeons d'avantage. Il n'y a rien de plus précieux, et il n'y a rien de plus méprisé. La moindre grace vaut mieux que tous les biens, que tous les plaisirs du monde; si on les mettoit tous ensemble dans une balance d'un côté, et la grace de l'autre, elle l'emporteroit; et cependant nous lui préferons tous les jouts un plaisir honteux, un intérêt de rien : quel indigne mépris ! Elle vaut tout le Sang d'un Dieu : il a fallu qu'il donnât sa vie pour la mériter. Quand donc nous abusons de la grace,

nous foulons aux pieds le Sang de Jesus-Christ : quelle profanation ! Nous rendons le fruit de sa mort non seulement inutile, mais funeste pour nous ; et de l'instrument le plus efficace de notre salut, nous en faisons la cause la plus ordinaire de notre réprobation ; quel aveuglement ! Si la voix du Sang même de Jesus-Christ me condamne, qui pourra me justifier ?

II. Quand nous nous rendons insensibles à ces reproches secrets de notre conscience ; quand nous étouffons ces salutaires remords ; quand nous fermons les yeux à ces vives lumières que Dieu nous donne, et que nous négligeons ces inspirations qui nous pressent ; pensons-nous bien que nous sommes rebelles à la grace, que nous la méprisons, que nous l'outrageons ? Pensons-nous aux conséquences du péché que nous commettons par-là, aux dangers et aux malheurs où nous nous engageons ? Attendons-nous à y penser quand le mal sera sans ressource ? Les damnés dans l'Enfer comprennent

le prix de la grace : ils pleureront éternellement l'abus qu'ils en ont fait : ils souhaiteront éternellement, mais inutilement de le pouvoir réparer. L'abus de la grace a fait leur crime dans le temps : le repentir trop tardif de cet abus, la privation et le desir inutile de cette grace feront leur peine dans toute l'éternité. Si vous pensiez à cela, résisteriez vous à ce bon mouvement que Dieu vous donne peut-être maintenant?

III. Hélas ! je croyois, Seigneur, qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, que les crimes que j'ai commis ; mais je vois que les graces que j'ai reçues sont encore plus à craindre pour moi, que mes crimes ; ou plutôt mes crimes ne sont à craindre pour moi, que par les graces que j'ai reçues. Si je n'avois point reçu de graces, je ne serois point coupable ; et si j'en avois moins reçu, je serois moins coupable. *Tyr et Sydon*, dit le Sauveur, *seront moins punies que Bethsaïde et Corozaïn, parce qu'elles n'ont pas eu les mêmes lumières et les mêmes graces.* *S. Luc. c. 10. ŷ. 13.*

Ce pauvre Païen sera votre Juge, lâche et infidèle Chrétien : une partie des graces que Dieu vous a données en auroit fait un Fidèle, et peut-être un Saint; et elles n'ont pu faire de vous un véritable Chrétien ; mais parce qu'elles n'ont pu faire de vous un véritable Chrétien, elles en feront un malheureux réprouvé.

Prenez la résolution d'être plus fidèle à la grace ; et si vous sentez maintenant qu'elle vous presse, ne lui résistez pas, de peur qu'elle ne se retire pour vous punir de votre résistance.

Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. 2. *Cor. c. 6.* ℣. 1.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir la grace en vain.

Non gratia Dei sola nec ipse solus, sed gratia dei cum illo. *S. Aug. l. de Gratiâ, etc.*

Ce n'est ni la grace seule qui fait le bien, ni l'homme seul ; mais la grace de Dieu avec l'homme.

VI. JOUR.

DE LA MORT.

De la nécessité de la mort.

I. Il faut mourir, c'est une vérité dont on ne peut douter. C'est un arrêt prononcé par la Justice de Dieu, dont on ne peut appeler, c'est une loi dont il n'y a point de dispense : elle confond les Rois avec les peuples ; et après avoir donné la loi à l'univers, ils faut qu'ils se soumettent eux-mêmes à celle-ci : il n'y a ni exception, ni privilége là dessus pour eux. La flatterie, qui en a voulu faire des Dieux, n'a pas pu les rendre immortels. Lors même qu'ils sont sur le trône, au milieu de leur gloire et de leurs triomphes, élevés sur la tête de tous les hommes, ils sont condamnés comme les derniers de tous les hommes à la mort ; *et ils portent dans eux-mêmes*, selon le langage de l'Apôtre, *l'arrêt de leur condamnation.* Ils enten- 1. *Cor. c. 1. v. 9.*

dent, malgré eux, une voix secrète qui leur dit pour abattre leur orgueil : *Tu n'es que poussière, et tu retourneras en poussière.* Serez-vous si fier et si orgueilleux, si vous vous rendiez attentif à cette voix ?

Gen. c. 3. v. 19.

II. Cependant, sûrs de mourir, nous vivons comme si nous étions immortels. Si nous avions autant de certitude de ne point mourir, que nous en avons de mourir, tiendrions-nous une autre conduite ? Condamnés à mort par un arrêt irrévocable, attendant à tous les momens l'exécution de cet arrêt, nous nous amusons à jouer, à nous divertir, à former mille vains et vastes projets, comme si nous avions une éternité à vivre. Que diriez vous d'un homme, qui renfermé dans un cachot, attendant à tous momens qu'on l'en tire pour le conduire sur un échafaud, ne penseroit qu'à former des desseins ambitieux, qu'à faire des grands acquets, qu'à entreprendre de grands bâtimens ? Vous diriez sans doute que la peur lui a troublé l'esprit. Le vôtre

est-il plus sain, quand vous vous comportez comme lui ?

III. L'homme paroît aujourd'hui, et il disparoît demain : et quand on l'a perdu de vue, on en perd bientôt le souvenir. Le seul avantage qu'ont les Grands, c'est qu'ils font plus de bruit en tombant, et que leur ruine est accompagnée d'un plus grand éclat ; et cet éclat, c'est ce qui s'appelle gloire, c'est ce qui s'appelle immortalité : quoi de plus vain ! quoi de plus frivole ! C'est pourtant tout ce que le monde peut donner de plus grand à ses partisans. Cela mérite-t-il qu'on se donne tant de mouvemens pour l'avoir ? Cela mérite-t-il qu'on hasarde son éternité pour l'acquérir ? C'est cet enchantement de la bagatelle dont parle l'Ecriture, *fascinatio nugacitatis*, qui charme les mondains, qui fait pitié aux véritables sages ; mais qui attire l'indignation de Dieu. Ah ! Seigneur, qu'il excite plutôt votre compassion que votre colère, et que votre miséricorde vous engage à rompre par les

Perit memoria eorum cum sonitu *Psal.* ℣. 7.

Sap. c. ℣. 12.

lumières de votre grace le charme qui nous séduit et qui nous aveugle.

Prenez la résolution de ne passer aucun jour de votre vie sans vous dire de temps en temps à vous-même : Il faut mourir.

Statutum est omnibus hominibus semel mori. *Heb. c. 9. ℣. 27.*

Il est arrêté que tous les hommes mourront.

Tantò magis appropinquat vitæ finis, quantò magis distulit. *S. Euch.*

Plus nous avons vécu, moins nous avons à vivre.

VII. JOUR.

De la brièveté de la vie.

I. LA mort est proche; tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez, vous l'annonce; et vous n'y pensez pas. Dans peu l'on va vous citer à paroître devant le grand Juge, et vous ne pensez pas à préparer vos comptes. Il faut mourir, tout le monde en convient; mais il faut bientôt mourir, c'est de quoi on ne veut pas convenir; on veut même se persuader le contraire, comme si en s'imaginant que la mort est loin, on l'éloignoit en effet. La vie est si courte, nous nous en plaignons tous les jours; la mort ne peut donc pas être loin. Cependant nous la regardons toujours dans l'éloignement, et comme en perspective; et c'est ce qui empêche qu'elle ne fasse tant d'impression sur notre esprit. Un jeune homme compte sur sa jeunesse, un homme plus avancé sur la vigueur de

son âge, un vieillard sur la force de son tempérament : et chacun croit avoir toujours des raisons de vivre, et des ressources contre la mort que les autres n'ont point. Quelle étrange illusion ! mais qu'elle est commune ?

II. La vie est absolument très-courte, pour plus de la moitié des hommes. Il est constant qu'il en meurt beaucoup plus au-dessous de trente ans, qu'après ; mais quand nous serions tous sûrs de vivre, qu'est-ce que cette vie si longue ? Si nous le regardons par rapport au présent, c'est-à-dire, aux affaires dont il faut s'occuper, aux devoirs dont il faut s'instruire, à ceux qu'on doit remplir, aux grands projets qu'on forme, aux sciences qu'on veut apprendre, aux vertus qu'on doit acquérir ; hélas ! que cette vie paroîtra courte. Mais si on la regarde par rapport au péché, elle paroîtra encore bien plus courte : soixante ans de vie, dès-là qu'ils sont passés, paroissent à un homme qui a vécu ce temps-là, comme un moment ; et tous les biens qu'il a possédés, tous

les plaisirs dont il a joui, comme un songe.

III. Mais si nous regardons la vie par rapport à l'éternité, elle nous paroîtra encore infiniment plus courte. *Mille ans ne sont*, selon le langage de l'Ecriture, *qu'un jour en comparaison de l'eternité.* Que sera donc la vie la plus longue, sinon une heure? Hélas! nous n'avons qu'une heure à vivre, et peut être encore moins: car qui est-ce qui se peut promettre une longue vie? Et nous nous amusons à former de vastes desseins, à amasser de grands biens avec autant d'ardeur et d'avidité, que si nous devions vivre éternellement: nous ne pensons qu'à nous établir en cette vie, où nous ne demeurerons que peu de momens; et nous ne pensons point à nous établir pour l'autre, où nous demeurerons éternellement: et uniquement attentifs à ajuster une maison de passage, où nous ne logerons qu'une nuit, nous négligeons la maison de notre éternité, nous la laissons même tomber en ruine; quelle folie! *2. Petr. c. 3. v. 8.*

Prenons la résolution de regarder chaque jour comme pouvant être le dernier de notre vie, et de ne regarder point la mort comme quelque chose de fort éloigné.

Breves dies hominis... constituisti terminos ejus qui prætériri non poterunt. *Job. c.* 14. *v.* 5.

Les jours de l'homme sont courts, vous en avez marqué le terme, qu'il ne pourra passer.

Quotidiè magis appropinquat recognitionis dies; omnis hora nos judicio appliquat. *S. Euch.*

Le jour où nous devons rendre compte avance incessamment; chaque heure nous en approche.

VIII. JOUR.

DU JUGEMENT DERNIER.

De la grandeur et de la Majesté du Juge.

1. Le jour du Jugement s'appelle *le jour du Seigneur*, parce que c'est *dans ce jour-là*, dit le Prophète, *que lui seul paroîtra grand en tout.* Il paroîtra seul en gloire; quand le soleil vient à paroître, toutes les étoiles disparoissent: aussi quand le Soleil de Justice paroîtra sur son trône, toute la gloire, toute la grandeur humaine disparoîtra. Que de Rois, que de Conquérans, qui ont affecté le nom de Grands, adorés des hommes, mais méprisés et réprouvés de Dieu, devindront l'opprobre et le rebut du monde, les derniers de tous les hommes! Est-ce donc là, diront-ils tout effrayés, celui que nous avons vu traité comme un misérable, couvert d'ignominie; que nous avons nous-

Isai. c. 2. v. 17.

mêmes méprisé et outragé ; qui est maintenant le Roi de gloire, le Juge et le Maître de l'Univers ? Quel changement ! Alors les réprouvés de concert avec les Elus, s'écrieront : *Tu solus Altissimus.* Ah ! Seigneur, il n'y a que vous de grand ; et ils avoueront qu'ils ne sont rien, et que Dieu est tout. Les Elus le verront, et s'en réjouiront ; et par-là ils deviendront quelque chose. Les réprouvés le verront, et en enrageront, et par-là ils deviendront moins que rien : heureux s'ils pouvoient être tout-à-fait anéantis ; mais ils subsisteront malgré eux, et ne conserveront de l'être, qu'autant qu'il en faudra pour être le sujet d'une infinité de maux pendant toute l'éternité. Voilà où aboutit la grandeur humaine : cela mérite-t-il qu'on fasse, qu'on souffre, qu'on hasarde tout, même son salut, pour l'acquérir ?

Psal. 82. ℣. 19.

Peccator videbit et irascetur. Psal. 111. ℣. 10.

II. Dans ce jour Dieu seul paroîtra grand en puissance, *cum potestate magna.* Ces Rois puissans, qui ont assujéti une partie de l'Univers à leur

S. Luc. c. 21. ℣. 27.

Qui potens es in iniquitate. Psal 51. ℣. 3.

pouvoir, ou à leur tyrannie; qui n'ont été puissans, comme parle le Prophète, qu'en injustice; qui ne se sont servi de la puissance qu'ils avoient reçue de Dieu pour le faire honorer, qu'à l'offenser, et à le faire offenser, seront dépouillés de cette puissance à la vue de tout l'Univers, et réduits à une impuissance éternelle et universelle. Ils ne pourront ni se soustraire au pouvoir de Dieu, ni appaiser sa colère, ni l'éviter, ni lui résister : ils ne pourront que souffrir, que brûler, que se désespérer. Funeste pouvoir, où se termine l'abus qu'ont fait les Grands de la puissance que le Seigneur leur avoit confiée comme un dépôt sacré ! ils seront puissamment tourmentés : et ils avoueront qu'il n'y a que Dieu qui soit puissans, comme il n'y a que lui qui soit juste; *solus potens* : mais il ne leur fera sentir le pouvoir de son bras, que par la pesanteur des coups qu'il déchargera sur eux. Ils ont employé leurs forces à offenser Dieu, et il emploiera toute la sienne à les punir.

Potentes tenter tamenta pati tur. *Sap.* c. 6. ℣. 7. 1. *Tim.* c. 6. ℣. 15.

III. JESUS-CHRIST seul en ce jour paroîtra grand en sainteté : toutes les œuvres, toutes les vertus humaines disparoîtront en présence de cette sainteté divine ; et comme quand l'aurore vient à paroître, non seulement le ténèbres, mais les faux jours, les lumières sombres disparoissent : aussi à la vue de JESUS-CHRIST, toutes ces vertus païennes, dont l'orgueil et l'honneur du monde ont été le motif ; toutes les bonnes œuvres, dont l'humeur, la passion, l'intérêt, le respect humain, et la vanité ont été le principe, disparoîtront. JESUS-CHRIST, dit S. Paul, *est l'unique fondement* ; toute vertu, toute sainteté, qui n'est pas appuyée sur lui, ne peut subsister. Ces palais, qui paroissent si magnifiques, mais qui ne sont pas fondés sur JESUS-CHRIST, alors tomberont en ruine ; le feu qui détruira l'Univers, les consommera comme de la paille en un moment : il n'y a que l'or, c'est-à-dire, que ce qui est fondé sur JESUS-CHRIST, qui subsistera. Que d'actions, qui paroissent maintenant avoir tant

2. Tim. c. 2. v. 9.

1. Cor. c. 3.

d'éclat, qui brillent aux yeux des hommes, appliqués pour lors à la sainteté de JESUS-CHRIST, qui en est l'unique et l'inflexible règle, paroîtront obscures, paroîtront injustes ! que ne les appliquez-vous présentement à cette règle pour les rectifier ?

Prenez la résolution de ne vous point laisser éblouir par l'éclat de la grandeur du monde, persuadé qu'il n'y a rien de grand que Dieu, ou ce qui a rapport à Dieu.

Exaltabitur autem Dominus solus in die illa. *Isai. c. 2. ℣. 11.*

Il n'y aura que le Seigneur qui paroîtra dans ce grand jour-là.

Qui hoc potuit moriturus, quid poterit regnaturus? *S. Aug.*

Celui qui a fait éclater son pouvoir par tant de prodiges au milieu des ignominies de sa mort, que ne fera-t-il pas quand il viendra pour régner dans tout l'éclat de sa gloire ?

IX. JOUR.

DE L'ENFER.

De la peine du dam.

1. LA peine la plus cruelle des damnés, c'est la perte et la privation de Dieu. L'ame de l'homme a une capacité infinie, et ne peut être remplie que de Dieu; mais dans cette vie elle est occupée de mille objets qui l'amusent; elle a un instinct et un penchant violent qui la porte vers Dieu, comme vers son souverain bien; mais il est comme suspendu par une infinité de créatures, qui l'attachent et qui l'arrêtent; elle a une idée naturelle de la beauté et de la grandeur de Dieu; mais elle est affoiblie et obscurcie par la pesanteur de son corps, et par la corruption de ses sens. Mais sitôt que l'ame sera séparée de son corps, éloignée de tous ces objets, elle se trouvera dans un vuide affreux, qu'elle

voudra remplir en s'unissant à Dieu ; son cœur dégagé de tous les biens créés qui l'attachent, se portera vers le souverain bien, avec une impetuosité dont rien ne peut approcher ; le bandeau qui l'empêchoit de bien connoître Dieu, sera ôté, le charme des créatures qui l'enchantoient, sera rompu ; elle connoîtra que Dieu est infiniment aimable, et qu'il n'y a que lui qui puisse faire son souverain bonheur ; elle voudra l'embrasser, et elle sentira une main invisible et toute-puissante qui la repoussera, et qui lui dira aussi-bien que David à Absalon : *Faciem meam non videat*, il ne verra point mon visage. Quelle sera pour lors sa douleur et son désespoir ? 2. *Reg.* c. 14. v. 24.

II. Cette ame séparée de Dieu sera agitée des mouvemens les plus contraires et les plus violens ; elle connoîtra Dieu infiniment aimable ; elle voudra, et ne pourra l'aimer ; elle sentira qu'il est son souverain bien, et cependant elle ne le pourra posséder ; un mouvement naturel et im-

pétueux la portera vers ce souverain bien, mais le péché qui règne dans elle l'arrêtera: elle desirera de posséder Dieu, parce qu'elle connoîtra que lui seul peut faire sa félicité; mais ce desir rebuté se changera en fureur, et la portera à haïr ce qu'elle voudroit et ne peut aimer, et à souhaiter même de détruire cet objet qu'elle voudroit et ne peut posseder. Il est son souverain bien, et comment ne le pas desirer? il est son ennemi et son persécuteur, et comment ne le pas haïr? Comment ne pas souhaiter sa destruction? Desirer ardemment ce qu'on ne possédera jamais, haïr nécessairement ce qu'on desirera toujours, c'est-là l'occupation et le supplice des damnés. Ah! quel triste sort! ne sera-ce point le vôtre?

III. Ce sera donc la cruelle occupation, la triste méditation des damnés pendant toute l'éternité. J'ai perdu un Dieu infiniment aimable, et que je serai contraint de haïr toujours; un Dieu qui devoit faire mon bonheur, et

et qui fera éternellement mon supplice. Je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu par un plaisir d'un moment, je l'ai perdu pour toujours, et en le perdant j'ai tout perdu, et je me suis perdu moi-même. *Ah!* dira-t-il, avec l'infortuné Absalon, *s'il ne veut point que je le voye, qu'il me détruise*: mais souhait aussi inutile, qu'il est violent. Hélas! vous comptez maintenant pour rien de perdre Dieu par un péché; vous sentirez un jour dans l'enfer, ce que c'est que de l'avoir perdu. Vous vous en êtes séparé volontairement dans le temps, et vous en serez séparé malgré vous dans l'éternité. Cette séparation fait maintenant votre plaisir, et elle fera pour lors votre souverain malheur. 2. *Reg.* c. 14. ℣. 32.

Prenez la résolution de tout perdre plutôt que de perdre Dieu, puisqu'en perdant Dieu, vous perdez tout.

Voca nomen ejus: non populus meus, quia vos non populus meus, et ego non ero vester. *Osée.* c. 1. ℣. 9.

Leur nom sera le peuple qui ne sera point mon peuple, et dont je ne serai plus de Dieu.

Ubi bene erit sine illo ? aut quando esse malè poterit cum illo ?

Peut-on se trouver bien quand on n'est point avec Dieu ? Et peut-on se trouver mal quand on est avec Dieu ?

X. JOUR.

DU SOIN DU SALUT.

Le salut est notre affaire.

I. Le salut est notre affaire, parce que si elle réussit mal, toute la perte en sera pour nous. Personne ne la partagera avec nous. Dans les affaires avantageuses, mais hazardeuses, on fait des sociétés, on cherche des assurances ; on aime mieux avoir moins de profit, pourvu qu'on court moins de hazard, et partager avec les autres le gain, pourvu qu'ils partagent avec nous la perte ; mais en matière de salut, il n'y a ni société, ni caution. Il faut courir seul le hazard : tout le profit et toute la perte nous regardent personnelle-

ment, chacun y est pour soi, chacun travaille pour son compte.

II. Cet homme de bien qui a tant de zèle pour votre salut, qui a pris tant de peines, qui s'en est fait son affaire, aura part au gain, si elle réussit, mais non pas à la perte, si elle ne réussit pas. Ce qui fera même votre perte et votre condamnation, fera son profit et son mérite. Cet ami pour qui vous avez trahi votre conscience, ce fils dont vous avez préféré les intérêts à ceux de votre salut, dont vous avez fait la fortune aux dépens de votre ame, n'en partageront pas la perte avec vous: ou, si vous voulez, ils pourront avoir part à votre perte, comme ils ont eu à votre injustice; mais la part qu'ils auront à votre perte, ne diminuera en rien la vôtre.

III. Que penseriez-vous d'un homme, qui actif et ardent à solliciter une affaire d'autrui, où il s'agiroit d'un intérêt de rien, négligeroit entièrement un procès où il s'agiroit de tout son bien et de sa vie? Vous traiteriez cette con-

duite de folie, et c'est pourtant celle de bien des gens qui passent pour fort sages : n'est-ce point la vôtre ? Cet homme est mort, dit-on ; il a fait des grands acquêts, il a laissé de grands biens, et une belle charge dans sa famille : ah ! l'habile homme ! il a bien fait ses affaires. Parlez mieux, ce sont là les affaires d'autrui, ce sont celles de ses enfans. Mais la sienne ? mais celle de son salut, il n'a pas eu le temps d'y penser, la mort l'a surpris ; ah ! le grand fou ! il a pensé aux autres, et il s'est oublié lui-même ; et uniquement occupé des bagatelles d'autrui, il a entièrement négligé son unique et importante affaire. Il a bien établi sa famille pour quelques jours dans le monde, et il s'est établi pour une éternité dans l'enfer ; ah ! l'insensé ! *Celui-là est sage*, dit le Saint-Esprit, *qui l'est pour son ame*, et qui ne l'est pas pour son ame, est un fou.

Eccli. c. 37. v. 25.

Prenez la résolution de préférer l'affaire de votre salut à toutes les autres, et de ne faire jamais rien, ni pour vos amis, ni pour vos enfans, qui engage

votre conscience et mette l'affaire de votre salut en danger.

Qui sibi nequam est, cui bonus ? *Eccli. c.* 14. ℣. 5.

Qui est méchant pour soi, à qui est-il bon ?

Sapientibus et insipientibus debitor factus es, et te tibi negas. *S. Bern.*

Vous croyez être obligé d'avoir soin de tout le monde, et vous vous oubliez ; vous vous livrez aux autres, et vous vous refusez à vous-même.

XI. JOUR.

De la grièveté du péché.

I. Si vous pouvez trouver un lieu où Dieu ne soit point, et où vous puissiez dérober votre péché à sa vue, je consens, disoit un saint homme à une fameuse pécheresse, que vous le commettiez : mais où le trouverez-vous ce lieu ? *Si je monte au Ciel*, dit le Prophète, *vous y êtes, Seigneur ; si je* *Psal.* 1 ℣. 8.

descends dans les Enfers pour m'y cacher, je vous y trouve. Quoi ! oseriez-vous offenser Dieu en sa présence ? Oseriez-vous souiller par vos abominations ces yeux si purs, qui pourroient plutôt cesser de vous voir, que souffrir vos iniquités ? Oseriez-vous commettre cette action honteuse devant un honnête homme ? que dis-je, devant un domestique ? Dieu est-il donc moins digne de respect ? Vous savez que Dieu vous voit commettre ce péché, vous savez qu'il le hait infiniment, et vous le commettez ? Vous savez qu'il le peut punir d'une peine éternelle, dans ce moment même que vous le commettez, vous ne savez s'il ne le veut point en effet, et vous ne tremblez pas en le commettant ? quelle insolence ! quelle témérité !

II. Si vous trouvez quelque moment où Dieu ne vous fasse point de bien, offensez-le dans ce moment, vous dirois-je ; mais puisqu'il n'y a aucun moment de votre vie qui ne soit marqué par plusieurs bienfaits de Dieu,

avec quel front osez-vous le marquer par vos ingratitudes? Offenser un Dieu, quelle insolence! Offenser un Dieu, qui est votre bienfaiteur, quelle ingratitude! Mais l'offenser dans le moment même qu'il vous accable de ses bienfaits, il n'y a point de terme qui puisse exprimer la noirceur d'un tel crime. Mais de sa patience à nous souffrir, de sa bonté à nous pardonner, en faire ou le motif, ou l'occasion de votre hardiesse à l'offenser; les démons mêmes seroient-ils capables de pousser jusques-là leur malice? Dieu est bon, donc il faut que je sois mauvais; il me souffre, il m'attend; donc je puis l'offenser impunément; quelle conséquence! N'est-ce pas là pourtant la manière dont j'ai mille fois raisonné, au moins par ma conduite?

III. Si vous pouvez faire quelque action où Dieu n'ait point de part; si vous pouvez former quelque mouvement de votre cœur, ou quelque sentiment de votre esprit, qui ne vienne point de lui, je consens qu'il ne soit

point pour lui : s'il y en a dont il ne soit pas le principe, je consens qu'il n'en soit pas la dernière fin : mais si vous ne pouvez pas faire un pas ; si vous ne pouvez agir en rien à moins qu'il n'agisse avec vous, qu'il ne concoure avec vous, comment osez-vous vous servir de l'action de Dieu même pour commettre un péché ? Vous voulez en quelque façon faire Dieu ou le complice, ou le ministre de vos iniquités ? Vous faites de sa puissance et de son concours, les instrumens de vos crimes ; et vous employez, pour-ainsi-dire, sa main toute-puissante et bienfaisante à lui percer à lui-même le sein : quelle fureur ! Hélas ! je l'avoue, Seigneur, c'est ainsi que je vous ai mille fois traité ; je le reconnois avec la dernière confusion, et j'espère que la douleur que j'en ai m'en obtiendra le pardon.

Quand il se présentera une occasion d'offenser Dieu, dites-vous à vous-même : Quoi ! oserai-je offenser Dieu en sa présence, et dans le temps même qu'il me fait du bien ?

Servire me fecisti in peccatis tuis. *Isai.* c. 43. ℣. 23.

Vous m'avez fait servir à vos iniquités.

Idcircò tu deteriot, quia Deus melior, ut redundantia clementiæ cœlestis libidinem faciat humanæ temeritatis. *Tertull.*

Faut-il que vous soyez méchant, parce que Dieu est bon, et que l'excès de sa clémence ne serve qu'à redoubler votre témérité et vos offenses ?

XII. JOUR.

DE LA PÉNITENCE.

I. La pénitence, pour être bonne, doit être sincère; pour être sincère, elle doit être sévère. Dieu nous pardonne nos péchés; mais c'est à condition que nous ne nous les pardonnerons pas à nous-mêmes : il veut bien les oublier, mais nous devons nous-mêmes nous en souvenir; et il n'y a

que la peine que nous nous imposerons, qui nous en rappelle bien le souvenir. Dieu n'a plus de haine pour nous, dès-là que nous sommes pénitens; et c'est pour cela que la faute est entièrement remise : mais il n'a pas remis toute la peine; il l'a seulement changée : avant la pénitence, nous méritions une peine éternelle; après la pénitence il se contente d'une peine temporelle, qui en est la compensation. Il nous fait les arbitres et les juges de cette peine ; mais il y aura appel à sa Justice de notre Jugement, s'il est trop doux, et celui de Dieu sera sevère, si nous sommes trop indulgens. Si nous voulons qu'il nous épargne, ne nous épargnons pas nous-mêmes.

II. Si vous faites reflexion que la peine temporelle qu'on vous impose, ou que vous vous imposez vous-même dans la pénitence, est la compensation d'une peine éternelle, vous ne vous serez plus désormais si indulgent. Aurez vous de la peine à payer un denier,

quand on vous remet dix mille talens? S'il n'est pas nécessaire qu'il y ait de l'égalité entre la chose qui compense, et celle qui est compensée, il doit y avoir au moins quelque proportion: si on ne vous demande pas autant que vous devez, au moins payez autant que vous pouvez. En vérité, gardez-vous bien les règles d'une juste compensation, quand pour une peine infinie qu'on vous remet, pour toute pénitence vous vous contentez de quelques prières vocales dites avec si peu d'attention, que de votre pénitence même vous en faites une nouvelle matière de pénitence? quand vous renfermez dans une heure ou deux, la pénitence qui doit expier des péchés, lesquels méritoient des peines éternelles? Ce qui fait que vous vous ménagez si fort dans votre pénitence, c'est que vous ne concevez pas assez ce que c'est qu'une peine éternelle, ou que vous ne pensez pas assez que vous l'avez méritée.

III. Qui peut mieux vous régler

là-dessus, que la manière dont Dieu en a usé, et quand il a voulu imposer par lui-même cette peine temporelle, en quoi consiste la pénitence de la vie ? Il pardonne à David, mais il ne laisse pas de le punir ; et jusqu'où ne pousse-t-il pas la pénitence qu'il lui impose ? David est persécuté de son fils, abandoné de ses sujets, dépouillé de son Royaume, et cela s'appelle pourtant pardonner, faire grace ; que seroit-ce si Dieu se vengeoit ? L'Eglise, cette mère si bonne et si tendre, n'imposoit-elle pas à ses enfans des pénitences de sept années, pour des péchés qu'on traite aujourd'hui de foiblesse ? mais quelles pénitences ! un seul jour en paroîtroit à notre lâcheté une année : le péché est-il moins péché qu'il n'étoit alors ? la bonté de Dieu est-elle moins aimable ? sa justice moins redoutable, sommes-nous moins Chrétiens ? Oui, sans doute, nous sommes moins Chrétiens, et c'est pour cela que nous sommes moins pénitens.

Quand vous avez de la peine à vous

soumettre aux pénitences qu'un Confesseur vous impose, ou que l'esprit de Dieu vous inspire, dites-vous à vous-même : Et qu'est-ce que cette pénitence en comparaison d'une pénitence éternelle que j'ai méritée ?

Verè deliqui et sicut dignus eram non recepi. *Job. c. 33. ℣. 27.*

J'ai péché, et dès-là, quelques peines que Dieu m'impose, elles sont toujours moindres que celles que j'ai méritées.

Pœnitentia pro Dei indignatione fungitur et temporali afflictatione æterna supplicia non frustratur, sed expungit. *Tertull.*

La pénitence prend la place de la colère de Dieu, et lui fait tellement pardonner les péchés, qu'elle ne le frustre pas de ses droits ; mais elle l'oblige de se contenter d'une peine temporelle, au lieu de la peine éternelle qu'on méritoit.

XIII. JOUR.

De la fréquente Confession.

I. Si vous ne péchiez point, il ne faudroit point vous confesser ; mais si vous péchez souvent, il faut souvent vous confesser. Pourquoi donc tant différer votre confession ? Plus vous différerez, plus vous aurez envie de différer, et plus vous aurez, ce semble, de raisons de le faire. Plus vous différerez, plus vous multiplierez vos péchés, et plus ensuite vous aurez de peine à vous en souvenir : mais si vous les oubliez, croyez-vous pour cela que Dieu les oublie ? Croyez-vous qu'un oubli que vous avez pu éviter, ou prevenir, et qui est l'effet d'une négligence volontaire et d'un retardement criminel, vous excuse devant Dieu ? Si cela étoit, il ne faudroit qu'être négligent pour rendre sa confession plus aisée.

II. Est-ce une bonne disposition pour se confesser, que de le faire rarement ? Apprend-t-on à faire bien une action en la pratiquant peu souvent ? Acquérerez-vous de bonnes habitudes de pénitence en n'en pratiquant les actes qu'une fois l'an ? Est-ce bien se disposer à la guérison, que de différer toujours le remède, et de ne l'appliquer que quand le mal est invétéré et qu'il est presque incurable ? Croyez-vous que les difficultés diminuent par ce retardement, ou plutôt ne voyez-vous pas qu'elles augmentent ? Les péchés s'enracineront, les habitudes se fortifieront et la volonté s'affoiblira. L'expérience ne vous fait-elle pas voir qu'un bon moyen pour vivre dans une grande pureté de conscience, est de s'approcher souvent d'un remède qui n'est fait que pour vous purifier ? Quand les mauvaises humeurs accablent la nature, affoiblie qu'elle est, elle n'est plus guère capable de seconder la vertu des remèdes.

III. Quand vous sentez votre conscience chargée d'un péché mortel,

comment ne vous pressez-vous pas de vous décharger aussitôt que vous le pouvez d'un tel poids ? Il est bien pesant, puisqu'il a fallu qu'un Dieu succombât sous sa pesanteur : il est bien funeste, puisque l'Enfer est son centre, où il tend continuellement, et où il vous entraînera infailliblement avec lui, si vous ne vous en déchargez. Si vous demeurez long-temps dans votre péché, vous vous apprivoiserez avec lui, et rien n'est plus dangereux. A force de le voir de près, on s'accoutume à le regarder sans horreur et à le souffrir sans peine ; on en trouve même ensuite à s'en défaire. D'ailleurs, le péché, en donnant la mort à votre ame, vous met dans l'impuissance de produire aucune action de vie : toutes les œuvres, pour bonnes qu'elles paroissent, sont des œuvres mortes et de nul mérite pour la vie éternelle ; quelle perte ! Autant de bonnes œuvres que vous faites dans cet état, sont autant d'éternités que vous perdez ; quel malheur de faire d'aussi grandes pertes ! mais quel plus grand malheur d'y être

insensible et de ne pas se mettre en peine de les prévenir !

Prenez la résolution de ne demeurer jamais long-temps en péché mortel, mais de vous en décharger le plutôt que vous le pourrez par une bonne confession.

Ante mortem confiteri; à mortuo, quasi nihil, perit confessio. *Eccli. c.* 17. *ỳ.* 26.

Ne differez pas votre confession jusqu'à la mort, ou à l'extrémité : on ne doit compter pour rien la confession d'un mourant.

Times confiteri qui non confitendo esse non potes occulus; damnaberis tacitus, qui posses liberari confessus. *S. Aug.*

Vous craignez de vous confesser, et cependant vous ne pouvez pas cacher votre péché en ne le confessant pas; et vous pouvez vous en délivrer en vous en confessant, au lieu que vous serez condamné en le taisant.

XIV. JOUR.

DU SCANDALE.

S. Matth. 18. ℣. 7. I. *MALHEUR au monde, à cause des scandales;* dit le Sauveur, *malheur à l'homme par qui le scandale arrive.* JESUS-CHRIST frappe le scandaleux de sa malédiction. Quel doit être le crime qu'un Dieu Sauveur punit d'une si terrible peine? *Si quelqu'un*, ajoute-t-il, *est un sujet de scandale à un de ces petits qui croient en moi, il vaudroit mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât dans la mer.* Il faut que l'état d'un scandaleux soit bien funeste, puisqu'on regarde pour un avantage pour lui un aussi grand malheur, s'il lui fait éviter celui de scandaliser les autres. C'est un grand mal de perdre un œil, et cependant il cesse d'être un mal pour nous; il devient même un bien, au sentiment de JESUS-CHRIST, s'il nous empêche

Luc. c. 17. ℣. 2.

d'être à nous-mêmes un sujet de scandale. Quel doit être le mal qui nous doit rendre doux un remède aussi violent, parce qu'il est capable de le guérir ?

II. Si vous avez volé un écu à votre prochain, il n'y a point de salut à espérer pour vous, si vous ne le restituez. Vous avez enlevé à votre prochain son innocence, sa pureté, la charité, la grace de Dieu, et en même temps le Paradis : comment le dédommagerez-vous du tort que vous lui avez fait ? Comment pouvez-vous en espérer le pardon ? Comment pouvez-vous prétendre au salut, si vous ne le faites ? Vous avez enlevé à JESUS-CHRIST des ames qui lui sont si chères, des ames qui lui ont coûté tout son Sang ; combien doit-il être sensible à cette injure ? Pouvez-vous espérer de lui aucune grace, si vous ne la réparez ? Les transports de joie que le Sauveur témoigne sur le recouvrement de la brebis égarée, vous doivent faire juger de sa douleur sur sa perte : croyez-vous qu'il

laisse impunie une injure qui le touche si vivement ? ou plutôt, pouvez-vous douter que ses vengeances ne soient égales à sa douleur à l'égard de ceux qui sont les auteurs de cette perte? Et si vous vous en sentez coupable, comment demeurez-vous tranquille ? Comment vous mettez-vous si peu en peine de satisfaire à Dieu et de l'appaiser ?

III. Navez-vous pas sujet de craindre qu'il ne vous dise, aussi-bien qu'à Caïn : Le sang de ce pauvre Abel, de cet innocent qui étoit ton frère et le mien, que tu as corrompu, que tu as fait mourir, en lui ôtant, avec la pureté, la vie de la grace, me crie vengeance contre toi ; puis-je la lui refuser ? Rends-moi compte du sang de cet innocent que tu as égorgé, ou plutôt du mien, que tu as profané, dont tu as anéanti la vertu. Tu as voulu faire voir que tu avois plus de pouvoir pour damner les autres, que je n'en ai pour les sauver. Que répondre à ces reproches ? Hélas ! un Dieu n'a pas cru trop faire de sacrifier son sang et sa

Vox sanguinis fratris tui Abel clamat ad me. Gen. c. 4. ℣. 10.

Sanguinem ejus de manu tua requiram Ezech. c. 3. ℣. 10.

vie pour sauver une ame, et on ne veut pas sacrifier la moindre passion pour empêcher sa perte! Un Dieu s'est fait la victime de la charité pour sauver cette ame, et un Chrétien en fait la victime de sa brutalité pour la damner! Peut-il après cela prétendre aux mérites de JESUS-CHRIST, lorsqu'il en rend la vertu inutile?

Examinez si vous n'avez point été une occasion de scandale à quelqu'un, et prenez la résolution de le réparer au plutôt.

Væ mundo à scandalis. *S. Matth. c.* 18. ℣. 7.

Malheur au monde à cause des scandales.

Quantiscumque exemplum malæ conversationis præbuit, pro tantis se malis noverit rationem esse redditurum. *S. Aug.*

Chacun aura autant de comptes à rendre, qu'il aura scandalisé de gens par son mauvais exemple.

XV. JOUR.

DE LA VAINE GLOIRE.

1. Dès que je veux plaire à Dieu, je lui plais infailliblement; en voulant plaire aux hommes, je ne leur plais pas toujours. C'est souvent assez qu'ils croient que j'agis pour avoir leur estime et leurs louanges, pour me les refuser. Ils me méprisent dès que je fais paroître que je souhaite qu'il m'estiment. Au contraire, quand je ne desire et ne recherche uniquement que l'estime et l'approbation de Dieu, je l'obtiens toujours. Mais après tout, quand je m'attirerois les louanges des hommes, pourrois-je m'en prévaloir, sans prendre plaisir à me tromper moi-même, sachant combien elles sont peu sincères? Combien ai-je loué de gens contre mes véritables sentimens? Combien ai-je paru en approuver par mes paroles, que je condamnois dans mon cœur? Faisons-nous justice,

et croyons que les autres nous trompent pour nous flatter, comme nous les avons trompés. C'est sur ces officieux mensonges que roule tout le commerce du monde : on s'occupe à se moquer les uns des autres ; ceux qui le font plus adroitement, passent pour les plus honnêtes gens.

II. Mais enfin, quand les louanges des hommes seroient sincères, et qu'elles partiroient d'une véritable estime, en devroit-on faire beaucoup de cas ? Si quelques-uns m'estiment, et que les autres me méprisent, je ne suis pas content : et qui peut plaire à tous ? Le seul Mardochée, qui méprise Aman pendant que tout le monde l'adore, le met au désespoir. Quand la multitude m'estimeroit, qu'est-ce que la multitude, sinon un amas de gens ou ignorans, ou aveugles, ou bizarres, ou inconstans ? Leur estime me rend-elle ou plus heureux, ou meilleur ? Au contraire, elle me rend pire, si elle me plaît trop. Que me servira que les autres m'estiment si,

malgré moi, je suis obligé de me condamner au tribunal de ma conscience? Et quand je prononcerois en ma faveur, que me servira cela, si Dieu me condamne et me réprouve? La seule passion d'avoir l'approbation des hommes, est capable de m'attirer la réprobation de Dieu : quel malheur! Mais quel aveuglement, si je ne le crains, et si je ne le préviens!

Si hominibus placerem Christi servus non essem. *Gal. c. 1. ℣. 6.*

III. C'est assez de chercher à plaire aux hommes dans le bien que je fais, pour déplaire à Dieu. *Prenez garde*, dit le Sauveur, *de faire vos bonnes œuvres pour attirer l'estime et les louanges des hommes : car dès-là que vous voulez avoir cette récompense, vous perdez entièrement celle que vous devriez attendre de Dieu.* Vous préférez un honneur vain et passager à une gloire éternelle : vous cedez un Royaume pour une pomme; quelle folie! Ce malheureux Prince, qui donna son Royaume pour un verre d'eau, étoit plus à plaindre qu'à blâmer : il mouroit de soif : sûr de perdre

Matth. c. 6. ℣. 1.

dre son Royaume avec sa vie, il prit le parti de conserver au moins sa vie, quoi de plus sage ! Mais quoi de plus insensé, que de renoncer à une récompense éternelle et infinie, que nous pouvons mériter par nos bonnes œuvres, pour mériter une récompense aussi vaine, aussi incertaine, et aussi frivole, qu'est l'estime des hommes ! Se donner beaucoup de peine sans profit, souffrir beaucoup de mal sans mérite, faire beaucoup de bien sans fruit, d'une matière de récompense en faire une matière de punition, c'est ce que fait la vaine gloire ; quoi de plus pernicieux !

Prenez la résolution, non seulement de ne pas chercher l'estime et les louanges des hommes, mais encore de les craindre, et de vous en défendre comme d'un poison d'autant plus dangereux, qu'il est plus agréable.

Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis ; alioquin mercedem non habebitis ad Patrem vestrum qui in cœlis est. *S. Matth. c. 6. ℣. 1.*

Prenez garde de ne pas faire vos bonne œuvres devant les hommes pour attirer leurs louanges ; autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père céleste.

Sic autem fit opus in publico, quatenus intentio maneat in occulto. *S. Greg.*

Soyez soigneux de cacher le bien que vous faites, et ne le faites paroître que pour édifier le prochain.

XVI. JOUR.

De la connoissance de soi-même

1. Qui êtes-vous ? *Tu quis es ?* Ah ! la question importune à l'amour-propre ! et qu'elle est humiliante pour nous ! Qui êtes-vous ? Que ce peu de paroles renferme de motifs d'humilité pour nous ! en nous obligeant de rentrer dans nous-mêmes, quelles misères ne nous y fait-elle pas découvrir, si nous ne voulons point fermer les

-jeux, ou nous cacher à nous-mêmes ? *Tu quis es ?* Qui est-ce qui peut vous inspirer de l'orgueil ? Est-ce votre origine ? vous n'en avez point d'autre que le néant. Est-ce votre conception ? elle n'est que péché. Est-ce votre naissance ? c'est une véritable peine, vous n'entrez au monde que par la souffrance. Est-ce votre vie ? c'est une suite continuelle de foiblesses et de misères. Est-ce votre mort ? c'est une fatale nécessité qui réduit votre corps en poussière, et qui fait passer votre ame dans un état éternel, sans pouvoir vous assurer s'il ne sera point infiniment malheureux pour vous : y a-t'il en tout cela quelque chose qui puisse fonder votre orgueil ?

II. *Tu quis es ?* Qui êtes-vous ? Qui peut vous inspirer de l'orgueil ? Est-ce la raison qui vous distingue des bêtes ? Hélas ! qu'elle est foible ! qu'elle est aveugle ! née pour commander les passions, qu'elle en est souvent l'esclave ! Est-ce votre esprit qui vous distingue du commun des hommes ?

combien en trouverez-vous de supérieurs au vôtre ? combien y trouverez-vous de foiblesse, si vous ne vous flattez point ? Sont-ce vos talens, cette beauté, cette force, cette adresse ? Vous les êtes-vous donnés vous-mêmes ces talens, quel abus n'en faites-vous pas ? et n'est-ce pas là une terrible matière de crainte et d'humiliation pour vous ? Est-ce votre science ? qu'elle est bornée ! combien de savans ne feroit-on pas de ce que vous ignorez ? Qu'elle est incertaine ! elle ne vous apprend souvent qu'à douter plus raisonnablement. Qu'elle est souvent inutile ! On sait tout, excepté ce qu'on doit uniquement savoir, qui est l'art de plaire à Dieu, et de se sauver. Est-ce l'élévation de votre rang ? il ne sert souvent qu'à mettre vos défauts dans un plus grand jour, et à faire mieux sentir votre peu de mérite. Est-ce la réputation que vous avez acquise ? fondée sur le jugement d'esprits foibles ou aveugles, qu'elle est peu juste ! qu'elle est peu solide ! et dépendant du caprice et de la bizarerie des hommes, qu'elle est peu constante !

III. *Tu quis es ?* Sont-ce vos richesses qui vous inspirent de l'orgueil ? vous donnent-elles du mérite ? vous rendent-elles ou plus heureux, ou meilleur ? ne sont-elles pas souvent le fruit, et l'occasion, et la matière de vos crimes, et par-là même le sujet de votre humiliation ? Est-ce votre dignité, est-ce votre grandeur ? il n'en est point d'autre que celle qui est fondée sur le mérite et la vertu. Un nain élevé sur une colonne est toujours un nain ; ceux qui paroissent les plus grands sont ceux qui ont de plus grands besoins ; il faut épuiser des Provinces pour y subvenir ; quelle indigence ! Est-ce votre puissance ? Les gardes qui environnent un Prince, les armées qui le défendent, ne font pas qu'il ait dans lui-même plus de force et de pouvoir ; ils font seulement voir qu'il a besoin de plus d'appui pour soutenir sa grandeur, de plus de bras pour la défendre. Est-ce votre vertu ? vous n'en avez point, dès-là que vous avez de l'orgueil ; ou vous la perdez dès-là que vous y avez trop de complaisance. Où peut donc se

retrancher votre orgueil, sinon dans un cœur et dans un esprit tout-à-fait aveugle ?

Faites-vous souvent cette question à vous-même : Qui êtes-vous ? Mais pour y répondre ne consultez pas votre amour-propre, mais votre raison et votre foi.

Tu quis es ? *S. Joan. c.* 1. *v.* 20.

Qui êtes-vous ?

Qui putant se aliquid habere, superbiendo non accipiunt quod adest, quia magnum putant esse quod deest. *S. Aug.*

L'orgueil qui fait croire aux hommes qu'ils sont quelque chose de grand, ne leur donne pas ce qui leur manque, mais plutôt il les empêche de le recevoir.

XVII. JOUR.

DU PÉCHÉ D'IMPURETÉ.

1. On traite le péché d'impureté, de péché de fragilité; et l'aveuglement des hommes le fait regarder comme un péché leger; et cependant il est peu de péchés qui soient plus griefs en eux-mêmes, et il n'en est point qui soit si funeste dans ses suites. Doit-on appeler un péché leger, celui qui est presque le seul où la légèreté de la matière n'excuse point du péché mortel? Il en est du péché d'impureté comme du feu, qui ne fait point de petites plaies. Il a cela de plus funeste que le feu, que plus les plaies qu'il fait sont grandes, moins elles sont sensibles, et plus ensuite elles sont incurables C'est ce levain, qui ne paroissant rien, aigrit et corrompt tout. Le mal qu'il produit est semblable à la morsure du serpent, qui à peine est sensible; et cependant elle fait glisser dans un mo-

Modicum fermentum totam massam corrumpit. *Gal. c. v. 9.*

ment son venin dans tout le corps ; et pénétrant jusqu'au cœur, elle lui donne le coup de la mort. Si vous ne fuyez pas ce serpent, pouvez-vous éviter d'en être piqué ? et si vous ne le craignez pas, ne méritez-vous pas de périr ?

II. Il est vrai que le péché d'impureté, n'est pas le péché le plus grief dans lui-même, mais il est le plus pernicieux dans ses effets. Il sait se multiplier par une malheureuse fécondité ; et on peut dire qu'il est la source de la plupart des plus grands crimes qui désolent le monde Chrétien. Les Confessions et les Communions sacriléges, les scandales dans les villes, les divisions dans les familles, les médisances et les calomnies les plus noires, les querelles, les menaces, les parricides même, les poisons, les avortemens, les désespoirs qui obligent tant de personnes abandonnées à détruire la cause et le fruit du crime par un plus grand crime, les profanations abominables des choses les

plus saintes, sont les suites assez ordinaires d'un péché qu'on traite d'amusement et de fragilité : mais un aveuglement aussi horrible n'est-il pas un des effets les plus funestes de ce malheureux péché ? Hélas ! le peu d'horreur que vous avez d'un aussi grand crime, ne marque-t-il point que vous avez beaucoup de part à cet aveuglement ? Et n'en avez-vous point au péché qui le cause ?

III. Mais qui vous doit mieux faire juger de la grièveté de ce péché que le jugement que Dieu en porte ? Les hommes regardent ce péché comme un péché pardonnable ; il n'en est point pourtant que Dieu ait moins pardonné, qu'il ait plus sévèrement puni. Les vengeances les plus horribles que Dieu ait tirées des hommes, ont eu pour objet ce malheureux péché. Les eaux du déluge n'inondèrent toute la terre, comme parle l'Ecriture, que pour éteindre les feux que la concupiscence avoit allumé dans tous les cœurs. Les flammes ne tombèrent du

Omnis qui pe caro cor ferat viam suam. *Ge* c. 6. ℣. 12

Ciel sur les infâmes Villes, que pour abolir jusqu'aux moindres traces de leurs impuretés abominables. Plus de vingt-quatre mille Israélites que Dieu fit massacrer pour laver leurs impuretés dans leur sang, la mort violente et subite d'Onan, les fléaux dont Dieu accabla David pour un adultère; tant d'ames rachetées du Sang de JESUS-CHRIST, qu'il condamne tous les jours à l'enfer pour un péché d'impureté, font bien voir qu'il ne regardoit pas comme léger un péché auquel, tout miséricordieux qu'il est, il impose de si horribles peines, et nous doivent faire sentir combien le Jugement de Dieu est différent de celui des hommes. Auquel des deux s'en doit-on rapporter? Qu'en pensez-vous?

Demandez à Dieu qu'il vous donne une grande horreur de ce péché, et ayez une grande précaution pour l'éviter.

Ingreditur blandè, sed in novissimo mordebit ut coluber. *Prov. c.* 23. *v.* 32.

Le péché d'impureté flatte d'abord,

mais à la fin il pique comme un serpent.

O quàm lugenda perversitas ut animam quàm Christus suo Sanguine redemit propter unius momenti delectatione diabolo vendat! *S. Aug. Serm.* 350.

O l'étrange déréglement de voir un Chrétien vendre au démon, pour un plaisir d'un moment, une ame que Jesus Christ *a rachetée au prix de son Sang!*

XVIII. JOUR.

De la fuite des occasions.

I. Quoique le démon soit un ennemi formidable, il ne l'est pas tant que nous nous l'imaginons: il ne peut attaquer que les dehors de notre cœur; c'est un sanctuaire où il ne peut pénétrer si nous ne l'y introduisons nous-mêmes; c'est un chien à l'attache qui peut aboyer, mais qui ne peut mordre que ceux qui s'en approchent. Il est invisible, et nos tentations les plus dan-

gereuses viennent des objets sensibles. Nous lui fournissons nous-mêmes des armes dont il se sert contre nous. Il doit sa force à notre foiblesse, ou plutôt à notre témérité, et à la fragilité avec laquelle nous nous engageons dans les occasions. Soyons moins présomptueux, et il sera plus foible, et nous plus forts: il auroit peu de prise sur nous, si nous ne lui en donnions nous-mêmes en nous jetant dans les dangers de pécher.

II. Notre cœur est comme une place que le démon assiége, mais c'est une place qu'il ne peut pas tant emporter par force que par surprise, ou par des intelligences secrètes qu'il a dans la place. Ces intelligences sont nos passions; il tâche de les gagner par la vue de quelque intérêt, ou par l'attrait de quelque plaisir, ou par l'éclat de quelque honneur; mais ces objets n'ont pas beaucoup de force quand ils sont absens, et c'est l'occasion qui les rend présens, et en même temps puissans et capables de faire beaucoup d'impres-

sion sur nos sens et sur nos passions ; les passions émues et gagnées séduisent la raison, emportent la volonté qui se livre elle-même à son ennemi et se soumet à son empire. C'est pour cela que saint Paul appelle l'aiguillon de la chair, l'envoyé ou l'ambassadeur du démon, qui négocie avec notre cœur pour le faire entrer dans le dessein qu'il a de le perdre. Pernicieux ambassadeur qui fait bien les affaires du démon, mais qui ruine les nôtres ! et cependant nous l'écoutons, et nous lui obéissons.

Stimulus carnis Angelus satanæ. 2 *Cor.* c. 12 ℣. 7.

III. Nous sommes ordinairement tels que sont les objets parmi lesquels nous vivons. Nous sommes bons, s'ils sont bons ; nous sommes mauvais, s'ils sont mauvais. La raison est que les objets font naître nos pensées, les pensées nos desirs, les desirs nos attaches, et nos attaches font nos vices et nos vertus. Les objets sont toujours fort puissans sur notre cœur et sur notre esprit, soit qu'ils nous attaquent par eux-mêmes, ou seulement par leur image ; mais l'impression en est bien plus

vive, quand ils nous attaquent par eux-mêmes, quand ils sont présens ; et qui nous les rend présens, sinon les occasions ? Fuyons donc l'occasion du péché, si nous voulons éviter le péché : c'est le moyen le plus facile et le plus sûr. Dieu a bien ménagé notre foiblesse, ou notre lâcheté, de faire dépendre notre salut, ou notre victoire, de notre crainte et de notre précaution, et non pas de notre résistance, ou de notre courage. Craignons, et nous sommes assurés ; fuyons, et nous sommes vainqueurs. Si après cela nous sommes vaincus, à qui devons-nous nous en prendre, qu'à nous-mêmes et à notre témérité ?

Prenez la résolution de fuir toutes les occasions du péché, sur-tout celles que vous savez être plus dangereuses pour vous.

Fugite, et salvate animas vestras. *Jer. c. 48. ℣ 6.*

Fayez, si vous voulez sauver vos ames.

Maxima providentiæ compendia

quòd victoria fiat per fugam et timorem. *S. Cypr.*

Nous sommes bien obligés à la Providence d'avoir attaché notre salut, notre victoire, à notre crainte et à la fuite.

XIX. JOUR.

DE LA TIÉDEUR.

I. L'ÉTAT de tiédeur est un état très-périlleux. Il nous expose souvent au danger d'être les objets de la justice de Dieu, en nous faisant résister aux desseins de miséricorde qu'il a sur nous. Il est des personnes pour qui Dieu a une tendresse et une providence particulière; des personnes nées pour la vertu, avec un naturel heureux, une belle ame, un bon cœur, un sens droit, prévenues de beaucoup de graces, pressées par des reproches vifs et continuels sur les moindres fautes. Il n'est guères de milieu pour ces personnes-là: ou

il faut qu'elles soient tout à Dieu, ou elles n'y seront point du tout; si elles ne sont des saintes, elles sont en danger d'être des réprouvées. JESUS-CHRIST, ne ménage point les Apôtres; il leur déclare que s'ils n'ont une humilité d'enfant, une humilité profonde, il n'y a point de salut à espérer pour eux. Il ne leur est pas permis d'être médiocres. C'est peut-être pour l'avoir voulu être, que Judas d'un Apôtre devint un apostat. Sainte Thérèse vit la place qui lui étoit destinée dans l'enfer, si elle ne se fût retirée d'un état de lâcheté et d'infidélité où elle fut quelque temps; il n'y avoit point de milieu pour elle. Les grandes graces que Dieu vous a faites, les belles dispositions qu'il vous a données pour la vertu, ne marquent-elles point qu'il a des desseins d'une bonté particulière sur vous? Votre tiédeur et votre lâcheté ne marquent-elles point que vous vous y opposez?

II. L'état de tiédeur est dangereux, parce que c'est un état d'aveuglement

qui vient de nos fautes vénielles très-fréquentes, de la dissipation dans laquelle nous vivons, de la passion qui règne dans nous, et qui nous aveugle sur tous les péchés auxquels elle nous attache. De là vient qu'on se fait une fausse conscience, qui nous fait prendre pour des fautes légères, des fautes considérables. On traite des animosités envenimées, d'antipathie ou d'indifférence ; des médisances cruelles, de plaisanterie ; des murmures criminels, de justes plaintes ; des divertissemens dangereux, de plaisirs innocens ; des attaches déréglées, d'amitiés honnêtes ; des libertés criminelles, de badinerie. On compte pour rien une inutilité de vie continuelle, une complaisance pour soi-même, qui va jusqu'à l'idolâtrie, une vanité secrète qui répand son venin sur toute sa conduite, une ignorance affectée des devoirs les plus essentiels, un soin d'éviter un Directeur éclairé qui nous les feroit connoître. On ne se fait pas une matière nécessaire de confession des péchés aussi considérables que ceux-là,

ni un empêchement d'approcher des Sacre[illegible] sans scru-pule. D'où [illegible] aussi cette conduite ? De l'aveuglement ; d'où vient cet aveuglement ? De la tiédeur.

III. L'état de tiédeur est dangereux, parce qu'il est en quelque façon incurable. Il est plus aisé de convertir un grand pécheur, qu'un dévot, ou un Religieux tiède. Comme une ame tiède est aveugle, elle ne connoît ni son mal, ni les conséquences qu'il peut avoir, et n'a point ensuite recours aux remèdes : elle est semblable aux personnes languissantes, qui ont une partie noble, mais peu sensible, attaquée ; parce qu'elles ne sentent pas beaucoup de douleur, et qu'elles font à-peu-près les même actions que ceux qui se portent bien ; elles ne se croyent pas bien mal, elles négligent les remèdes, et se trouvent au tombeau, sans avoir presque senti qu'elles étoient malades : aussi comme les personnes tièdes font quelques bonnes œuvres,

qu'elles ne font pas des fautes grossières, mais d'autres qui, pour n'être pas si grossières, n'en sont pas moins grièves, elles ne cherchent point de remède à un mal dont elles ignorent les conséquences. Quand elles les connoîtroient, l'inutilité des remèdes qu'elles ont employés jusqu'alors, leur ôte l'envie de s'en servir; et quand elles s'en serviroient, les remèdes auxquels on s'est trop accoutumé, ne sont plus des remèdes, et ne font pas grand effet. Ne l'avez-vous pas reconnu vous-même par votre propre [illegible]

Priez le Seign[illegible] vous fair[illegible] si bien concevoir les dangers de l'état de tiédeur, que vous [illegible]reniez la résolution ou de vous en gar[illegible]tir, si vous n'y êtes pas, ou d'en sort[illegible] si vous y êtes.

Utinam frigid[illegible]s esses, vel calidus! sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo. *Apoc. c. 3. ℣. 15.*

Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud! mais parce que tu es tiède, je te rejetterai de ma bouche.

De frigidis et carnalibus ad spiritualem venisse fervorem vidimus; de tepidis omnino non vidimus. *Cassianus.*

Nous avons vu des pécheurs et des hommes charnels se convertir; mais nous n'en avons point vu de tièdes devenir fervens.

XX. JOUR.

DU PÊCHÉ VÉNIEL.

Il conduit insensiblement au péché mortel.

I. PERSONNE ne devient tout d'un coup fort méchant. Il en est peu qui n'aient d'abord horreur du crime. On n'y tombe pas aussi tôt; on n'y va que par degrés. Quelque corruption qu'ait mis le péché originel dans notre cœur, et quelque déréglement qu'il ait causé dans notre esprit, il y a pourtant laissé des restes et des semences de raison et de droiture, qui nous font toujours condamner les grands crimes dans les

autres, et qui, nous en inspirant de l'horreur, nous donnent aussi de la crainte de le commettre. Mais une familiarisant avec le péché véniel, qui a toujours quelque rapport avec le péché mortel, on s'apprivoise peu-à-peu avec lui, on le regarde d'abord avec moins d'horreur, on commence ensuite à en avoir moins de crainte, on s'accoutume à le regarder dans les autres sans beaucoup d'indignation, ou de surprise; on ne le voit plus comme quelque chose de si horrible, on y apperçoit même quelque chose d'assez agréable: [illegible] on vient jusqu'à le commettre sans peine, et même avec plaisir. Voilà les degrés par lesquels on tombe dans le précipice; n'y êtes-vous point tombé? Si cela est, vous en êtes-vous relevé?

II. Le péché véniel n'est pas un égarement de la fin dernière, mais un détour; à force de se détourner, on vient enfin à s'égarer. Ce n'est pas une rupture avec Dieu, mais un refroidissement qui dispose à la rup-

ture. En s'accoutumant à négliger Dieu, comme on le fait par le péché véniel [illegible] enfin à le mépriser. Quand [illegible] bien, on ne va point tout d'un coup à la haine; mais quand on aime peu, on passe aisément à l'indifférence. L'indifférence n'est pas éloignée de la froideur, ni la froideur de la haine ou du mépris. Une distraction volontaire dans la prière, n'est, ce semble, rien : cependant elle est souvent la cause, ou l'occasion d'une mauvaise pensée, d'un desir criminel; un desir criminel d'un péché mortel, et un péché mortel de la damnation. Si vous faisiez ces réflexions, compteriez-vous pour si peu de choses une distraction volontaire dans l'oraison, ou quelque péché veniel que ce soit?

III. Quelque innocente et bonne que paroisse l'attache qu'on a pour un objet, si elle est un peu forte, à moins que d'être toujours en garde contre son propre cœur, elle devient peu-à-peu purement humaine: Dieu n'en est plus le motif; la seule raison, et non

point la grace, en est la règle ; de l'humain on passe aisément au naturel, du naturel à sensible, du sensible au sensuel, du sensuel à l'impur, c'est-à-dire, au criminel. Comme l'on tombe par degrés et insensiblement, on ne s'apperçoit presque pas de sa chûte ; et on ne sent qu'on est tombé que quand on est si avant dans le précipice, qu'il est difficile de s'en relever. Hélas ! ne suis-je point peut-être dans ce pitoyable état sans le sentir, ou au moins dans le dangers d'y tomber bientôt, sans m'en appercevoir ? Ne le permettez, pas Seigneur ; mais éclairez-moi, et soutenez-moi pour me garantir d'un aussi grand malheur.

Prenez la résolution d'éviter, autant que vous pourrez, le péché veniel, puisque c'est le moyen le plus sûr de vous garantir du péché mortel.

Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli. c.* 19. ℣. 1.

Celui qui méprise les petites fautes, tombera peu-à-peu dans les plus grandes.

A minimis incipiunt, qui in maxima proruunt. *S. Bern.*

Ceux qui commettent les plus grands crimes, ont commencé par les plus petites fautes.

XXI. JOUR.

DES SOUFFRANCES.

Les souffrances sont des preuves de l'amour de Dieu envers nous.

I. Ce que nous appellons des malheurs et des disgraces, ce sont souvent des faveurs du Seigneur; ce que nous regardons comme des peines, et les effets de la colère de Dieu, ce sont souvent les marques les plus visibles de sa tendresse. En effet, les souffrances nous font rentrer en nous-mêmes, quand nous voyons que nous ne trouvons pas notre compte au dehors. Elles nous humilient, et nous détachent de nous-mêmes: comment avoir de la complaisance

complaisance pour soi, quand on se voit par-tout rebuté et méprisé ? Elles nous détachent du monde : comment s'attacher à un traître, à un perfide, qui, après tant de belles promesses, nous abandonne ? Elles nous détachent du péché, parce que la foi qui se ranime pour lors, nous fait comprendre que nos souffrances sont les suites et les peines de nos péchés. N'est-ce donc pas nous aimer, que de nous procurer de si grands avantages ? N'est-ce pas nous aimer, que de nous donner l'occasion de témoigner à Dieu notre amour, et de mériter le sien ? Toute autre preuve de notre amour pour Dieu est douteuse et suspecte ; celle-là seule est infaillible. N'aimer et ne servir Dieu que dans la prospérité, c'est aimer et servir Dieu en Juif : l'aimer et le servir dans les souffrances, c'est l'aimer et le servir en Chrétien. Etes-vous Juif ? Etes-vous Chrétien ?

II. N'est-ce pas nous aimer, que de nous procurer les moyens de payer à la justice de Dieu ce que nous lui

devons? (Or, étant pécheur, que ne lui devons-nous pas ?) D'appaiser sa colère, d'attirer sa miséricorde. Nous serions insolvables à la justice de Dieu, si lui-même ne nous fournissoit de quoi le payer, et c'est ce qu'il fait en nous ménageant des souffrances; car à quoi ne peuvent pas satisfaire ces souffrances, unies avec celles de JESUS-CHRIST? N'est-ce pas nous aimer que de nous donner les moyens d'acquérir les vertus, en nous fournissant des occasions de les pratiquer; car peut-on acquérir les vertus sans les pratiquer? Pouvons-nous mieux pratiquer la patience, la douceur, la mortification, l'humilité, la charité, la conformité à la volonté de Dieu, que dans les souffrances? Les souffrances sont en même temps et les moyens les plus efficaces pour acquérir les vertus, et les marques les plus certaines de leur vérité, et les épreuves les plus fortes de leur solidité. Vouloir donc renoncer aux souffrances, n'est-ce pas renoncer aux vertus? Que doit-on donc penser de l'étrange horreur que vous en avez ?

III. N'est-ce pas nous aimer, que de nous mettre en état d'acquérir la conformité avec JESUS-CHRIST crucifié, pour l'avoir un jour avec JESUS-CHRIST glorieux? N'est-ce pas nous aimer que de nous donner des voies d'assurer notre prédestination, et de nous en donner des gages certains, des marques visibles? N'est-ce pas nous aimer que de nous fournir des occasions d'amasser de grands mérites, d'augmenter notre couronne, de gagner le Ciel, de mériter à chaque moment de nouveaux degrés de gloire; c'est-à-dire, autant d'éternités d'un bonheur infini, qu'il y a de momens dans notre vie consacrés par les souffrances? Dieu peut-il donc plus nous témoigner la sincérité et la grandeur de son amour? Mais pouvons-nous mieux lui témoigner notre ingratitude, qu'en nous faisant un sujet de peine et de murmure de ses plus grands bienfaits? Ne méritons-nous pas bien, que pour s'en venger, il nous en prive, et que pour nous punir, il nous épargne?

Demandez à Dieu, que puisqu'il

vous témoigne son amour en vous envoyant des souffrances, il mette le comble à cet amour, en vous faisant si bien comprendre le bonheur qu'il y a à souffrir, que vous puissiez aimer les souffrances.

Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. *Tob.* c. 12. v. 13.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, et qu'il vous aimoit, il étoit nécessaire que vous fussiez éprouvé par les souffrances.

Et pœna est, et gratia est : quid servat post pœnam, qui per gratiam exhibit pœnam ? *S. Aug.*

Les peines mêmes que Dieu nous fait souffrir, sont des graces ; et que sera-ce donc des récompenses qu'il nous promet après nos peines, si nos peines mêmes sont des graces ?

XXII. JOUR.

DE LA PRIÈRE.

I. LA vertu de la prière doit être bien infaillible, puisqu'elle est appuyée sur la bonté de Dieu, sur la fidélité et sur la vertu des mérites de JESUS-CHRIST; et ainsi il est aussi impossible qu'une prière faite comme il faut n'ait pas son effet, qu'il est impossible que Dieu manque de bonté et de fidélité, et les mérites de JESUS-CHRIST de vertu. La vertu de la prière est appuyée sur la bonté de Dieu; peut-elle avoir un fondement plus solide? Le propre de la bonté est de se communiquer, et le propre d'une bonté infinie est de se communiquer à l'infini: que ne doit-on pas donc attendre de celle de Dieu? C'est, disent les Pères, une charitable nourrice, que l'abondance du lait incommode; on lui fait plaisir, et on la soulage en la déchargeant. C'est un soleil qui ne cherche qu'à répandre ses lumières,

qu'il communique à tout l'Univers, sans rien perdre; ouvrez seulement votre cœur par la prière, et vous les recevrez. C'est une plénitude immense, qui ne cherche qu'un vuide pour le remplir; et c'est l'humble prière, qui est un aveu de notre indigence et de notre impuissance, qui fait ce vuide, et qui nous met au même temps en état de le voir remplir.

II. La vertu de la prière est appuyée sur la fidélité de Dieu; ayant un fonds
an. c. 14. si solide, peut-elle manquer? *Oui, je*
15. *vous dis en vérité*, dit le Sauveur, *et je vous le jure, que vous obtiendrez tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom. Dieu est fidèle,*
Thess. c. 3. dit l'Apôtre, *il ne peut manquer à sa*
3. *parole:* et non seulement il promet, mais encore il jure qu'il nous accordera tout ce que nous demanderons en son Nom. Etoit-il nécessaire que Dieu jurât pour nous obliger de le croire? Quel honneur pour nous, de voir un Dieu jurer en notre faveur! Mais quelle honte pour lui, si nous nous

défions de sa parole, lors même qu'il en jure ! Et ne semble-t-il pas que c'est nous en défier, que de demander avec tant de timidité, avec si peu de confiance ? Douter de l'effet de notre prière, lorsqu'elle est accompagnée d'une véritable confiance, c'est douter de la fidélité de Dieu ; quel outrage lui faisons-nous par-là ! mais quel tort ne nous faisons-nous pas à nous-mêmes ! C'est être tout-à-fait infidèle, que de douter de la fidélité de Dieu.

III. La vertu de la prière est fondée sur la vertu des mérites de JESUS-CHRIST ; peut-elle être plus solidement fondée ? Tout ce que demande l'Eglise, et tout ce que nous demandons avec elle, nous le demandons par JESUS-CHRIST. C'est par ses mérites que nous le demandons, et c'est pour cela que nous ne pouvons manquer de l'obtenir, si nous le demandons avec confiance. JESUS-CHRIST demande avec nous ce que nous demandons par lui : son Père le lui peut-il refuser, puisqu'il demande avec justice ce qu'il a

mérité pour nous par sa miséricorde? & que n'a-t-il pas mérité, puisque ses mérites sont infinis? Il n'y a rien, quelque grand et quelque difficile qu'il paroisse, que nous ne puissions demander, et que nous devions espérer d'obtenir, dès-là que nous le demandons par les mérites de JESUS-CHRIST. Le Père Eternel nous doit tout, parce que son Fils a tout donné pour nous: il ne peut trop nous donner, parce que son pouvoir ne va pas plus loin que les mérites de son Fils. Si nous sommes pauvres, ayant à nous un fonds si riche, à qui nous en devons-nous prendre qu'à nous-mêmes?

Ayez honte d'avoir si peu de confiance dans vos prières, qui marque que vous en avez peu dans la bonté et dans la fidélité de Dieu, et dans les mérites de JESUS-CHRIST.

Quodcunque petieritis patrem in nomine meo, hoc faciam. *S. Joan. c.* 14. *v.* 13.

Je vous accorderai tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom.

Omnipotens oratio; cùm sit una, omnia potest. *Theod.*

La prière est toute-puissante auprès de Dieu; quoiqu'elle soit seule, il n'y a rien qu'elle ne puisse faire.

XXIII. JOUR.

DE LA DOUCEUR.

APPRENEZ de moi, dit le Sauveur, *que je suis doux et humble de cœur.* Pouvez-vous être un Chrétien, si vous n'êtes pas disciple de JESUS-CHRIST? Pouvez-vous être disciple de JESUS, si vous n'écoutez et ne pratiquez pas ses leçons? Il nous fait d'admirables leçons sur toutes les vertus, mais la douceur et l'humilité sont celles qu'il veut particulièrement que nous apprenions de lui. Ce sont ses deux vertus chéries, ses compagnes inséparables, qu'il a voulu être comme les fondemens de toute sa morale. *Bienheureux*, dit-il, *les pauvres d'esprit; bienheureux les*

Matth. c. 11. ℣. 29.

S. Matth. c. 5. ℣. 3.

débonnaires. Ce sont les deux vertus dont il nous a donné plus d'exemples; et on peut dire qu'elles renferment son esprit, qu'elles font son caractère. Aussi le Prophète Isaïe voulant faire le portrait du Messie, et nous donner les traits qui le marquassent davantage, afin qu'on le pût plus aisément distinguer, ne rapporte ni sa puissance, ni ses miracles, ni sa doctrine, ni ses vertus, mais seulement sa douceur. *Il ne sera*, dit-il, *ni chagrin, ni emporté, on n'entendra point les éclats de sa voix au dehors*. C'est-là le portrait de JESUS-CHRIST; est-ce le vôtre? vous connoissez-vous à ces traits? Il est votre modèle, et celui de tous les prédestinés; si vous n'en êtes la copie, vous êtes un réprouvé.

Isai. c. 42. 2.

II. Quelles leçons admirables notre divin Maître ne nous donne-t-il pas dans l'Evangile, sur cette vertu! Il nous exhorte de présenter l'autre joue à celui qui nous a donné un soufflet sur la droite, plutôt que de nous venger; de laisser emporter notre manteau à

celui qui veut nous ôter notre robe, plutôt que de disputer avec lui. Il nous commande non seulement de souffrir, mais même d'aimer nos ennemis, et de leur faire du bien. Il assure que ce n'est que par-là que nous nous distinguerons des Païens et des Publicains ; que ce n'est que par-là qu'on reconnoîtra que nous sommes ses disciples, que nous sommes de véritables Chrétiens : il veut que nous méritions les effets de sa miséricorde et de sa douceur, par celle que nous aurons pour nos frères : les sacrifices mêmes les plus excellens lui seront désagréables, s'ils ne partent d'un cœur plein de douceur et de charité pour le prochain ; et il nous bannit de ses Autels, et en même temps de son cœur, si nous osons en approcher avec des sentimens d'aigreur ou de froideur pour nos frères : être banni des Autels, c'est être excommunié ; être banni du cœur de JESUS, c'est être réprouvé.

S. M. c. 5. ℣. — Ibid. — S. Luc. ℣. 3. — S. M. c. 5. ℣.

III. Fidèles, et convaincus de la vérité des maximes de JESUS-CHRIST

sur la douceur, pouvons-nous ne nous pas laisser entraîner aux exemples admirables qu'il nous a donnés sur cette vertu ? Avec quelle patience ne souffroit-il pas les grossièretés de ses disciples ? quels menagemens n'eut-il pas pour leurs foiblesses ? Quelle douceur, quelle condescendance n'eut-il pas pour les pécheurs ? En rebuta-t-il jamais aucun ? Avec quelle bonté ne les accueillit-il pas ? Plus ils étoient misérables, plus il avoit de tendresse et de miséricorde pour eux. L'horreur infinie qu'il avoit pour le péché, ne lui inspira jamais le moindre sentiment d'aigreur contre les pécheurs. Les grands crimes du Publicain, de Magdeleine, de la femme adultère, n'eurent point d'autre effet, que d'augmenter sa compassion pour eux ; ses bourreaux mêmes furent ceux qui sentirent plus les effets de sa bonté et de sa douceur ; non content de leur pardonner, il les excusa, il pria en mourant pour eux. Mais où a jamais plus éclaté, Seigneur, votre patience et votre douceur, qu'à me souffrir après tant d'ingratitudes ? Et qui doit plus

l'aimer et l'imiter que moi qui en suis un si bel exemple? Il n'y a que la vertu de votre grace, jointe à la force de votre exemple, qui puisse produire en moi cet effet.

Demandez à JESUS-CHRIST, *qu'il vous donne les graces pour pratiquer cette leçon admirable, qu'il a bien voulu nous apprendre lui-même par sa doctrine et par son exemple.*

Mansuetis dabit gratiam. *Prov. c. 3. ℣. 34.*

Le Seigneur versera l'abondance de ses graces sur les débonnaires.

Nihil tam similem hominem Deo facit quàm mansuetudo. *S. Chrys.*

Rien ne rend l'homme si semblable à Dieu, que la douceur.

XXIV. JOUR.

Du commandement de l'amour du prochain.

I. DIEU avoit commandé dans l'ancienne Loi, d'aimer son prochain : JESUS-CHRIST renouvelle ce commandement dans la nouvelle, et le réitère jusqu'à trois fois dans le Sermon de la Cène, qui étoit comme son Testament, pour montrer combien il l'avoit au cœur. Avions-nous besoin d'un commandement, pour nous obliger à faire une chose, que la nature et la raison nous inspirent ? Car enfin, qu'y a-t-il de plus juste, que d'aimer un homme de même nature que nous, créé à l'image de Dieu comme nous, régénéré par le même baptême que nous, et par-là devenu le membre de JESUS-CHRIST et notre frère ? un homme qui est nourri, comme nous, du Sacrement du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST,

lequel est un Sacrement d'union, qui rend par les mêmes moyens au même bonheur que nous, et qui est fait pour nous aimer, et pour être aimé de nous pendant l'éternité, si nous sommes prédestinés, comme nous le devons espérer? Qu'y a-t-il de plus aisé que de garder un commandement, dont l'observation nous procurant autant d'amis qu'il y a d'hommes, feroit du monde un paradis, et de tous les habitans autant de bienheureux? Si ce monde paroit un enfer, c'est que ce commandement n'y est point observé.

II. Jesus-Christ nous assure que le commandement de l'amour du prochain, est proprement son commandement; c'est pour nous marquer que c'est celui dont il a l'observation plus à cœur. C'est-là mon commandement, dit-il, c'est celui qui est mon commandement chéri, et dont je vous ai donné plus d'exemples; les autres vertus n'étant que des effets de ma charité pour vous. C'est mon commandement; parce que c'est celui qui fait le caractère

de la Loi nouvelle, et qui renferme mon esprit : aussi est-ce par l'observation de ce commandement qu'on reconnoîtra que vous êtes mes Disciples : comme si J. C. vouloit dire, ce ne sera ni par les grands miracles que vous opérerez, ni par le don des langues que vous recevrez, ni par la foi même que vous aurez, qu'on connoîtra que vous êtes mes véritables Disciples : d'autres qui ne le seront pas auront ces avantages ; mais ce sera uniquement par la charité que vous aurez les uns pour les autres. Reconnoissez-vous cette marque dans vous ? avez-vous ce caractère ? Si vous ne l'avez pas, quand vous auriez une foi assez forte pour transporter les montagnes, un assez grand courage pour sacrifier votre corps à toutes les austérités, vous n'êtes pas Disciple de J. C. parce que vous n'avez pas son caractère : vous n'avez pas son esprit, parce que vous n'avez pas la charité.

In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. S. Joan. c. 13. ℣. 35.

III. JESUS-CHRIST nous assure, que le *commandement de la charité est*

S. Matth. c. 22. ℣. 36.

semblable au grand commandement de l'amour de Dieu. Peut-il dire rien de plus fort pour nous en faire concevoir l'excellence ? Quoi, ce semble, de plus incroyable ! mais quoi de plus vrai ? Ils sont bien semblables, puisqu'ils ont le même principe et le même objet. C'est la même habitude qui me fait aimer Dieu pour lui-même, et le prochain pour Dieu. Ce sont deux actes, mais inséparables. L'amour de Dieu est une cause nécessaire de l'amour du prochain ; je ne puis aimer Dieu, sans aimer le prochain ; et si je n'aime pas mon prochain, je n'aime pas Dieu. Où il n'y a point de chaleur, il n'y a point de feu ; aussi, où il n'y a point d'amour du prochain, il n'y a point d'amour de Dieu. *Quiconque* dit Saint Jean, *dit qu'il aime Dieu, et n'aime pas son frère, est un menteur.* En effet, comment aimeroit-il celui dont il méprise le commandement ? Jugez par-là si vous aimez Dieu ; votre indifférence, ou plutôt votre dureté pour le prochain, ne vous donne-t-elle pas lieu d'en douter ?

1. Joan. c. ℣. 10.

Demandez à Notre-Seigneur, que puisque le commandement de l'amour du prochain est son commandement, qu'il fortifie l'exemple qu'il vous en a donné par sa grace, afin que vous puissiez l'observer.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem. *S. Joan. c.* 13. ℣. 34.

C'est-là mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres.

Quomodo illum diligis cujus præceptum contemnis? *S. Aug.*

Si vous n'aimez pas votre prochain, comment osez-vous dire que vous aimez Dieu, lorsque vous méprisez son commandement?

XXV. JOUR.

Du commandement de l'amour de Dieu.

I. Le commandement de l'amour de Dieu est le plus juste dans ses motifs. La raison d'aimer Dieu, dit saint Bernard, est Dieu même, parce qu'il renferme en lui toute les raisons qui peuvent nous engager à aimer. On aime par estime ce qui est beau, ce qui est parfait; Dieu étant infiniment beau, infiniment parfait, n'est-il pas infiniment aimable? Ne devrions-nous donc pas l'aimer d'un amour infini, s'il étoit possible? Puisque nous ne pouvons pas l'aimer d'un amour infini, ne mettons pas au moins de bornes à notre amour. Nous aimons par reconnoissance tout ce qui nous fait du bien: les bienfaits de Dieu étant innombrables, continuels, éternels, infinis, ne nous engagent-ils pas à

une reconnoissance continuelle, éternelle, et s'il se pouvoit faire, infinie ? Nous aimons d'un amour de concupiscence, et d'intérêt, ceux de qui nous attendons quelque bien ; et quels biens n'attendons-nous pas du Seigneur ? Pour récompenser notre amour, il promet de se donner lui-même à nous, et avec lui tous les biens, et de nous rendre heureux du même bonheur que lui. Un commandement peut-il être plus pressant et plus juste dans ses motifs ; et ne sommes-nous donc pas bien injustes, si nous ne l'observons pas ?

II. Ce commandement est le plus étendu dans ses obligations. *La charité*, dit saint Paul, *est la plénitude de la Loi ; qui aime Dieu l'a entièrement accomplie :* mais il faut aimer de tout son cœur, et sans partage ; il faut aimer de toute sa pensée, de toute son ame, de toutes ses forces ; quelle obligation ! mais qui la remplit dans toute son étendue ? Un cœur partagé, un esprit dissipé, une ame enfoncée dans

Rom. 13. 10.

la matière, attachée à la chair et au sang, est-elle bien capable d'y satisfaire ? N'est-ce pas votre disposition ? et comment peut-elle s'accorder avec l'observation de ce commandement ? Quand on veut vous porter à une vie plus fervente ne suffit-il pas, dites-vous, de garder les commandemens de Dieu? J'en conviens ; mais commençons par le premier. Aimez-vous Dieu de tout votre cœur ? Interrogez-le vous-même votre cœur : s'il est de bonne foi, que vous répondra-t-il ? Oseroit-il vous répondre qu'oui? s'il le faisoit, votre vie lâche et sensuelle, votre attachement excessif au monde et à vous-même, ne le démentiroient-ils pas ?

III. Le commandement de l'amour de Dieu est le plus facile dans la pratique. Il ne s'agit que d'aimer ? Qu'y a-t-il de plus aisé ? Il ne faut qu'avoir un cœur, pour aimer ; mais s'il est si aisé d'aimer, il est encore bien plus aisé d'aimer un Dieu si aimable pour les perfections qu'il pos-

sède, pour les bienfaits dont il nous accable, pour l'amour qu'il nous porte, pour l'empressement avec lequel il recherche le nôtre. Qu'y a-t-il de plus aisé que d'aimer un Dieu, dans l'amour duquel nous trouvons notre paix, notre perfection, notre mérite, notre gloire, notre bonheur, pour le temps et pour l'éternité ? Et c'est-là pourtant tout ce qu'on nous demande : Aimez, et faites tout ce que vous voudrez. Et quelle raison peut donc nous en dispenser ? Tout le monde ne peut pas faire de grandes aumônes, pratiquer de grandes austérités, ni faire de longues prières ; mais tout le monde peut aimer Dieu. Et c'est l'unique chose qu'on vous demande pour vous sauver.

Ama, et fac quod vis. S. Aug.

Dites souvent, avec saint Augustin, Seigneur, vous me demandez de vous aimer : commandez-moi tout ce que vous voudrez ; mais donnez-moi ce que vous me commandez.

Plenitudo legis, dilectio. *Rom. c.* 13. ℣. 10.

La charité est l'accomplissement de toute la Loi.

Ratio diligendi Deum, Deus est; diligendi modus, sine modo diligere *S. Bern.*

La raison d'aimer Dieu, c'eſt Dieu même; la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure.

XXVI. JOUR.

De l'Imitation de JESUS-CHRIST.

I. SI nous connoissons JESUS-CHRIST, nous ne pourrons nous empêcher de l'estimer; si nous l'estimons, nous ne pourrons nous défendre de l'aimer; et si nous l'aimons, nous nous ferons un plaisir de l'imiter. Si nous nous en faisons une peine, c'est une marque que nous ne l'aimons pas. Une des preuves des plus sensibles de notre amour, est le desir de nous unir à la personne que nous aimons, et c'est la parfaite ressemblance du cœur qui fait cette union. La raison nous oblige d'aimer

ce qui est parfait, et que nous estimons; et l'amour-propre nous engage à l'imiter, parce que c'est le moyen de devenir parfaits nous-mêmes. Si nous ne nous faisons donc pas un honneur d'imiter JESUS-CHRIST, nous ne l'estimons pas. Peut-on voir un plus grand aveuglement? Mais si l'estimant, nous ne l'imitons pas, c'est ne nous aimer pas nous-mêmes; peut-on voir une plus grande folie? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus justement, mais plus sévèrement qu'en nous y abandonnant?

II. On s'attache naturellement à imiter tous ceux à qui on a quelque rapport, ou d'amitié, ou de dépendance. Les enfans imitent naturellement leurs parens; c'est un effet de leur amour, qui suppose toujours la ressemblance qui l'a fait. Les sujets imitent volontiers leurs Rois, même jusques dans leurs défauts; c'est une suite de leur estime et de leur respect. Comment donc ne nous portons-nous pas avec ardeur à imiter JESUS-CHRIST,

CHRIST, avec qui nous avons tous les rapports d'amitié et de tendresse? Il est notre père, notre frère, notre ami, notre époux : si nous ne sommes pas insensibles, comment ne nous faisons-nous pas un bonheur de correspondre à tous ces rapports, en tâchant de nous rendre semblables à lui? Nous avons avec lui tous les rapports de dépendance : il est notre Dieu, notre Maître, notre Roi; si nous avons une juste ambition, comment ne nous faisons-nous pas un honneur de le suivre et de l'imiter? A qui en est la honte, ou à nous, ou à lui? Elle est sans doute à tous les deux, mais le malheur en sera pour nous seuls.

III. L'amour que JESUS-CHRIST a eu pour nous, l'a obligé à se rendre semblable à nous; et l'amour que nous avons pour lui, ne nous engagera pas à nous rendre semblables à lui? Y a-t-il donc quelque chose à perdre pour nous? Il nous dit à tous, qui m'aime me suive, et nous demeurons. Quoi! nous dit-il, pouvez-vous vous dé-

fendre de m'aimer, après les rapports que j'ai avec vous? mais pouvez-vous, si vous m'aimez, vous défendre de me suivre? puis-je mieux vous marquer mon amour, qu'en exigeant pour preuve du vôtre, une chose qui vous est si avantageuse? Pouvez-vous mieux me convaincre de votre ingratitude et de votre aveuglement, qu'en me le refusant? L'amour que JESUS-CHRIST a eu pour nous, l'a obligé de se rendre semblable à nous, quoiqu'il lui en dût tout coûter, quoiqu'il fallût pour cela se dépouiller de sa grandeur, et le revêtir de notre bassesse; et nous ferons difficulté de témoigner notre amour à JESUS, en travaillant à nous rendre semblables à lui, quoique nous y trouvions et notre gloire et notre souverain bonheur? Que doit on admirer davantage, ou de ce qu'un Dieu s'est fait un honneur de se rendre semblable à l'homme, ou de ce que l'homme se fait ou un malheur, ou une peine, de devenir semblable à un Homme-Dieu?

Demandez à Notre-Seigneur, qu'il

se fasse bien connoître à vous, puisque si vous le connoissez parfaitement, vous ne pourrez vous défendre de l'aimer et de l'imiter.

Si quis mihi ministrat, me sequatur. *S. Joan. c.* 12. *v.* 26.

Quiconque fait profession de me servir et de m'aimer, doit me suivre.

Volunt omnes te frui, sed non imitari cupiunt; consequi, sed non sequi. *S. Bern.*

Tous veulent bien jouir de votre gloire, mais non pas imiter votre vie, et ils voudroient bien arriver à vous, et vous posséder sans vous suivre.

XXVII. JOUR.

De la conformité à la volonté de Dieu.

I. LA volonté de Dieu est toute-puissante. Il fait tout ce qu'il veut, et il ne se fait rien que ce qu'il veut. Il ne tombe pas, dit le Sauveur, un cheveu de nos têtes, pas une feuille des arbres, que par son ordre. Que sera-ce des choses plus importantes? Le bien et le mal arrivent également par sa
mos. c. 3. 6. volonté. *Est-il quelque mal dans la Ville*, dit le Prophète, *que le Sei-*
ai. c. 45. 7. *gneur n'ait fait? C'est moi*, dit-il lui-même, *qui fais les ténèbres et la lumière, le bonheur et le malheur.* Il
ai. c. 10. 5. appelle les Tyrans *les verges de sa fureur*, qu'il jette au feu après s'en être servi pour châtier et corriger ses enfans. Le péché est le seul mal qu'il ne veut point, il le permet seulement, mais il en veut les suites. Il condamne

l'envie des frères de Joseph; mais il en veut l'effet, qui est la servitude de Joseph. Il a horreur de la fureur des Juifs; mais il veut et ordonne la mort de son Fils, qui en est la suite. Il punira cette injustice qu'on vous a fait; mais il veut cette perte et cette affliction qu'elle vous cause. Comment ne pas se plaindre de ces maux, quand on les regarde en eux-mêmes? Mais comment s'en plaindre, quand on les regarde dans la volonté de Dieu? Dieu le veut! ah! le grand mot, et qu'il renferme de grandes raisons pour un homme qui a de la foi, qui connoît et qui aime Dieu! un homme, un Chrétien, oseroit-il dire, Dieu le veut, et moi je ne le veux pas?

II. La volonté de Dieu est infiniment sage, et ainsi elle fait toujours tout pour le mieux: *Vous avez tout fait*, dit le Prophète, *avec une souveraine sagesse.* La première règle de la sagesse est de faire toujours ce qui est le meilleur; de choisir les moyens les plus propres pour arriver à la fin qu'elle

Omnia sapientia cisti. *Psal.* 1 ℣. 24.

se propose. Croyons-nous que Dieu, qui est la souveraine sagesse, manque à cette règle? La fin de tous ses ouvrages, est sa gloire; peut-il manquer ou de zèle pour la procurer, ou de lumière pour connoître les moyens qui y sont propres, ou de pouvoir pour les employer? Un homme sage agissant selon sa sagesse, ne peut rien faire qui ne soit bien; et Dieu, qui est infiniment sage, peut-il rien choisir, ou rien faire, qui ne soit infiniment bien? Comme on ne peut rien concevoir de meilleur et de plus parfait que Dieu dans son essence, on ne peut aussi rien concevoir de meilleur et de plus parfait que Dieu dans son action. Il dispose toutes les choses doucement, mais fortement, mais infailliblement. Pour executer ses desseins, il sait tirer des ténèbres mêmes, la lumière, et aller à la fin par les moyens qui y paroissent les plus contraires. Il détruit le péché du monde, par le plus grand de tous les péchés, qui est le déicide. Respectons et adorons ses desseins, si nous ne les pénétrons pas; et faisons cette justice

Attingit à ine ad finem ortiter, et omnia dispo- nit suaviter. *Sap. c. 8. v. 1.*

à Dieu, de croire qu'il dispose de tout pour le mieux, quoique nous ne le concevions pas, et qu'il peut plus faire, que nous ne pouvons comprendre.

III. La volonté de Dieu est infiniment bonne : non seulement elle fait tout pour le mieux en soi, mais encore par rapport à nous. Peut-il rien sortir de mauvais pour nous, d'une volonté qui est la bonté même ? La main du Seigneur, dit le Prophète, nous conduit, mais son cœur conduit sa main, et son amour son cœur ; que dois-je donc craindre, ou plutôt que ne dois je pas espérer ? Puis-je appréhender de m'abandonner à sa conduite ? Dieu est notre Père, et le meilleur de tous les pères ; peut-il donc manquer de tendresse pour nous ? Peut-il partir d'un cœur, et d'une main de père, des coups qui ne soient salutaires ? S'il nous frappe, ce n'est que pour nous guérir, ou pour nous relever. S'il paroît nous faire du mal, ce n'est que pour nous faire du bien :

Tenuisti manum dexteram meam Psal. xxiv. 24.

s'il nous sépare des créatures, ce n'est que pour nous attacher uniquement à lui. S'il paroît quelquefois oublier nos intérêts temporels, ce n'est que pour ménager plus sûrement nos intérêts éternels. Et qu'est-ce que tous les intérêts du temps, en comparaison de ceux de l'éternité? moins que rien. C'est ainsi que Dieu en juge, c'est ainsi que nous en devons juger. Est-ce ainsi que nous en jugeons? Nos alarmes sur les moindres accidens qui traversent notre fortune, et notre tranquillité sur ceux qui traversent notre salut, montrent bien le contraire.

Demandez continuellement à Dieu que sa volonté s'accomplisse, et ne demandez que cela.

Quis est iste qui dixit ut fieret, Domino non jubente, ex ore altissimi non egredientur nec bona nec mala? *Thren. c. 3. ℣. 38.*

Qui est l'insensé qui ose dire, qu'il se fait quelque chose sans les ordres de Dieu, et que sa volonté n'a nulle part aux biens et aux maux qui arrivent?

Passus es aliquid mali, si velis, non est malum, age gratias Deo et mutatur malum in bonum. *S. Chrys.*

S'il vous est arrivé du mal, recevez-le non seulement avec résignation, mais encore avec action de graces, ce mal devient pour vous un bien.

XXVIII. JOUR.

De la Miséricorde de Dieu.

I. Il n'y a point d'attribut dans Dieu que nous devions plus aimer que sa miséricorde, parce qu'il n'y en a point qui conviennent tant à des misérables comme nous sommes. Mais de tous les effets de sa miséricorde, celui qui nous doit toucher davantage, est sa patience à souffrir le péché, et à attendre le pécheur; parce que dans la vie déréglée que nous menons, c'est notre principale ressource. Pour admirer davantage cette patience, considérez-en tous les degrés. Premièrement, il

Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominem propter pœnitentiam. *Sap. c. 11. ℣. 24.*

dissimule avec nous. *Vous avez pitié de nous*, dit le Sage, *parce que vous pouvez tout, et vous dissimulez les péchés des hommes, pour leur donner le temps de faire pénitence.* Ce qui est admirable, c'est que Dieu sait tout, et peut tout, et qu'il dissimule. Les hommes dissimulent par ignorance, parce qu'ils ne connoissent pas la grandeur du mal; ou par foiblesse, parce qu'ils ne peuvent ni le punir, ni l'arrêter; tout cela est aisé à Dieu, et cependant il dissimule. Secondement, non seulement Dieu dissimule le péché, mais quelquefois il l'excuse; quelle condescendance dans un Dieu, qui le hait infiniment! *Je ne punirai plus*, dit-il, *le monde si rigoureusement que j'ai fait par le déluge; car si sa malice est grande, son inclination naturelle pour le mal, et sa foiblesse, n'est pas moins grande.* Y eût-il jamais un crime moins excusable que le déicide des Juifs? cependant le Sauveur trouve le moyen de l'excuser: *Pardonnez-leur*, dit-il, *mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Gen. c. 9. ℣. 11.

Luc. c. 23. ℣. 34.

II. Troisièmement. Quand Dieu ne peut ni dissimuler, ni excuser le péché, il fait paroître sa patience à souffrir et à attendre le pécheur; à soutenir, pour-ainsi-dire, tous les efforts de sa sainteté, qui a une opposition infinie pour le péché; de sa justice, qui le sollicite continuellement à la vengeance; et du zèle infini qu'il a pour sa gloire, qui le presse de perdre ceux qui la violent si indignement. La patience de Dieu tient seule contre tous ses attributs, pour garantir le pécheur des peines qu'il a si justement méritées. Quatrièmement. Quand Dieu, après avoir long-temps et inutilement attendu, se voit obligé de penser à la vengeance, sa patience l'oblige de menacer, de faire beaucoup de bruit, afin d'effrayer le pécheur, et de l'engager par-là à prévenir les effets de sa colère, et de lui épargner la fâcheuse nécessité de le punir. Ainsi il menace les Ninivites par Jonas pendant quarante jours de leur prochaine ruine, afin de les obli-

ger de s'en garantir par leur conversion. Quarante jours de menaces convertirent les Ninivites : Dieu vous menace peut-être depuis plusieurs années, et vous ne vous convertissez pas.

III. Cinquièmement. Quand le pécheur est assez stupide pour n'être pas touché de ces menaces, et pour ne se pas mettre en peine d'en arrêter les suites, Dieu va chercher lui-même des gens qui l'appaisent; semblable à un père qui aime tendrement son enfant qu'il se voit obligé de corriger, il crie bien haut, afin qu'on vienne lui arracher les verges. Dieu communique à Abraham le dessein qu'il a de perdre ces infâmes villes de Sodome et de Gomorre, bien moins pour lui faire une confidence que pour l'engager à demander grace pour ces misérables, et arrêter les effets de sa colère : aussi Abraham qui pénétroit le dessein de Dieu, ne manque pas d'y entrer, et l'engage à lui donner pa-

role, que s'il trouvoit dix justes dans ces villes, il pardonneroit à tous les autres en leur considération. Sixièmement. Quand il se voit obligé malgré lui de punir, vous diriez qu'il souffre le mal qu'il veut faire, tant il est vivement touché. *Quoi !* dit-il, pénétré d'une vive douleur, *me verrai-je contraint de détruire l'homme que j'ai créé ?* Enfin il punit toujours les coupables moins qu'ils ne méritent : si une miséricorde aussi admirable, ne nous touche, nous sommes bien insensibles ! La patience d'un Dieu lassée sera plus à craindre pour nous que sa justice.

Tactus lore cordi trinsecus, lebo, inqu nominem quem cre *Genes.* ℣. 6.

Prenons la résolution de ne pas abuser plus long-temps de la patience de Dieu à nous souffrir dans nos péchés, de peur que cette patience lassée ne se change enfin en fureur.

Cum iratus fueris misericordiæ recordaberis. *Habac. c. 3. ℣. 2.*

Lors même que vous serez le plus en colère, vous n'oublirez pas pourtant votre miséricorde.

Maluit de suâ divinitate, quàm suâ patientiâ dubitari. *Tertul.*

Il semble que Dieu ait mieux aimé qu'on doutât de sa divinité, que de patience.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

MARS.

PREMIER JOUR.

DE LA FIN DE L'HOMME.

L'homme doit servir Dieu, parce qu'il est son Créateur.

I. Il est juste que nous servions Dieu; il est notre Créateur; nous sommes l'ouvrage de ses mains, nous devons donc être maintenant à lui. Il est le principe de notre être, il doit donc être

la fin de tous nos mouvemens. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, nous le tenons de lui ; nous ne devons donc vivre que pour lui. Oui, Seigneur, je suis indigne de vivre, si je ne vis pas pour vous. Rien n'appartient tant à l'ouvrier que son ouvrage ; et cependant il n'y met que la façon, il trouve la matière ; Dieu en nous créant y met la matière et la forme, il ne suppose point d'autre fond que le néant. Il a donc bien plus de droit d'exiger que nous soyons tout à lui ; y sommes-nous ? Le monde, le plaisir, le péché, n'y ont-ils point la meilleure part ? Quelle injustice ! J'en suis assez puni, Seigneur, mon péché fait ma peine : car, hélas ! y a-t-il un plus grand malheur pour nous, que de n'être point tout-à-fait à vous ?

II. Non seulement Dieu m'a créé une fois, il me crée encore, pour-ainsi-dire, à chaque moment qu'il me conserve, puisque la conservation est une création continuée. Tiré du néant que je suis, j'y tends continuellement par

une inclination si nécessaire, que j'y tomberois à chaque instant, si Dieu qui me tient suspendu sur ce vaste abîme, ne me soutenoit de sa main toute-puissante; et j'ose blesser cette main bienfaisante, qui n'a qu'à se retirer pour se venger et pour me perdre! Peut-on voir une plus grande folie et une plus noire ingratitude? Puisqu'il n'y a pas un seul moment où Dieu ne me conserve, et ne me fasse du bien, doit-il y en avoir un seul où je l'offense, où je ne l'aime pas, où je ne le serve pas?

III. Ce n'est pas assez pour Dieu de nous avoir créés, et de nous conserver; il s'assujétit encore à concourir avec nous à toutes nos actions. Nous ne pouvons pas former le moindre mouvement, sans son secours, mais ce secours est toujours prêt. Il semble nous assujétir son souverain domaine, et nous ne voulons pas nous assujétir à lui! N'est-il pas raisonnable, que puisqu'il agit toujours de concert avec nous, nous agissions toujours de concert avec

lui ; que nous entrions dans ses desseins, puisque par une condescendance admirable, il ne s'oppose point aux nôtres ? Il agit toujours avec nous, voudrions-nous nous servir de l'action de Dieu même pour l'offenser, et faire de son bienfait la matière de son ingratitude ? cela se peut-il comprendre ?

Prenez la résolution, puisque vous êtes à Dieu par tant de titres, de vous donner tout entier à lui, regardant comme un larcin tout ce que vous lui ôtez de votre cœur, pour le donner aux créatures.

Numquid non ipse est Pater tuus qui possedit te, qui fecit et creavit te ? *Deut. c. 32. ℣. 6.*

Dieu n'est-il pas votre véritable Père, n'est-ce pas lui qui vous a créé, qui vous a formé ?

Ille me totum sibi exigit, qui totum me fecit. *S. Bern.*

Puisque Dieu m'a fait tout entier, je dois être tout entier à lui.

II. JOUR.

De la ferveur dans le service de Dieu.

I. Le monde sera désormais mon école, pour y apprendre à servir Dieu; la conduite des mondains à l'égard du monde, sera mon exemple et ma règle; j'apprendrai d'eux la ferveur avec laquelle je dois servir Dieu. Que ne font-ils pas, que ne souffrent-ils pas pour plaire au monde? Et souvent ils ne réussissent pas; et quand ils réussiroient, quel en est le profit? Pour plaire à Dieu, je n'ai qu'à le vouloir, et quel avantage ne m'en revient-il pas? On sacrifie tout au monde, biens, repos, honneur, conscience, salut, rien ne coûte quand il le faut contenter; et cependant souvent il n'en tient pas compte; et je ne sacrifierai pas à Dieu le moindre plaisir, le moindre intérêt! La régularité la plus exacte du plus fervent Religieux, l'austérité des

plus grands pénitens, peuvent-elles entrer en comparaison, avec les complaisances et les assujétissement d'un courtisan, avec les peines et les fatigues d'un soldat? Quelle honte pour nous de faire moins pour Dieu qu'on ne fait pour le monde? De faire moins pour nous sauver, que les autres pour se perdre? Dieu mérite-t-il moins que le monde? Le Paradis vaut-il moins que l'enfer?

II. La vue d'un enfer doit m'animer à la ferveur; peut-on trouver rien de difficile, quand il s'agit d'éviter un feu éternel? On souffre le feu et le fer pour guérir une plaie, qui met notre vie en danger; et que ne doit-on pas se résoudre à souffrir quand il s'agit de se garantir d'une mort éternelle? On sacrifie souvent un bras pour éviter la mort, et on ne sacrifiera pas un vil intérêt, un petit plaisir, pour éviter l'enfer! La crainte d'être enveloppé dans un incendie, donne de la vigueur aux plus malades, du mouvement aux paralytiques mêmes, et la crainte d'un

feu éternel ne donnera pas du mouvement et de la ferveur aux plus lâches ? Les austérités des Solitaires de la Thébaïde, les saintes cruautés de ces fameux pénitens, les supplices mêmes des Martyrs ne surprennent point, quand on les regarde comme de moyens sûrs d'éviter les peines éternelles : faut-il se confiner dans un cachot, s'ensevelir tout vivant dans un tombeau, y passer sa vie dans l'exercice des austérités les plus horribles ? Cela paroît en soi impossible : mais s'il n'y a que ce moyen-là d'éviter l'enfer, j'y cours, j'y vole. C'est ainsi qu'on pense, c'est ainsi qu'on parle quand on a de la foi, quand on croit, et qu'on connoît un enfer. Que la vue d'un feu éternel est capable d'allumer la ferveur dans un cœur ! on n'est tiède, on n'est lâche, que parce qu'on n'y pense pas assez.

III. La vue du Paradis doit m'exciter à la ferveur, rien ne me doit coûter, quand il s'agit de mériter un bonheur éternel. Y a-t-il rien de plus capable de m'animer à faire tout le bien que je

puis, que de penser que l'action la plus indifférente, dès-là qu'elle est faite pour Dieu, mérite la possession d'un Dieu? Y a-t-il rien de plus capable de nous porter à faire avec ferveur toutes nos bonnes œuvres, que de penser que notre récompense dans le Ciel sera proportionnée à la ferveur avec laquelle nous nous en serons acquittés? Y a-t-il rien de plus capable de nous obliger à employer utilement tous les momens de notre vie, que de penser qu'il n'y en a pas un seul où nous ne puissions mériter une éternité de bonheur! Si on assignoit à un marchand un certain temps, pendant lequel il pouroit faire des profits immenses, perdroit-il un seul moment de ce temps précieux? s'il lui en étoit échappé quelqu'un, n'en déploreroit-il pas la perte? ne feroit-il pas tous ses efforts pour la réparer? La conduite de ce marchand n'est-elle pas une condamnation de la nôtre, un reproche à notre lâcheté et un motif à notre ferveur?

Tâchez d'entrer dans les sentimens de S. Paphnuce, qui voyant une femme

mondaine magnifiquement parée, et son empressement pour plaire au monde, se mit à pleurer, disant : Malheur à moi qui ne fais pas pour me sauver, autant que cette malheureuse pour se perdre, et pour perdre les autres avec elle.

Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant : nos autem incorruptam. 1. *Cor. c.* 9. ℣. 25.

Les autres ne travaillent que pour mériter une couronne perissable ; mais nous nous travaillons pour mériter une couronne incorruptible.

Quales impetus habebas ad mundum ; tales habebas ad artificem mundi. *S. Aug.*

Autant que vous avez eu d'empressement pour le monde, autant en devez vous avoir pour l'auteur et le maître du monde.

III. JOUR.

DU SOIN DU SALUT.

L'affaire du salut est notre affaire.

1. Il n'y a proprement que l'affaire du salut qui soit notre affaire, parce que c'est presque la seule à laquelle il n'y a que nous qui puissions travailler, ou au moins il n'y a que celle-là qui ne se puisse faire sans nous. Dieu même qui nous a créés sans nous, dit S. Augustin, ne sauroit nous sauver sans nous. On peut tout faire sans le ministère d'autrui, excepté son salut. On peut traiter, s'engager, se dégager par Procureur, mais non pas se sauver. Vous avez un procès important, vous n'avez point d'habileté, mais vous avez un Avocat qui en a, c'est assez; vous le pouvez gagner sans vous en mêler. Un Prince n'est pas grand Capitaine, mais il a de bons Lieutenans, il peut gagner des

des batailles sans payer de sa personne, et être conquérant, sans être vaillant.

II. Il n'en est pas ainsi de l'affaire du salut: il ne peut y avoir ni de substitut, ni de suppléant. Vous avez une cruelle guerre à soutenir, de puissans ennemis sur les bras, le monde, le démon: il n'y a ici ni Lieutenans, ni second. Il faut nécessairement combattre en personne, si vous voulez vaincre. Vous avez un procès de conséquence à vuider, où il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel, devant un Juge également éclairé et incorruptible; mais fussiez-vous Monarque de l'Univers, il faut y paroître en personne, il faut plaider vous-même votre cause, et personne ne vous justifiera si vous ne le faites. Nous devons tous paroître en personne, dit l'Apôtre, devant ce Tribunal terrible, pour rendre compte de notre conduite; vos comptes sont-ils prêts? Unusquisque nostrûm pro se rationem reddet Deo. *Rom. c. 14 ℣. 12.*

III. Cependant dans les autres affaires, nous ne comptons point si fort sur le crédit et sur le zèle de nos amis,

que nous ne comptions encore plus sur le nôtre, persuadés que nous sommes que chacun est plus habile et plus éclairé dans ses propres affaires, parce qu'il y est plus intéressé. Quelque fond que nous fassions sur la Providence pour nos affaires temporelles, nous nous croyons obligés de la seconder par nos soins; il n'y a que l'affaire du salut où nous nous en rapportions uniquement à Dieu, comme s'il y pouvoit tout lui seul, et que nous n'y puissions rien; et cependant il peut faire tout le reste sans nous, excepté notre salut. Nous ne pouvons nous sauver sans ses graces; mais ses graces ne peuvent nous sauver sans notre cooperation. Croire le contraire, c'est erreur; agir comme si l'on croyoit, ce n'est pas confiance, c'est lâcheté ou présomption. N'en suis-je point coupable? et quelle est donc mon illusion? Détrompez-m'en, Seigneur, puisque vous seul le pouvez.

Prenez la résolution de travailler vous-même efficacement à votre salut, puisque si vous ne mettez la main vous-même à cette entreprise, il est impossible qu'elle réussisse.

Non ego, sed gratia Dei mecum. 1. *Cor. c.* 15. ℣. 10.

Ce ne sera ni moi seul qui opérerai mon salut, ni la grace seule, mais la grace avec moi.

Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te *S. Aug.*

Dieu qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous.

VI. JOUR.

De la fidélité à la grace.

I. LA grace est la voie de Dieu qui nous appelle; avec quelle affection et quelle docilité ne devons-nous pas l'écouter! C'est une visite qu'il nous rend; avec quel respect et quelle humilité ne devons-nous pas le recevoir! c'est une recherche; avec quels sentimens de reconnoissance ne devons-nous pas y correspondre! Si nous ne daignions pas l'écouter quand il nous parlera, quel

Loquar ad cor ejus. *Osée. c.* 2. ℣. 14.

Quid est homo quoniam visitas eum. *Psal.* 8. ℣. 5.

Erravi sicut ovis quæ periit, quære servumtuum. *Psal.* 118. ℣. 176.

affront lui ferions-nous! Si nous ne voulions pas recevoir ses visites, si nous rebutions ses recherches, quelle seroit notre insolence et notre ingratitude! C'est pourtant ce que nous faisons autant de fois que nous sommes infidèles à la grace. Comment Dieu se vengera-t-il de ce mépris? Si nous ne voulons pas l'écouter, il se taira; silence plus à craindre que toutes les menaces! si nous ne le recevons pas, il se retirera; retraite plus funeste pour nous qu'une persécution! si nous le rebutons, il nous abandonnera; abandon plus cruel que toutes les peines! Ne cessez point de parler, Seigneur, car votre serviteur veut enfin vous écouter. Ne vous lassez point de me rechercher; je sens bien que votre grace se rend enfin la maîtresse de mon cœur, et que je veux revenir tout de bon de mes égaremens.

Loquere Domine, quia audit servus tuus. 1. *Reg.* c. 15. ℣. 16.

II. La grace est le prix du sang d'un Dieu, c'est le fruit de sa mort. Si elle est le prix du sang d'un Dieu, que ne vaut elle pas? quelle estime n'en de-

vons-nous pas faire ? Si elle est le fruit de sa passion et de sa mort, de quelle vertu n'est-elle pas ? Quel soin ne devons-nous pas avoir de la ménager ? Être infidèle à la grace, et lui résister, c'est, selon le langage de l'Apôtre, fouler aux pieds le sang de JESUS-CHRIST; quelle profanation ! n'y ai-je point de part ? Puis-je m'en sentir coupable sans horreur ? c'est anéantir la vertu de sa Croix; quelle ingratitude ! Ce sang foulé aux pieds, ne criera-t-il point plus haut que le sang d'Abel, non pas pour demander miséricorde, comme il l'eût fait, si nous l'eussions respecté, mais vengeance contre ses profanateurs ? Si je suis de ce nombre, ne dois-je pas trembler ? Si le principe de notre salut et le fondement de notre espérance devient l'occasion de notre condamnation, et l'instrument de notre perte, où sera désormais notre ressource ?

III. La grace est le principe de tous nos mérites, la source de toutes nos vertus, la semence de notre bonheur

éternel. Si je suis fidèle à la grace, il n'y a point de mérites que je ne puisse amasser, point de vertus que je ne puisse acquérir, point de certitude de mon bonheur éternel dont je ne me puisse flatter. Mais mépriser la grace, c'est mépriser ou abandonner la vertu; être infidèle à la grace, c'est se priver soi même de l'unique moyen d'amasser des trésors immenses de mérites; résister à la grace, c'est renoncer à l'espérance de son bonheur éternel. Hélas! si j'abandonne la vertu, si je néglige le soin d'amasser des mérites dans les occasions fréquentes que j'en ai, si je renonce à l'espérance de mon bonheur éternel, dont la grace étoit un gage assuré; que puis-je être, sinon un scélérat, un misérable, un réprouvé? Tous les biens me viennent avec la grace, ils m'abandonnent tous avec elle.

Demandez souvent à Dieu sa grace, vous ne l'obtiendrez qu'en la demandant; mais par la fidélité que vous aurez à celles qu'il vous donne,

mettez-vous en état d'en recevoir de plus grandes.

Quanta putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit : in quo sanctificatus est, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit? *Heb.* c. 10. ℣. 29.

Quels supplices ne mérite pas celui qui, en méprisant la grace, foule aux pieds JESUS-CHRIST *même, et profane le sang de l'alliance, par lequel il a été sanctifié, et fait outrage à l'esprit de la grace?*

Ut acquiescamus salutiferæ inspirationi, nostræ potestatis est; ut adpiscamur, quod acquiescendo cupimus, divini est muneris. *S. Aug.*

Il dépend de nous de correspondre à la grace, mais il dépend de Dieu de nous donner ce que nous souhaitons en y correspondant.

V. JOUR.

DU PÉCHÉ MORTEL.

De la vengeance que Dieu en tire.

1. Le Ciel et l'Enfer conspirent à nous faire comprendre la haine que Dieu porte au péché par les vengeances qu'il y a exercées ; le Ciel, par la manière dont il en chassa les Anges rebelles ; l'Enfer, par les tourmens qu'il y fait endurer à tant de malheureux pour un seul péché mortel. Une multitude presque innombrable d'Anges, de créatures très-parfaites précipitées dans l'Enfer ; c'est-à-dire, dans un malheur infini et éternel, par un Dieu infiniment juste, infiniment miséricordieux, pour un seul péché, pour un péché de pensée, pour un péché de vanité, pour un péché d'un moment, me font mieux concevoir que tous les raisonnemens, ce qu'est Dieu, ce qu'est

un péché qui l'offense. Quel est donc mon aveuglement de le commettre avec tant de facilité, et de m'en faire même un bonheur? Dieu juste ne peut punir le péché plus qu'il ne le mérite; Dieu miséricordieux le punit toujours moins qu'il ne le mérite, et cependant il le punit d'un Enfer. Jugez de là ce que c'est qu'un péché.

II. Devons-nous croire que le péché change de nature, parce qu'il est en nous? Que Dieu ait lui-même changé de sentiment à l'égard du péché, qu'il le haïsse moins? Le péché n'est-il pas toujours le même? Dieu n'est-il pas toujours le même, toujours infiniment Saint, toujours infiniment opposé au péché? Croyons-nous, parce que nous avons commis un plus grand nombre de péchés que les Anges, parce que nous avons dû concevoir par la manière dont il a puni en eux le péché, combien il le hait; parce que nous avons vu mourir un Dieu pour nous; parce que nous avons eu le temps et le pouvoir de faire pénitence; grace qu'il a

refusée aux Anges : croyons-nous, que parce que nous sommes plus vils, plus coupables en quelque sorte, et plus comblés de graces que les Anges ; que Dieu doive être plus indulgent à notre égard, nous laisser abuser plus longtemps de sa miséricorde, et insulter à sa patience ? De bonne foi, le croyons-nous ? ou au moins avons-nous sujet de le croire, à moins que de prendre plaisir à nous tromper, ou à nous aveugler nous-mêmes ?

III. La manière dont Dieu punit dans les Enfers tant de malheureux qu'il y précipite tous les jours, et souvent pour un seul péché mortel, nous doit bien convaincre qu'il n'a pas changé de sentimens là-dessus. Si un père condamnoit lui-même son propre fils à la mort, mais à une mort cruelle ; mais s'il vouloit être lui-même le spectateur de son supplice, et qu'il s'en fît un objet de plaisir ; mais s'il vouloit en être lui-même l'exécuteur, vous concluriez, ou que ce père est le plus inhumain, ou que ce fils est le plus

méchant de tous les hommes : mais si on vous ajoutoit, que ce père est la sagesse, la modération, la bonté même, qu'il a aimé ce fils jusqu'à se dépouiller de tous ses biens pour l'enrichir, jusqu'à exposer sa vie pour conserver celle de son fils ; ah ! qu'un fils, diriez-vous, qui a réduit à de telles extrémités un père si bon, doit être un méchant fils ! Ce père est JESUS-CHRIST, qui a aimé l'homme jusqu'à donner tout son sang, jusqu'à mourir sur une croix pour lui ; et cependant ce même homme qu'il a aimé jusqu'à cet excès, il le condamne à un feu éternel, il prend plaisir à l'y voir brûler, il anime le feu du souffle de sa colère. Et qui a fait un si étrange changement dans un cœur si plein de tendresse et d'amour ? un seul péché qu'il a trouvé dans le cœur de ce misérable. Si un changement si terrible ne change notre cœur, et ne lui inspire autant d'horreur du péché, qu'il a eu de complaisance pour lui, qui sera capable de le changer ?

Prenez la résolution de vous détacher du péché, par la crainte des peines

qui y sont attachées, si vous n'êtes pas encore assez généreux pour l'éviter, par la seule crainte de déplaire à Dieu.

Væ nobis quia peccavimus ! *Thr.* c. 5. ℣. 16.

Malheur à nous, parce que nous avons péché !

Vim Deo facimus iniquitatibus nostris, ipsi in nos iram divinitatis armamus. *Salv.*

Nous contraignons Dieu par nos crimes de nous punir, et nous prenons, ce semble, plaisir à armer sa colère contre nous.

VI. JOUR.

De la passion dominante.

1. Il y en a peu qui n'aient une passion dominante ; les plus vertueux ne sont pas ceux qui n'en ont point, mais ceux qui savent mieux la combattre. Rien n'est plus important que de la connoître, parce que rien n'est plus important que de la vaincre ; car si on manque de la vaincre, on en est toujours vaincu. Il n'y a ni trève, ni neutralité avec cet ennemi, on n'achète la paix que par la victoire, et notre salut est attaché à cette victoire, parce que cette passion est la source de presque tous nos péchés, ou au moins des plus grands. Saül se laisse dominer à l'envie, cette seule passion d'un Roi vertueux en fait un scélérat ; la colère, l'injustice, les fourberies, les parjures, les meurtres, sont les suites de cette passion. L'avarice s'empare du cœur de Judas, il s'abandonne en même temps aux

perfidies, aux trahisons et aux sacriléges, et d'un Apôtre il devient un voleur et un apostat. Tarissez la source, si vous voulez arrêter le cours du mal. Surmontez cette passion dominante, vous retrancherez presque tous vos péchés : il faut couper la tête à ce Goliath, si on veut vaincre tous les Philistins ; leur entière défaite est attachée à celle de ce redoutable ennemi. Si cette victime vous coûte, le fruit que vous en tirerez mérite la peine que vous y prenez.

II. La passion dominante nous empêche de connoître les péchés qu'elle nous fait commettre, ou au moins d'en concevoir la grièveté. Toute passion nous aveugle sur les péchés auxquels elle nous attache ; mais la passion dominante le fait bien plus. Tout ce que nous voulons fortement, dit saint Augustin, nous paroît juste. La passion dominante séduit la raison ; ou elle prévient les lumières, ou elle les étouffe. On traite de scrupule les doutes les mieux fondés, on se fait des maximes

anctum est
iodcumque
lumus.
Aug.

et une morale particulière sur laquelle on se forme une fausse conscience ; on s'élève même avec zèle contre les autres passions pour s'imposer à soi-même, et mettre à couvert celle-ci. Un avare ne comprend pas comment cet impudique peut mener une vie si scandaleuse, il le regarde comme un homme perdu ; mais il n'a point de peine à comprendre comment on peut voler et retenir le bien d'autrui, et s'enrichir par des voies injustes. Un impudique ne comprend pas comment cet avare peut dépouiller la veuve et l'orphelin ; il n'y a point, selon lui, de miséricorde à espérer pour une conduite si dure et si injuste ; mais il ne compte pour rien cette jeune personne séduite, cette innocente victime qu'il a immolée à sa brutalité : cela ne l'empêche pas de compter tout-à-fait sur la miséricorde de Dieu ; parce que, dit-il, s'il a de la foiblesse et de la misère, il a au moins de la compassion pour les misères d'autrui.

III. Si cette passion nous empêche

de connoître les désordres où elle nous engage, c'est une suite nécessaire qu'elle nous mette dans l'impuissance d'en sortir, et qu'elle nous conduise à l'impénitence. On ne pense guère à chercher des remèdes à un mal qu'on ignore. D'ailleurs cette passion est le principe de la plupart de nos mouvemens, elle entre dans toutes nos pensées et dans tous nos desirs; fortifiée par tant d'actes réitérés, ne se change-t-elle pas en habitude, et cette habitude en nécessité? En effet, combien voit-on peu de personnes qui se défassent d'une passion dominante, d'une habitude invétérée? Que cela est rare! si vous étiez il y a vingt ans ou orgueilleux, ou colère, ou vindicatif, attaché aux biens ou aux plaisirs, ou paresseux, ne l'êtes-vous pas encore aujourd'hui après tant de confessions et de résolutions? Cette passion dominante n'a fait que se fortifier, elle vous dominera pendant votre vie, elle vous accompagnera jusqu'à la mort, jusqu'au tombeau, elle vous conduira peut-être jusque dans les enfers; elle a fait votre plaisir pen-

dant la vie, après la mort elle fera votre supplice; vous en avez été l'esclave dans le temps, vous en serez la victime dans l'éternité, si vous ne prenez la résolution dès aujourd'hui de la sacrifier à votre Dieu et à votre salut.

Demandez à Dieu qu'il vous fasse connoître quelle est votre passion dominante, et qu'il vous donne les graces, et vous inspire le courage nécessaire pour la combattre.

Non dominetur meî omnis injustitia. *Psal.* 118. ℣. 133.

Ne permettez pas, Seigneur, qu'aucune passion déréglée demeure dans mon cœur.

Ex perversa voluntate facta est libido, et dum servitur libidini facta est necessitas. *S. Aug.*

D'une volonté déréglée il se forme une violente passion, et en suivant la passion on se fait une espèce de nécessité.

VII. JOUR.

DE L'AMBITION.

I. L'AMBITION est une passion qui porte l'homme à s'élever plus qu'il ne doit. L'ambitieux n'est jamais content du rang qu'il tient ; il veut toujours monter, et dit toujours aussi-bien que Lucifer, *ascendam.* Il ne regarde point ce qui est au-dessous de lui, mais uniquement ce qui est au-dessus, et il le regarde avec peine. Lucifer voyoit une multitude innombrable d'Anges au-dessous de lui, Dieu seul étoit au-dessus, il n'étoit pas content. Tout éclairé qu'il est naturellement, son ambition l'aveugle jusqu'à ce point, que de lui faire dire, *ero similis Altissimo*, je serai semblable au Très-haut. Aman voit tous les sujets d'Assuérus ramper devant lui, Mardochée seul ne lui rend pas les mêmes honneurs, Aman compte pour rien tous les hommages

Isai. c. 14. ℣. 14.

des autres. JESUS-CHRIST préféroit les enfans de Zébedée aux autres Apôtres. Pierre seul leur fait ombre; ils demandent hardiment les deux premières places pour l'en exclure, et pour disputer ensuite de la première entr'eux. Les autres Apôtres, après avoir entendu leur Maître parler de l'humiliation de sa passion, disputent de la préséance entr'eux; quel renversement d'esprit!

II. L'ambitieux n'examine point les moyens par lesquels il veut s'élever. Tout lui paroît légitime, quelqu'injuste qu'il soit, dès-là qu'il favorise son ambition. Toutes les démarches qui l'aident à monter, lui paroissent droites: il ne regarde que le terme où il va, peu attentif au chemin par où il y va: qu'il soit difficile, qu'il soit mauvais, tout lui est égal, pourvu qu'il l'y conduise. Son ambition est une idole à laquelle il sacrifie tout, le droit, les lois, ou plutôt il n'en est point pour lui d'autres que celles que lui dicte sa passion. C'est en vain que la raison, la

nature, l'amitié, la reconnoissance lui opposent leurs lois; il ne les écoute plus, dès qu'il écoute son ambition. A combien d'ambitieux est-il arrivé de passer par-dessus le corps d'un père massacré, parce qu'il servoit de degré pour monter au trône? Dieu même n'est pas capable d'arrêter les mouvemens d'un cœur ambitieux; il s'oppose à son élévation, ou il ne reconnoît pas Dieu, ou il le méprise; il est à lui-même son Dieu, ou ce grand qui peut l'élever. Quand on a beaucoup d'ambition, on n'a guère de religion.

III. Si la raison condamne l'ambition, la foi la déteste, JESUS-CHRIST la réprouve. *Quiconque*, dit-il, *voudra s'élever, il sera humilié.* L'unique ambition d'un Chrétien doit être de se mettre au-dessous de tous. Prenez, dit le Sauveur, la dernière place, si vous voulez mériter la première. *Celui qui est le plus grand parmi vous, est celui qui se croit le plus petit. Dans le monde*, ajoute-t-il, *les plus grands sont ceux qui dominent les autres*,

Luc. c. 14. 11.
Luc. c. 9. 48.
Luc. c. 22. 25.

parmi vous c'est le contraire. Plus on s'abaisse, plus on approche de JESUS-CHRIST, qui est le principe de la grandeur; et plus ensuite on devient véritablement grand. L'Evangile n'est guère fait pour les grands du monde, ou au moins pour les flatter. L'état de la grandeur est quelque chose de terrible et d'humiliant pour un homme qui a de la foi. Je méritois pour mes péchés, disoit un grand du monde, que les lumières de la foi avoient rendu petit, d'être encore comme cet homme que l'ambition a élevé. C'est ainsi qu'on pense, quand on a une vive foi, et qu'on est un véritable Chrétien, parce qu'il y a peu de véritables Chrétiens, il y en a peu qui aient ces sentimens. Jugez par-là si vous êtes véritablement Chrétien.

Prenez la résolution de mettre toute votre ambition à vous humilier, puisque c'est le chemin qui conduit à la véritable grandeur.

Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum. *S. Luc, c. 16. ℣. 15.*

Ce qui est grand devant les hommes, est abominable devant Dieu.

O ambitio ambientium crux, quomodo omnes torquens omnibus places! *S. Bern.*

O ambition qui est la croix des ambitieux, comment peux-tu charmer ceux même que tu tourmentes si cruellement!

VIII. JOUR.

De l'usage des plaisirs.

1. Les plaisirs, selon saint Thomas, sont des remèdes que Dieu nous a accordés, pour soulager notre infirmité. Ils ne doivent donc être, aussi-bien que les remèdes, ni nuisibles, ni dangereux, ni continuels. Ils ne doivent pas être nuisibles, comme sont les plaisirs criminels. Car n'est-ce pas un horrible aveuglement de se faire un souverain bien d'un plaisir, que la pénitence nous fera un jour détester,

comme un souverain mal ; et si elle ne le fait, qui sera pour nous la cause d'un souverain malheur, c'est-à-dire, de la damnation éternelle ? Quelle folie de se faire un sujet de joie et même de vanité, de ce qui doit être nécessairement suivi d'un repentir amer, et d'une souveraine douleur dans cette vie, ou aboutir à un cruel et unique repentir, et à un désespoir éternel dans l'autre ; un plaisir qui nous conduit à un si funeste terme, doit-il être pour nous un plaisir ?

II. Il faut encore que les plaisirs et les divertissemens ne soient pas dangereux. Les plaisirs seroient la plupart innocens, si nous l'étions nous-mêmes ; mais la corruption de notre cœur répand un venin secret sur ce qui paroît le moins nuisible, et nous fait trouver du poison dans les remèdes mêmes, et des principes de mort dans les choses qui, selon l'intention de Dieu, ne devoient servir que pour l'entretien de notre vie, et le soulagement de nos foiblesses. Il faut encore en cela re-

garder les plaisirs comme les remèdes, qui, s'ils ne sont bien préparés, deviennent de véritables poisons. Il n'est pas d'un homme sage de prendre de certains remèdes douteux ; c'est une folie d'en vouloir courir le hasard, quand il y va de la vie ; et que doit-on juger de la conduite de tant de gens qui se permettent si volontiers et si souvent de certains plaisirs, sous prétexte qu'ils ne sont pas visiblement criminels, quoiqu'ils reconnoissent par leur propre expérience, qu'ils sont très-dangereux ? Ne courez-vous pas ce hasard tous les jours ? et n'appréhendez-vous point enfin d'y périr.

III. Les plaisirs ne doivent être ni trop grands, ni trop continuels. Les remèdes ne sont plus remèdes, quand on en prend trop souvent ; la nature s'y accoutume ; et si on passe la dose, ils deviennent même pernicieux. Il en est de même des plaisirs ; quelques légitimes qu'ils soient en eux-mêmes, ils cessent de l'être dès qu'ils deviennent excessifs et continuels. Les plaisirs

sirs excessifs amolissent le cœur, affoiblissent l'esprit, et le mettent dans une disposition de molesse, qui, le rendant incapable d'application, lui fait regarder avec horreur ses devoirs les plus essentiels, dès-là qu'ils le gênent. Les plaisirs ne doivent pas être trop continuels; ils sont faits pour délasser le corps, pour relâcher l'esprit. Des personnes qui ne travaillent jamais; comme il arrive à tant de femmes mondaines et oisives, ont-elles besoin de se délasser? Des gens qui ne s'appliquent presque jamais à rien de sérieux, comme il arrive à tant d'hommes, dont l'occupation unique est de jouer et de badiner, ont-ils besoin de relâchement? Nul n'a moins de droit au plaisir, que celui qui est toujours dans le plaisir. Le plaisir, qui est un divertissement innocent pour les autres, devient un déréglement pour lui.

Quand le démon, le monde ou la chair vous tenteront par l'attrait de quelque plaisir ou criminel ou dangereux, faites-leur la réponse de ce Sage:

Je ne veux pas acheter si cher la nécessité de me repentir.

Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum. *Apoc. c.* 18.

Multipliez ses tourmens à proportion qu'elle s'est plongée dans les délices.

Habent voluptates in specie lenocinium in gustu venenum, quarum usus in crimine, pretium in morte numeratur. *S. Eucher.*

Quand nous regardons le plaisir, il nous flatte; quand nous le goûtons, il nous empoisonne; quand nous l'aimons, il nous rend criminels; quand nous nous y abandonnons, il nous donne la mort.

IX. JOUR.

DE LA MÉDISANCE.

1. RIEN n'est plus commun dans le monde que la médisance : rien ne paroît plus léger à plusieurs que ce péché, et cependant il n'en est pas moins grief ; cela s'appelle raillerie, plaisanterie, tourner agréablement les choses : c'est ainsi que les hommes en jugent, c'est ainsi qu'ils en parlent, mais ce n'est pas ainsi que Dieu en juge. Au jugement de qui s'en doit-on tenir ? Peut-on, sans aveuglement, regarder comme léger un péché qui nous bannit du Ciel, qui attaque directement la principale des vertus, c'est-à-dire, la charité ? un péché qui ôte l'honneur au prochain, c'est-à dire, un bien que tout le monde doit préférer aux richesses, et que beaucoup de personnes également sages et généreuses, préfèrent à la vie même ? Le larcin et l'homicide sont des péchés légers, si la

médisance n'est pas un péché grief; ils font souvent moins de tort que la médisance. Saint Jacques appelle la médisance, un monde d'iniquité, pour marquer qu'elle est la source d'une infinité de péchés; est-ce ainsi qu'on traite un péché léger ?

II. Le médisant, dit S. Bernard, fait trois plaies mortelles d'un seul coup : il blesse mortellement son ame en lui faisant perdre la charité qui en est la vie; il blesse celui dont il médit, en flétrissant sa réputation, et lui ôtant peut-être la charité, par le ressentiment qu'il en conçoit; il blesse enfin celui qui l'écoute, en lui inspirant son poison par les oreilles, en le rendant complice de son crime, soit par la curiosité qu'il excite, soit par la complaisance qu'il attire, soit par la lâcheté avec laquelle celui qui écoute la médisance, souffre celui qui la fait. Le S. Esprit compare la langue du médisant à celle du serpent, qui fait à peine sentir sa morsure, et qui pourtant porte son venin jusqu'au

cœur. Plus la médisance est fine, moins un homme se croit coupable, et plus il l'est en effet. Une flèche, pour être affilée, en est-elle moins mortelle ? L'huile qu'on répand dessus pour l'adoucir, ne la rend que plus propre à percer. La morsure d'un serpent qui se cache sous les fleurs, en est-elle moins empoisonnée ? Et le poison qu'on nous fait avaler dans une liqueur agréable, en est-il moins poison ? Ces médisances, si agréablement tournées, percent-elles moins jusqu'au vif, et sont-elles moins mortelles ?

III. La médisance est un vice lâche, et qui n'est que des ames lâches ; c'est une espèce d'assassinat. On n'oseroit attaquer un homme en face, il n'y feroit pas sûr ; il faut se mettre à couvert. Elle attaque un homme qui n'est point sur ses gardes, un homme qui ne pense à rien moins, qui étant absent, n'est pas en état de se défendre, ni de parer aux coups. Quelle lâcheté ! elle est d'autant plus noire, que souvent on attaque un homme

qui est innocent à notre égard, et qui ne nous a jamais offensé. On ne fait ordinairement du mal, qu'à ceux qui nous en ont fait, et pour-lors la passion semble excuser : mais quelle excuse peut apporter un homme qui fait du mal à un autre, sans en avoir reçu, et qui le poignarde de sang-froid et de gaîté de cœur ? On joint souvent la trahison à la lâcheté, on caresse ceux qu'on veut assassiner, on donne des éloges aux gens qu'on perce jusqu'au vif par des médisances malignes ; on les plaint, pendant qu'on les déchire ; et on les loue, pendant qu'on les décrie ; on assaisonne sa médisance de louanges ou froides ou malignes, qui ne servent qu'à rendre la médisance plus probable, et le coup qu'on porte plus inévitable. Délivrez-nous, Seigneur, de ces langues doubles.

Gémissez sur l'aveuglement où vous avez été peut-être jusqu'ici, lorsque vous avez traité la médisance de péché léger ; et prenez la résolution de l'éviter comme un péché très-grief.

Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occultè detrahit. *Eccli. c.* 10. ℣. 11.

Comme la morsure du serpent, quoiqu'elle se fasse sans bruit, n'en fait pas moins de mal; aussi la médisance qui se fait en secret, n'en est pas moins funeste.

Levis quidem res sermo, leviter volat, leviter penetrat animum, sed non leviter exit. *S. Bern. serm.* 17.

La médisance est comme une flèche qui vole légèrement, qui s'insinue doucement; mais qui n'en blesse pas moins cruellement.

X. JOUR.

De la pensée de la mort.

Eccli. c. 7. ℣. 40. I. SOUVENEZ-VOUS *de vos fins dernières*, dit le Saint-Esprit, *et vous ne pécherez jamais.* C'est un Dieu qui parle, il ne peut ni se tromper, ni nous tromper. Il nous donne un remède pour nous préserver du péché, et en même temps il nous le garantit. La raison nous en fait voir la facilité; et la foi nous en apprend l'infaillibilité. Ne manquons-nous pas de raison et de foi si nous le négligeons? Quelque fâcheux et quelque amer que soit un remède, s'il est sûr, et que le mal soit grand, il doit paroître doux. Le péché est un grand mal, puisque les conséquences en sont infinies, et qu'elles s'étendent jusque dans l'éternité; le remède est sûr, puisque Dieu même répond de son effet; quelle excuse pouvons-nous donc alléguer, si

nous ne nous servons pas d'un remède si aisé ? Il ne s'agit que de penser aux suites du mal pour en arrêter le cours. *Pensez à la mort*, dit le Seigneur, *et vous ne pécherez plus.* C'est vouloir périr de gaîté de cœur, que de refuser de guérir à si peu de frais.

II. Si nous pensions que les suites du péché peuvent être une mauvaise mort, que les suites infaillibles d'une mauvaise mort sont une éternité infiniment malheureuse, pourrions-nous aimer le péché ? pourrions-nous ne le pas haïr, et ne pas faire tous nos efforts pour l'éviter ? La passion et l'aveuglement de l'homme peuvent lui rendre le péché agréable, une extrême misère peut lui rendre la mort souhaitable ; mais rien ne doit paroître plus affreux que la mort jointe au péché ; parce qu'elle aboutit infailliblement à un malheur éternel. Si vous joignez souvent le péché avec votre vie, vous joindrez apparemment le péché avec votre mort. Du côté que l'arbre penche, il tombe. On meurt ordinaire-

ment dans l'état où on a le plus vécu; si votre penchant a été du côté du péché, votre chûte sera dans le péché; et cette union est la chose du monde la plus terrible, puisque l'enfer en est le terme. Si ce terme vous fait peur, d'où vient que vous ne quittez pas le chemin qui vous y conduit, si ce n'est que vous n'y pensez pas?

III. Quel est l'homme, pour peu sensé qu'il soit, qui à la veille d'être jugé sur une affaire, où il s'agiroit de tout son bien, de son honneur et de sa vie, s'avisât d'insulter ou d'outrager un Juge, duquel dépendroit sa bonne ou mauvaise fortune? Il n'y a point d'homme, dans quelque état qu'il soit, qui ne puisse regarder chaque jour de sa vie, comme celui où Dieu décidera peut-être de sa bonne ou de sa mauvaise fortune pour une éternité, et rien ne peut lui répondre du contraire. Et cependant prêt de paroître peut-être dans quelques momens devant son souverain Juge, oseroit-il l'offenser, ce-

roit-il l'irriter, s'il y pensoit ? Et comment n'y penser pas, à moins d'être ou insensé ou stupide ? La pensée de la mort est cette semence salutaire, dont parle le Sauveur, que le démon fait tous ses efforts pour enlever de notre cœur, sûr qu'elle y produiroit des fruits admirables. Que ne faisons-nous aussi nos efforts pour l'y conserver ? Avons-nous moins d'intérêt à notre salut, qu'il n'en a à notre perte ?

Puisque la pensée fréquente de la mort est un moyen également sûr et aisé de prévenir les suites d'une mauvaise mort, prenez la résolution de vous en servir.

Utinam sapérent et intelligerent, ac novissima providerent ! *Deut. c.* 32. *v.* 29.

Plût à Dieu que les hommes fussent assez éclairés, pour prévoir leurs dernières fins, et assez sages pour en prévoir les suites !

Semper extremum diem debemus meruere, quem nunquam possumus præviderc. *S. Greg. Homil.*

Nous devons toujours penser avec crainte à notre dernier jour, parce que nous ne pouvons savoir quand il arrivera.

XI. JOUR.

De l'examen des péchés cachés dans le Jugement particulier.

I. Ce ne seront pas nos plus grands péchés qui seront la matière la plus terrible de cet examen rigoureux que nous subirons après la mort, mais ceux qui nous ont été le moins connus. La griéveté de ceux-là nous les faisant voir et sentir, nous en inspire plus aisément de l'horreur, et le desir de les expier par la pénitence; mais l'ignorance affectée et coupable de ceux-ci, nous le cachant, nous met dans l'impuissance de les détester, et d'en faire pénitence. Que la passion nous cache tous les jours de péchés! qu'elle nous en fait ignorer! mais c'est une

ignorance qui ne nous excuse pas, parce qu'elle vient de notre malice, et non pas de notre fragilité ; parce que nous avons pu la vaincre, et que nous avons mieux aimé, par une intelligence secrète avec notre passion, en être vaincus, que de la combattre.

II. Que la passion, sur-tout si elle est un peu forte, répand de ténèbres dans notre ame ! elle obscurcit, elle affoiblit et séduit la raison ; et la raison séduite, au lieu de retirer la volonté de ses égaremens, s'y laisse elle-même entraîner, et n'employe ses lumières qu'à chercher des prétextes pour flatter, pour appuyer et justifier la passion, lors même qu'elle est la plus déréglée. Par-là l'usure la plus criminelle devient un intérêt permis ; la simonie, un dédommagement raisonnable, ou une juste reconnoissance ; l'emportement, la vengeance, un véritable zèle ; l'animosité, une antipathie naturelle, ou une juste indignation ; la chicane la plus injuste, une simple défense, ou une poursuite

légitime de ses droits ; la médisance la plus piquante, est une innocente raillerie ; les liaisons les plus dangereuses et les plus suspectes, sont des amitiés honnêtes ; la plus lâche tolérance n'est qu'une condescendance charitable. Ainsi on prend plaisir à s'aveugler, et à se faire une fausse conscience, pour pouvoir pécher avec plus d'assurance, et se damner avec plus de tranquillité

III. Mais comme quand le soleil vient à paroître, il dissipe non seulement les ténèbres, mais encore tous les faux jours, des feux folets ; aussi quand au moment de la mort, le Verbe Eternel, la lumière increée viendra elle-même éclairer nos consciences, et fouiller dans les replis les plus cachés du cœur, tous ces faux jours, tous ces vains prétextes qui n'étoient que des artifices de notre passion ingénieuse à nous tromper, qui nous cachoient à nous-mêmes & aux autres nos desordres, mais qui ne les cachoient pas à Dieu, disparoîtront ; alors les objets paroîtront, non pas tels qu'ils

sont dans notre esprit aveugle et séduit, mais tels qu'ils sont dans eux-mêmes, tels qu'ils sont dans la vérité. Ce que nous appellions intérêt permis, dédommagement légitime, zèle juste, poursuite de nos droits, amitié honnête, innocente raillerie; la Vérité éternelle l'appellera usure, simonie, emportement, animosité, chicane injuste, amitié criminelle, cruelle médisance. Quelle sera la surprise et la consternation d'une personne, dont la principale étude a été de se cacher à elle-même, de peur de se faire horreur, de déguiser ses péchés, pour les pouvoir commettre plus librement, lorsque son Juge lui fera voir que sa vie n'a été que déguisement et qu'illusion? N'ai-je point beaucoup de part à cet aveuglement? Attends-je à le reconnoître, quand le mal sera sans remède?

Demandez à Dieu qu'il vous éclaire de ses lumières pour dissiper les ténèbres que votre passion a répandues dans votre ame.

Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me. *Ps.* 18. ℣. 13.

Qui est assez éclairé pour connoître tous ses péchés? Pardonnez-moi, Seigneur, ceux que je ne connois pas.

Unde non videt? Gravatur oculus multis peccatis. *S. Aug. in Ps.* 39.

Qui est-ce qui empêche le pécheur de voir ses péchés? Les péchés mêmes.

XII. JOUR.

De la séparation des réprouvés d'avec les Elus, dans le Jugement dernier.

1. ALORS, dit l'Ecriture, les Anges sépareront les brebis d'avec les boucs; c'est-à-dire, les élus, d'avec les réprouvés, pour mettre ceux-là à la droite du Juge, et ceux-ci à la gauche; séparation cruelle pour les uns, distinction agréable pour les autres. Dans cette vie les bons sont confondus avec les méchans; s'il y a de la distinction, elle est

presque toujours en faveur des méchans ; et c'est pour cela qu'elle est injuste, puisque c'est souvent le crime qui la fait : elle est vaine, puisqu'elle est ordinairement l'effet, ou du hazard, ou de la faveur, ou d'une fortune aveugle : elle est frivole, puisqu'elle n'aboutit souvent qu'à de vains titres : elle est trop courte, puisqu'elle finit à la mort, qui confond les plus grands Monarques avec les derniers de tous les hommes : elle est souvent funeste, puisqu'elle ne sert qu'à entretenir l'orgueil des Grands, et à les exposer par-là au danger d'être un jour confondus avec les réprouvés.

II. Au contraire, la distinction qui se fera des gens de bien dans ce grand jour, sera très-juste, puisqu'un Dieu également juste et éclairé en sera l'auteur, et qu'il n'aura égard qu'au mérite & à la vertu. Les Anges qui en seront les exécuteurs, iront démêler parmi cette multitude innombrable, un homme de néant, mais dont la vie aura été pure et sainte,

pour le faire passer par-dessus la tête de ces Grands du monde, qu'ils laisseront abîmés dans l'opprobre, et pour le placer à la droite du Roi de gloire; quel honneur pour l'un! mais quelle confusion, quel désespoir pour les autres! Cette distinction sera solide, elle ne se bornera pas à un vain titre, et un honneur frivole, mais à un bonheur infini, à une gloire éternelle; enfin elle sera durable et constante, puisqu'elle durera autant que Dieu, qui en est le principe et l'objet; et comme son règne n'aura point de fin, aussi les honneurs et les récompenses qu'il donnera à ses élus, n'en auront point.

III. Rougira-t-on alors de l'Evangile? Aura-t-on honte de reconnoître JESUS-CHRIST pour son maître, de paroître Chrétien? Que ne feroit-on pas alors pour avoir part à cette heureuse distinction, pour être de ce petit nombre? Quels desirs ne formera-t-on point? Quels efforts ne fera-t on pas encore, pour se retirer de la foule? Mais vains

desirs, inutiles efforts, parce qu'ils seront hors de saison! Les Anges chasseront et repousseront ces Conquérans, ces Rois comme des misérables; le mauvais Riche verra Lazare; Hérode, Jean-Baptiste; Néron, Pierre et Paul triomphans, et assis à la droite du souverain Juge, faisant eux-mêmes l'office de Juge, pendant qu'ils seront rebutés et traités comme des misérables. Ils les verront et en enrageront: *Peccator videbit et irascetur;* quel changement! Ce grand, cet heureux scélérat, cet homme si distingué vous fait maintenant envie; ce Juste persécuté et méprisé vous fait pitié; lequel des deux aimeriez-vous mieux être alors? Lequel des deux vaut-il donc mieux être à présent? L'un dépend de l'autre, choisissez. *Psal.* ℣. 10.

Prenez la résolution de ne point rougir de l'Evangile, de vous déclarer hautement pour la vertu, et de vous faire honneur d'être à JESUS-CHRIST, *puisque c'est le moyen de mériter qu'il vous reconnoisse au Jugement dernier, pour être des siens.*

Non erubesco Evangelium. *Rom. c. 1. ℣. 16.*

Je ne rougis point de l'Evangile.

Non erubescas prædicare quod nosti, defendere etiam inter blasphemos quod credidisti. *S. August. in Psal.*

Ne rougissez pas de prêcher publiquement les Mystères que vous connoissez, et de défendre contre les impies les vérités que vous croyez.

XIII. JOUR.

DU FEU D'ENFER.

1. Il y aura du feu dans l'Enfer, qui tourmentera les réprouvés : la foi nous l'apprend, et la raison nous le doit persuader. Au plus grand mal qui est le péché, est justement due la plus grande peine ; et l'esprit humain n'en conçoit point de plus grande que celle du feu. Mais comment un feu matériel peut-il tourmenter une ame spirituelle ? Je ne comprends pas comment cela se fait ; mais je sais que Dieu me

dit que cela se fait, et cela me suffit. Les termes de l'Ecriture ne sont point obscurs sur cette matière; les vouloir interpréter, c'est ne vouloir pas croire. Croyons que Dieu peut plus faire que nous ne pouvons comprendre. Si vous ne voulez pas croire qu'il y a du feu en enfer, après que JESUS-CHRIST lui-même vous en assure en tant d'endroits, c'est assez pour être condamné à y brûler pendant une éternité. Malheur à vous, si vous attendez à croire le feu d'enfer quand vous le sentirez!

II. Le feu d'enfer est un feu qui a une vertu extraordinaire. Pour le comprendre, c'est assez de savoir qu'il est l'instrument de la toute-puissance de Dieu, appliquée d'une manière particulière, pour tourmenter les réprouvés, et pour cela élevé à une activité surnaturelle; et c'est par-là que tout matériel qu'il est, il agit sur des ames spirituelles. C'est pour cela que l'Ecriture nous dit, qu'il est animé du souffle de Dieu. C'est pour cela qu'il brûle et tourmente les corps

et les ames des réprouvés sans les consumer. Aussi l'Ecriture le compare-t-elle au sel, qui conserve les corps, et qui en consume une partie, pour réserver l'autre. C'est pour cela que les Pères l'appellent un feu discret, qui proportionne son activité et son ardeur à la qualité des coupables, à la multitude et à la grandeur de leurs crimes; qui ménage les criminels pour les pouvoir punir plus long-temps, et qui ne les détruit jamais, pour les tourmenter toujours. La seule vue d'un feu un peu ardent, nous fait frayeur: que seroit-ce si nous étions en danger d'y tomber? Et quelle impression ne doit donc pas faire sur votre esprit la crainte du feu d'enfer, dont le nôtre n'est que l'ombre, et qui doit être la peine de ce feu impur, dont peut-être vous vous faites un plaisir de brûler?

III. Quel est l'homme, quelque ambitieux qu'il soit, qui voulût, pour un Royaume, brûler à petit feu pendant un mois; que dis-je pendant un

mois, pendant un seul jour ? L'ambition pourroit peut-être l'aveugler jusqu'à lui faire accepter ce parti; mais il n'auroit pas senti quelques momens les ardeurs du feu, qu'il retracteroit au plutôt son marché, s'il le pouvoit. Nous ne voudrions pas acheter un Royaume à ce prix, et nous nous exposons tous les jours à brûler dans un feu allumé par la colère toute-puissante d'un Dieu, non pas pendant un jour, mais pendant une éternité ; non pas pour un Royaume, mais pour un bas intérêt, pour un plaisir d'un moment, pour un vain honneur. Peut-on voir une conduite plus incompréhensible, et cependant plus commune? Et comment l'accorder avec la raison et avec la foi ? Et n'est-ce point pourtant la vôtre ? Si cela est, où est votre raison, où est votre foi ?

Imitez la pratique de ce Saint, qui, pressé d'une violente tentation, approchoit son doigt du feu, dont sentant l'ardeur, il se disoit : Tu ne peux souffrir un moment la chaleur de ce feu,

et comment pourras-tu souffrir les ardeurs d'un feu éternel?

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis? *Isaï. c. 33. ℣. 14.*

Qui de vous autres pourra subsister avec un feu dévorant? Qui est-ce qui pourra souffrir des ardeurs éternelles?

Sævit et parcit; nec totum est quod punit, cui sævum est quod ignoscit.

Le feu d'enfer tourmente les damnés, et il les épargne; mais il n'est pas moins cruel, quand il les épargne, que quand il les tourmente, puisqu'il n'épargne que pour trouver toujours de quoi tourmenter.

XIV. JOUR.

DU PARADIS.

I. QU'EST-CE que le Paradis ? C'est une région dont les habitans n'ont point d'autre partage que Dieu même ; c'est un peuple heureux, dont la possession de Dieu fait tout le bien, mais qui trouve tout en lui. *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* Dans le Paradis, nous verrons Dieu, nous posséderons Dieu, nous aimerons Dieu, nous jouirons de Dieu. Nous le verrons face à face, *facie ad faciem ;* parce qu'il n'y aura point de voile qui nous le cache ; nous le posséderons sans inquiétude, parce que nous ne craindrons point de le perdre : nous l'aimerons sans interruption, sans imperfection, sans partage ; car lui seul remplira notre cœur tout entier : nous en jouirons sans dégoût, parce que nous découvrirons en lui à chaque moment de nouvelles beautés : nous y goûterons toujours de *Psal.* 1. ℣. 15. 1. *Cor. c.* ℣. 12.

nouveaux plaisirs. Toujours le même dans lui-même, il sera toujours nouveau à notre égard ; et c'est pour cela que saint Jean met dans la bouche des Bienheureux, des Cantiques toujours nouveaux.

Et cantabunt quasi canticum novum. *Apoc. c. 14. ℣. 3.*

II. En voyant et possédant Dieu dans le Ciel, nous deviendrons semblables à lui, saints, purs, sages, puissans, riches, heureux comme lui, nous serons transformés en lui, nous n'aurons point d'autre volonté, d'autres affections, d'autres desirs que lui ; il nous sera tout en toutes choses, et nous trouverons tout en lui : en jouissant de lui, nous deviendrons heureux du même bonheur que lui ; c'est-à-dire, d'un bonheur pur, constant, universel, éternel. Celui qui peut comprendre, Seigneur, ce que vous êtes, et ce que vous valez, peut seul comprendre le bonheur que vous préparez à ceux qui vous aiment. Mais il n'y a que vous, mon Sauveur, qui faites ce bonheur, qui le puissiez comprendre ; comme il n'y a eu que vous qui me l'ayez pu

mériter, et qui puissiez me le faire posséder.

III. Quand sera-ce, mon Jesus, que je jouirai de ce bonheur dont vous êtes le principe et l'objet? Quand est-ce que je contemplerai votre divine face, que je vous verrai à découvert? Quand est-ce que j'admirerai la gloire de votre règne? Quand est-ce que vous me serez tout en toutes choses? Quand est-ce que vous remplirez mon ame de ce torrent de plaisirs, qui inonde la sainte cité de Sion? Quand est-ce que vous m'enivrerez de ces saintes délices qui regorgent dans votre maison? Jusques à quand mes ennemis me diront-ils, en m'insultant: Où est ton Dieu, ce Dieu qui est l'objet de tes desirs, et qui seul peut faire ton bonheur! *Ubi est Deus tuus?* Confondez-les, Seigneur, et me consolez en contentant mes desirs, et remplissant mon attente, qui n'est autre chose que vous: *Quæ est expectatio mea? nonne Dominus?* Je sais qu'on ne peut vous voir sans mourir: j'y consens de tout

Psal ℣. 3.

Psal ℣. 11.

mon cœur. Le coup de la mort sera pour moi un coup de grace. Que je meure donc, Seigneur, pour vous voir, ou que je vous voie pour mourir.

Imitez la pratique de S. Ignace, qui, continuellement occupé de la pensée du Paradis, disoit, tout transporté: Que j'ai de mépris et de dégoût pour la terre, quand je regarde le Ciel!

Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. *Psal.* 83. ℣. 1.

Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus! mon ame languit dans l'impatience qu'elle a d'entrer dans la maison du Seigneur.

Uno perfruemur, sed ipsum unum omnia nobis erit. *S. Aug.*

Dans le Paradis nous ne posséderons qu'un seul bien; mais ce bien seul nous sera toutes choses.

XV. JOUR.

Qu'il ne faut point différer sa conversion.

1. QUAND vous différez votre pénitence, ou vous croyez, dit S. Bernard, que Dieu vous pardonnera vos crimes, ou vous croyez qu'il ne vous les pardonnera pas. Si vous croyez qu'il ne vous les pardonnera pas, quelle plus grande folie que d'offenser un ennemi puissant sans espérance de pardon, et d'augmenter ses supplices, en augmentant ses crimes ? Si vous croyez que Dieu est si miséricordieux, que quoique vous l'ayez souvent offensé, il ne laissera pas de vous pardonner, quelle plus noire malice que de prendre occasion d'offenser Dieu de plus en plus, de ce qui devoit vous obliger à l'aimer davantage ? Quel étrange raisonnement, dit Tertullien, Dieu est bon, donc il faut que je sois méchant ; il aura assez de bonté pour me pardonner, donc je ne

dois point avoir de crainte de pécher; il aura assez de patience pour m'attendre et pour me souffrir; donc il faut que j'aie assez d'insolence pour continuer à l'offenser. Un Chrétien, un homme, un démon même est-il capable d'un tel raisonnement ?

II. Ou vous croyez que Dieu vous donnera peu de temps pour travailler à votre conversion, ou vous croyez qu'il vous en donnera beaucoup. Si vous croyez qu'il vous en donnera peu, comment ne menagez-vous pas tous les momens d'un temps si court et si précieux ? Si vous croyez qu'il vous en donnera beaucoup, quelle obligation ne lui avez-vous pas ? Et comment pouvez-vous mieux lui marquer votre reconnoissance, qu'en employant à l'appaiser et à l'aimer, un temps qu'il refuse à tant d'autres, et qu'il a la bonté de vous accorder ? Dieu, dit le Sage, ne nous a pas donné le temps pour l'employer à l'offenser; quelle est donc notre ingratitude et notre injustice, de ne l'employer qu'à pécher ?

Et c'est ce que nous faisons quand nous différons notre conversion. Différer sa pénitence par un motif aussi injuste, n'est-ce pas s'exposer au danger de ne la faire jamais ?

III. Ou vous croyez que vous vous repentirez un jour des péchés que vous continuez de commettre en différant votre conversion, ou vous ne le croyez pas. Si vous ne le croyez pas, vous êtes donc un désespéré et un réprouvé ; et quel plus grand malheur ? Si vous le croyez, quelle folie de se faire un plaisir d'une chose dont il faut nécessairement ou se repentir, ou périr ; sur laquelle il faudra pleurer pendant le temps, ou pendant l'éternité ! Si vous goûtez toujours de la douceur dans votre péché ; funeste douceur, qui aboutira à une douleur et une amertume éternelle ! Mais si heureusement pour vous ce plaisir criminel se doit changer en amertume, par le repentir que vous en concevrez, comment pouvez-vous goûter un véritable plaisir dans une action qui vous doit coûter un jour une souveraine douleur ?

Confondez-vous d'avoir si souvent fait de la patience de Dieu à vous attendre, un motif pour différer votre conversion; et prenez la résolution de réparer cette injure, en vous appliquant dès maintenant à y travailler tout de bon.

Nemini dedit spatium peccandi. *Eccli. c.* 15. ℣. 21.

Dieu n'a donné à personne le temps pour l'employer à pécher.

Magnum misericordiæ tempus non nos transeat, venturum est judicium, erit tunc pœnitentia, sed infructuosa. *S. Aug. in Psalm.*

Faisons maintenant pénitence, ne laissons point échapper le temps de la miséricorde : car bientôt le temps du jugement et de la justice viendra; nous ferons pour lors pénitence, mais elle sera inutile.

XVI. JOUR.

Des fruits de Pénitence.

1. FAITES de dignes fruits de pénitence, disoit saint Jean aux Juifs; et il le dit encore aujourd'hui à tous les Chrétiens. Il n'y a pas là une parole qui ne porte. *Faites*, dit-il, ce n'est pas assez de dire des pénitences, il faut faire pénitence. On voit assez de gens qui disent des pénitences, mais on en voit peu qui fassent pénitence. Toute la pénitence d'aujourd'hui se réduit presque à des paroles; mais où sont les effets? On recite des formules de contrition, où le cœur souvent n'a nulle part; ce sont des paroles. On proteste qu'on veut changer, qu'on se veut convertir, sans en venir jamais à l'exécution; ce sont des paroles. On récite ensuite quelques prières vocales, qu'un Confesseur, peut-être trop indulgent, impose pour toute pénitence; ce sont des paroles: mais encore un *Luc. c. 3. v.*

coup où sont les effets ? c'est ce qu'on ne voit point. N'est-ce pas là où s'est réduite jusqu'ici toute votre pénitence? Et que sont des paroles, si elles sont seules, que du vent ? et quel fond y pouvez-vous donc faire pour le pardon de vos péchés ?

II. Ce n'est pas assez de faire pénitence, il faut faire *des fruits* de pénitence. Il est beaucoup de gens semblables à ce figuier de l'Evangile, qui étoit revêtu de feuilles, mais qui n'avoit que des feuilles ; ils ont des feuilles pour se couvrir, pour en imposer aux autres et à eux-mêmes, c'est-à-dire, des apparences de pénitence ; ils s'accusent, ils demandent pardon à Dieu, ils promettent tout pour ne tenir rien : ce sont des feuilles, ce sont des dehors, des apparences de pénitence ; mais le cœur est-il touché ? Mais la douleur est-elle sincère ? Mais la volonté de quitter le péché est-elle efficace ? Point du tout. Il en est qui, non contens d'avoir des feuilles, viennent jusques à produire quelques fleurs de péni-

tence, et qui peuvent dire, avec l'Epouse, qu'il a paru quelques fleurs dans le champ de leur cœur; ils paroissent touchés, ils versent quelques larmes, ils font quelques efforts : ce sont des fleurs qui semblent promettre du fruit; mais l'air contagieux du monde, où ils rentrent trop aisément, les occasions où ils se rengagent, les plaisirs où ils retournent, sont comme autant de vents pernicieux, qui font sécher et tomber ces fleurs, et trompe la juste attente qu'on avoit conçue d'en voir naître les fruits. *Cantic. c. ℣. 12.*

III. Mais ce n'est pas assez de faire des fruits de pénitence, il faut faire *de dignes* fruits de pénitence, c'est-à-dire, une pénitence qui soit proportionnée, autant qu'il se peut, à la grandeur de la Majesté de Dieu que nous avons offensé, à la grandeur et à la multitude des crimes par lesquels nous l'avons offensé, et à la malice et à l'ingratitude avec laquelle nous l'avons offensé. Si nous suivons ces trois règles, jusques où ne nous conduiront-elles pas? Une

pénitence aussi légère et aussi imparfaite que la nôtre est-elle proportionnée à la majesté de Dieu ? Est-elle bien capable de réparer l'outrage que nous lui avons fait ? Quelques prières courtes et indévotes ont-elles bien de la proportion à la grandeur et à la multitude de nos crimes ? Sont-elles bien capables de les effacer ? Des satisfactions aussi foibles et aussi lâches que les nôtres, ont-elles quelque rapport avec notre malice et notre ingratitude ? Et sont-elles capables d'appaiser Dieu et d'obtenir le pardon de nos offenses ? Une semblable pénitence ne doit-elle pas être et la matière et le motif d'une nouvelle pénitence ?

Confondez-vous à la vue de vos pénitences infructueuses, dans la juste crainte que vous n'ayez part à la malédiction du figuier stérile qui n'avoit que des feuilles.

Digna pœnitentiæ opera facientes. *Act. c. 26. ℣. 20.*

Faisons de dignes fruits de pénitence.

Pœnitentia crimine non sit minor. *S. Cypr. Serm. de lapsis.*

Que votre pénitence soit proportionnée à la grandeur de vos crimes.

XVII. JOUR.

De la rechûte dans le péché.

I. D'ou vient que vous retombez toujours dans les mêmes péchés, sinon parce que vous ne vous servez pas des moyens qui pourroient vous en préserver? Mais d'où vient que vous ne vous servez pas de ces moyens, si ce n'est que vous ne voulez pas efficacement rompre avec le péché? Car vouloir efficacement, c'est prendre les moyens; vous vous contentez d'une volonté vague et générale de renoncer au péché, mais qui n'aboutit à rien qu'à vous amuser et à vous tromper. Vouloir ainsi, c'est ne point vouloir, ou au moins ce n'est pas vouloir d'une manière qui suffise pour la pénitence. Croyez-vous un malade sur sa parole, lorsqu'il vous assure qu'il veut guérir,

quand il ne veut prendre aucun remède? N'est-ce pas là votre conduite? A-t-on sujet de croire que vous voulez efficacement la guérison de votre ame, quand vous négligez presque tous les moyens qui vous la peuvent procurer?

II. Peut-être vous résoudriez-vous à prendre quelques moyens, mais ce ne sont pas ceux qu'on vous propose, ni ceux qui vous sont les plus propres. Ils vous paroissent trop rudes; ils sont, dites-vous, trop gênans; et c'est ce qui fait voir que votre volonté de quitter le péché n'est pas efficace. En voulez-vous une preuve? Si on vous proposoit ces mêmes moyens pour le rétablissement de votre santé dangereusement attaquée, vous ne délibéreriez pas un moment, ces moyens vous deviendroient faciles. Et d'où vient qu'ils vous paroissent impossibles quand il s'agit de votre conversion, si ce n'est parce que vous voulez efficacement l'un, et inefficacement l'autre? Et ne vouloir votre conversion que de cette manière, c'est ne la vouloir point du

tout ; parce que c'est ne la vouloir pas d'une manière qui suffise pour la pénitence.

III. Mais les obstacles, dit-on, sont plus forts que les moyens, et c'est la source des rechûtes. Mais quels sont ces obstacles ? C'est cette passion, ce commerce, cette occasion. Or, avez-vous jamais pris des mesures un peu efficaces pour vaincre ces obstacles ? Avez-vous fait quelque effort considérable pour surmonter cette passion ? Vous êtes-vous fait quelque violence pour résister au penchant qui vous entraîne vers cet objet, qui vous engage dans cette occasion ? Ne vous y laissez-vous pas emporter sans presque aucune résistance ? Ces obstacles sont grands, mais s'il falloit les surmonter pour éviter la perte de votre bien, de votre santé, de votre procès, ils ne vous étonneroient pas ; et ils vous étonnent quand il s'agit d'éviter le péché. D'où vient cette différence, sinon de la différence de la volonté avec laquelle vous voulez ces choses ? Vous voulez l'une

efficacement, et non pas l'autre ; et si votre volonté d'éviter le péché n'est pas efficace, votre pénitence est-elle sincère ?

Prenez la résolution de vous servir des moyens que les lumières de la grace, ou les avis d'un Confesseur vous feront voir être les plus propres pour vous dégager du péché, et empêcher la rechûte.

Quàm vilis facta est nimis, iterans vias tuas ! *Jerem. c. 2. ℣. 36.*

Que tu t'es rendu méprisable à Dieu et aux hommes, en retombant toujours dans les mêmes désordres !

Inanis est pœnitentia, quàm sequens culpa coinquinat. *S. Aug.*

C'est une marque que votre pénitence n'est pas sincère, quand elle est suivie d'une prompte rechûte.

XVIII. JOUR.

DE L'AVEUGLEMENT.

1. L'AVEUGLEMENT de l'esprit et du cœur est la cause la plus ordinaire du péché. Tout pécheur est aveugle, et n'est pécheur que parce qu'il est aveugle. S'il connoissoit Dieu, s'il se connoissoit lui-même, s'il connoissoit le péché, il ne le commettroit jamais. Pourroit-il, s'il connoissoit Dieu aussi grand, aussi bon, aussi juste qu'il est, le mépriser, le haïr, l'outrager? pourroit-il, s'il se connoissoit aussi vil, aussi misérable, aussi dépendant qu'il est, se préférer à Dieu, comme il fait quand il pèche mortellement? Pourroit-il, s'il connoissoit le péché aussi horrible qu'il est, aussi opposé à Dieu, aussi funeste à lui-même, l'aimer plus que Dieu? Pourroit-il, s'il en connoissoit les suites et les malheurs infinis, en faire un souverain bonheur? En vérité le pourroit-il? *Domine, ut* *S. Luc. c. 18. ℣. 41.*

videam : ouvrez-moi les yeux, Seigneur, éclairez mon esprit, et me guérissez de mon aveuglement ; que je voie vos bontés pour les aimer, ma bassesse et ma misère pour me mépriser, et toute la difformité du péché pour le haïr et pour le fuir.

II. L'aveuglement n'est pas seulement la cause, mais encore l'effet du péché ; par une espèce de prodige il le produit et en est produit. *Les ténèbres et l'erreur*, dit le Saint-Esprit, *sont créés avec le pécheur :* dès que le péché entre dans son cœur, il en chasse la lumière : l'homme devient aveugle dès qu'il devient pécheur. Le premier homme fut créé dans l'abondance de toutes les lumières naturelles : le péché, en lui ouvrant les yeux pour lui faire voir la honte de sa nudité, les lui ferma pour les autres objets : pour avoir aspiré à une science qui ne lui convenoit pas, il fut condamné à l'ignorance et à l'erreur. Doù vient que cet homme si éclairé, si prudent dans tout le reste, est si ignorant et si aveugle sur les

Eccli. c. 11. v. 16.

vérités qui regardent son salut ; qu'il raisonne si pitoyablement, qu'il agit si imprudemment ? C'est qu'il est pécheur. Eclairé, habile par-tout ailleurs, c'est un enfant, c'est un ignorant dans la science du salut ; et pourtant que lui servira tout le reste, s'il ne sait pas se sauver ?

III. L'aveuglement est la peine du péché, mais une terrible peine. Le pécheur, dit le Sauveur, fuit la lumière et cherche les ténèbres ; Dieu, pour le punir, l'y abandonne ; il ne peut le châtier plus cruellement qu'en lui donnant ce qu'il souhaite. Le pécheur se fait un bonheur de son aveuglement, et Dieu en fait la plus terrible peine du pécheur. L'aveuglement auquel Dieu le livre en le privant de ses lumières, est la plus juste, mais la plus terrible peine de l'aveuglement volontaire et criminel auquel il s'est lui-même abandonné. Voulez-vous, Seigneur, vous venger en Dieu, disoit le Prophète, aveuglez ce peuple de sorte qu'il voie sans voir. Votre insen-

Excæca populi hu ut videa non videa *Isai.* c. ℣. 10.

sibilité sur l'affaire de votre salut n'est-elle point une marque de votre aveuglement ? Un aveugle des yeux du corps ne peut ignorer son aveuglement. Plus l'aveuglement de l'esprit est grand, moins on le sent, moins on le connoît. N'est-ce point ce qui vous rend peut-être si tranquille sur le vôtre ?

S. Luc. c. 18. ℣. 41. *Faites souvent à Dieu la prière de ce pauvre aveugle de l'Evangile :* Domine, ut videam : *Seigneur que je voie. Vous êtes la lumière du monde, éclairez-moi.*

Excæcavit enim illos malitia eorum. *Sap. c. 2. ℣. 21.*

Leur propre malice les a aveuglés.

Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates eorum. *S. Aug.*

Dieu prend plaisir à les punir, en répandant un aveuglement funeste sur leurs passions déréglées.

XIX. JOUR.

De l'abandon à la conduite de Dieu.

I. QU'HEUREUSE est l'ame qui s'abandonne entièrement à la conduite de Dieu ! elle est sûre que Dieu ne l'abandonnera pas, quand toutes les créatures l'abandonneroient. Si Dieu la conduit et la protège, qui peut lui nuire ? Saint Joseph, dont on fait la fête aujourd'hui, est un beau modèle de ce parfait abandon. La perfection de cet abandon consiste premièrement à s'abandonner à la conduite de Dieu, lors même qu'elle paroît plus contraire à nos intérêts et à nos inclinations. Notre principale, ou plutôt notre unique inclination doit être de suivre celle de Dieu. Un Ange commande à Joseph, de la part de Dieu, de s'enfuir avec JESUS en Egypte : tout engageoit Joseph à demeurer en Judée ; ses inté-

rêts, son inclination, ses proches, ses amis, son établissement, son repos, la nécessité et la facilité d'y gagner sa vie, étoient autant de liens qui l'y attachoient : il les rompt tous sans délibérer, sans tarder d'un seul moment; la volonté de Dieu lui est marquée par l'Ange; il n'écoute plus ni intérêt, ni inclination, il n'en a point d'autre que d'exécuter cette volonté.

II. La perfection de l'abandon consiste secondement à s'abandonner à la conduite de Dieu, lors même qu'on n'en voit point la raison. La volonté de Dieu est l'unique raison d'un homme qui est parfaitement abandonné ; toute autre raison qu'on lui apporte diminue, ce semble, son mérite, en diminuant la perfection de son abandon : il ne donneroit pas tout à la volonté de Dieu, s'il donnoit quelque chose à la raison. C'est ce qui paroît avec éclat dans la conduite de saint Joseph ; fuyez, lui dit-on, partez, allez en Egypte ; mais pourquoi si promptement ? Mais pourquoi la nuit ? Mais pourquoi dans une

saison si incommode ? Mais pourquoi si loin ? Il n'y a point de pourquoi pour un homme aussi parfaitement abandonné à la conduite de Dieu que saint Joseph ; on ne le consulte sur rien, on ne lui rend raison de rien, il n'en demande point ; Dieu le veut, c'est là l'unique raison, elle lui suffit, il part sans délibérer, sans raisonner. Que de raison dans cette conduite, qui n'en demande point à Dieu, et qu'elle condamne vos vains raisonnemens !

III. La perfection de l'abandon consiste troisièmement à s'abandonner à la conduite de Dieu, lors même qu'elle paroît contraire à notre raison. Notre foi n'est jamais si parfaite que quand nous croyons des vérités que, non seulement nous ne connoissons pas, mais encore qui sont contraires aux rapports de nos sens, et à tous nos préjugés. Aussi notre abandon n'est jamais si parfait, que quand nous nous abandonnons à la conduite de Dieu, lors même qu'elle paroît contraire à nos raisonnemens. C'est ce qu'on voit dans

saint Joseph. On lui ordonne de fuir avec le Sauveur en Egypte. Comment pourra-t-il sauver les autres, s'il ne peut pas se sauver lui-même, pourroit-il dire? S'il faut fuir, pourquoi aller en Egypte, parmi les Idolâtres? Pourquoi ne pas aller chez les Mages? La seule volonté de Dieu a plus de force sur l'esprit de Joseph, que toutes les raisons; elles ne sont plus raisons pour lui, dès-là qu'elles sont contraires à l'ordre de Dieu: cet ordre est l'unique règle et toute la raison de sa conduite. Que cet abandon de Joseph est admirable! mais qu'il confond nos vaines inquiétudes, nos empressemens humains, nos craintes inutiles, nos précautions excessives. Abandonnons nous à Dieu, et nous trouverons tout dans cet abandon.

Demandez à saint Joseph, qu'il vous obtienne les graces dont vous avez besoin pour imiter son parfait abandon.

Omnem sollicitudinem projicientes in eum, quoniam ipsi est cura de vobis. 1. *Petr. c.* 5. ℣. 7.

Jetez toutes vos inquiétudes dans le sein

sein de Dieu, sûrs qu'il aura soin de vous.

Projice te in eum; non se substrahet, ut cadas. *S. Aug.*

Jetez-vous entre les bras de Dieu, il ne se retira pas pour vous laisser tomber.

XX. JOUR.

De la négligence des petites choses.

I. Ce n'est rien, dit-on, c'est une petite faute, une petite règle, une petite grace; quel danger y a-t-il de la négliger? Il n'y a rien de petit dans ce qui a rapport à un Dieu si grand, et dans ce qui peut lui plaire ou lui déplaire. Il n'y a rien de petit dans ce qui peut contribuer ou nuire à une si grande affaire, qu'est celle de notre salut, ou de notre perfection. Il n'y a rien de petit dans ce qui peut nous faire mériter ou perdre un degré de gloire éternelle.

Ce n'est pas une petite chose d'être fidèle dans toutes les petites choses; c'est une marque d'un grand amour de vouloir plaire en tout à ce qu'on aime, et de ne vouloir lui déplaire en rien, quelque léger qu'il paroisse. Si vous attendez à trouver de grandes occasions d'agir pour Dieu, quand agirez-vous? Qu'elles sont rares dans la vie ces grandes occasions! et puis la créature, qui est si petite, peut-elle compter pour grand tout ce qu'elle fait pour Dieu? La grandeur de Dieu, qui augmente tout ce que nous faisons contre lui, diminue tout ce que nous faisons pour lui.

S. Luc. c. 19. v. 17. II. Ce n'est qu'une petite chose; mais le Fils de Dieu nous assure, que celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera dans les grandes; et que celui qui est infidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes. Terrible parole, si on la conçoit, si on la croit! mais peut-on en douter, puisqu'elle sort de la bouche d'un Dieu? Les plus grands embrâsemens com-

mencent souvent par une étincelle qu'on n'a pas étouffée; et les plus grands péchés, par une faute vénielle qu'on a commise; la réprobation d'un homme par une grace qu'on a méprisée. Saül pressé par une espèce de nécessité, n'attend pas Samuel pour offrir le sacrifice : la faute paroît légère : elle change pourtant le cœur de Dieu à son égard, et devient le commencement de sa réprobation. Quelles suites terribles n'eut pas un regard inconsidéré de David? Les petites infidélités, et les légers larcins de Judas, fortifièrent son avarice, et aboutirent enfin à vendre son Maître, et à se pendre lui-même par désespoir.

III. Ce n'est qu'une petite chose, dites-vous, elle vous en coûtera d'autant moins, et ainsi vous serez d'autant moins excusable, si vous la négligez. La difficulté des choses peut être un prétexte à notre lâcheté; mais quand elles sont aisées, quelle excuse peut-on apporter? Si le Prophète, disoient les serviteurs de Naaman à leur Maître, 4. *Reg.* v. 13.

vous avoit demandé quelque chose de difficile pour votre guérison, vous l'eussiez dû faire; mais puisqu'il vous demande une chose aussi aisée qu'est celle de vous baigner sept fois, comment pouvez-vous, sans une extrême imprudence, la négliger? Après ce que JESUS-CHRIST a fait et souffert pour nous, quand il nous demanderoit des choses grandes et difficiles, pourrions-nous sans lâcheté et sans ingratitude nous en défendre? Et la plupart des choses qu'il nous demande sont petites, sont aisées: sur quel prétexte pouvons-nous les lui refuser?

Prenez la résolution de ne regarder jamais comme peu de chose, tout ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu, et qui peut contribuer ou nuire à votre salut.

Qui timet Deum nihil negligit. *Eccles. c. 7. ℣. 19.*

Celui qui craint Dieu, ne néglige rien.

Non est minimum in minimis se relinquere. *Imit. J. C.*

Ce n'est pas une petite chose de se renoncer soi-même dans les moindres choses.

XXI. JOUR.

De la mortification Chrétienne.

I. Tous ceux qui sont en Jesus-Christ, dit saint Paul, ont crucifié leur chair avec leurs passions et leurs desirs déréglés. Il faut donc renoncer au Christianisme, si on renonce à la mortification de ses passions et de ses sens. Tout ce qui compose le Christianisme, la grace, les maximes, les exemples de Jesus-Christ nous engagent à la mortification; mais surtout la grace, qui nous fait Chrétiens, de quelque côté qu'on la regarde, nous en fait une nécessité indispensable. Si nous regardons cette grace dans son principe, c'est un Dieu Rédempteur, c'est-à-dire, un Dieu souffrant, un Dieu crucifié. La grace originelle qui

fut donnée à l'homme innocent, étoit la grace d'un Dieu Créateur, c'est-à-dire, d'un Dieu heureux, d'un Dieu glorieux; et c'est pour cela qu'elle étoit une grace de douceur et de plaisir, qui conduisoit l'homme par les délices de cette vie, à des délices éternelles. Mais la grace des Chrétiens étant la grace d'un Dieu mourant sur la croix, il faut que pour avoir du rapport à son principe, elle nous mène aux plaisirs de l'autre vie par les mortifications de celle-ci.

Nondum enim usque ad sanguinem restitistis. *Heb. c. 12. ℣. 4.*

II. La grace du Christianisme est le prix du sang d'un Dieu; il faut, comme dit Saint Paul, résister à ses passions jusques au sang pour se l'appliquer. Elle découle d'un chef couronné d'épines, croyons-nous qu'elle nous permette de nous couronner de roses? C'est un monstre, dit S. Bernard, de voir un membre délicat sous un chef couronné d'épines. Croyons-nous qu'une grace qui tire sa force d'un côté percé, d'un corps tout couvert de plaies, puisse compatir avec une vie molle et sen-

Non decet sub capite spinoso membrum esse delicatum. *S. Bern.*

suelle, et qu'enfin les enfans d'un Dieu mourant sur la Croix, doivent faire leur principale étude de chercher les plaisirs? Nous avons reçu la vie par la mort de JESUS-CHRIST; mais nous ne pouvons la conserver que par la mort, c'est-à-dire, en mourant à nous-mêmes et à nos passions déréglées. Nous sommes tous enfans du Calvaire, dit S. Augustin; c'est-là que JESUS-CHRIST nous a donné sa vie par sa mort. Si nous tenons tous du climat où nous sommes nés, les Chrétiens ne doivent-ils pas participer aux dispositions du Calvaire, qui est le lieu de notre naissance, et qui est un lieu de souffrances et de douleurs?

III. Si on regarde la grace qui nous fait Chrétiens, par rapport à son sujet, elle ne nous engage pas moins efficacement à la mortification. La grace qui fut donnée à Adam devant le péché, étoit dans un sujet sain, et ainsi il n'y avoit rien à guérir; elle étoit dans un sujet innocent, et ainsi il n'y avoit rien à punir; mais depuis le péché

originel, la grace qui est donnée pour le réparer, en nous faisant Chrétiens, trouve un sujet criminel; et ainsi il faut qu'elle le punisse : et le peut-elle sans le mortifier ? Elle trouve un sujet malade, et ainsi il faut qu'elle soit médecinale, et par conséquent amère : elle trouve en lui une concupiscence effrénée, une volonté corrompue, des passions violentes, une chair rebelle, c'est-à-dire, autant de maladies mortelles; il faut pour les guérir, refréner cette concupiscence, dompter ces passions, régler cette volonté, crucifier cette chair; et tout cela se peut-il sans une continuelle mortification ? Faire difficulté de l'embrasser, n'est-ce pas aimer son mal ? Etre accablé de maladies dangereuses, et refuser les remèdes nécessaires, n'est-ce pas vouloir périr ? N'est-ce pas là votre disposition, si vous fuyez la mortification ?

L'exemple de saint Benoît, dont on célèbre aujourd'hui la Fête, doit vous confondre et vous animer. S'il ne vous anime, il vous condamnera. Il pratiqua une rigoureuse mortification dès son

enfance. Il affligea sa chair lorsqu'elle ne pouvoit encore être criminelle. Innocent, et cependant pénitent, il se roula sur des épines, pour éteindre dans son sang quelques étincelles d'un feu impur, que le démon vouloit allumer dans son cœur.

Prenez la résolution, puisque vous reconnoissez que vous êtes et malade et coupable, d'embrasser la mortification, et comme un remède salutaire à vos infirmités, et comme une peine justement due à vos péchés.

Si secundùm carnem vixeritis, moriemini : si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. *Rom. c. 8. ℣. 13.*

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les desirs déréglés de la chair, vous vivrez.

Carnem afflixisse, libidinem superasse, pars magna martyrii est. *S. Aug. Serm. 46.*

La mortification qui nous fait affli-

ger notre chair et dompter nos passions, est une espèce de martyre.

XXII. JOUR.

DE L'AUMONE.

I. L'AUMONE est un des signes les plus certains de la prédestination ; parce qu'elle est une des causes les plus efficaces du salut, puisqu'elle nous procure tous les moyens de l'assurer, et lève tous les obstacles qui le peuvent empêcher. La miséricorde de Dieu est le fondement le plus solide de notre salut ; et qui nous en assure plus infailliblement, que la miséricorde envers les pauvres ? *Bienheureux les miséricordieux*, parce qu'ils obtiennent miséricorde. JESUS-CHRIST ne peut non plus manquer de faire miséricorde à ceux qui la font, que manquer à sa parole. Donnez, et on vous donnera ; mais que vous donnera-t-on ? Une mesure très-abondante. On vous donnera

S. Matth. 5. v. 7.

L. Luc. c. 6. v. 38.

bien plus que vous ne donnez : on vous donnera des biens d'une autre nature et d'une autre valeur : on vous donnera des biens spirituels, divins, éternels, des graces abondantes, le pardon de vos péchés, l'amitié de Dieu, des gages certains de votre prédestination. Voilà tous les biens que l'Ecriture promet à l'aumône, voilà ce qu'on vous offre pour un verre d'eau, pour un morceau de pain donné à un pauvre ; est-ce trop acheter ces biens, que de les acheter à ce prix ?

II. Non seulement l'aumône nous procure tous les moyens du salut, mais elle en lève tous les obstacles. Nos péchés sont les obstacles de notre salut. *C'est l'aumône*, disoit Tobie, *qui purifie nos ames de leurs péchés, en nous obtenant la douleur. Donnez l'aumône*, dit le Sauveur, *et vous serez purifiés de tous vos crimes.* Redevables que nous sommes de dix mille talens à la justice de Dieu, nous pouvons racheter cette immense obligation par une petite aumône : quelle heureuse, mais

Ipsa est quæ purgat peccata. *Tob. c. 12. ℣. 12.*

Date eleemosynam et omnia munda sunt vobis. *S. Luc. c. 11. ℣. 41.*

quelle facile compensation ! si nous demeurons insolvables, c'est bien notre faute. Rachetez vos péchés par vos aumônes, disoit Dieu à Nabuchodonosor. L'unique avantage que les richesses donnent aux riches pour leur salut, parmi beaucoup d'obstacles qu'elles leur forment, est de leur fournir le moyen, en les distribuant aux pauvres, de payer ce qu'ils doivent à la justice de Dieu ; et que ne lui doivent-ils pas ? de réparer l'attache excessive qu'ils y ont eu, l'abus qu'ils en ont fait. Les Israélites réparèrent leur idolatrie, en employant à bâtir le tabernacle, les mêmes richesses qui avoient servi à construire le veau d'or. L'avarice, selon S. Paul, est une espèce d'idolatrie ; tâchons de la réparer, en employant nos richesses à édifier les tabernacles vivans de Dieu, c'est-à-dire, les pauvres.

Dan. c. 4.

III. Un homme charitable est en assurance, quand tous les autres tremblent ; c'est-à dire, à l'heure de la mort, quand il faudra paroître devant

son juge ; tout incorruptible qu'il est, on le peut gagner par argent, pourvu qu'on le mette entre les mains des pauvres. Un homme charitable trouve dans la personne de son Juge, et son débiteur et sa caution ; doit-il le craindre ? Son Juge paroît vêtu de cet habit qu'il a donné à ce pauvre ; cela ne doit-il pas lui inspirer une grande confiance ? Il a autant d'avocats tout-puissans auprès de son Juge, qu'il a assisté de pauvres. C'est en vain que le démon, que nos péchés nous accusent, si les pauvres nous excusent ; car dès-là JESUS CHRIST nous justifie ; et s'il nous justifie, qui peut nous condamner ? JESUS-CHRIST ne peut condamner un homme charitable, qu'en changeant son arrêt, ou se contredisant lui-même ; car des paroles mêmes de son arrêt, cet homme tireroit une raison invincible pour s'excuser, et pour accuser son Juge.

Sinistra cùsant, p cata- que pauper ex sat.

Prenez la résolution de suivre le conseil de Daniel, et de racheter vos péchés par vos aumônes.

Conclude eleemosynam in corde pauperis, hæc pro te exorabit. *Eccli.* c. 29. ℣. 15.

Renfermez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle plaidera efficacement pour vous auprès de votre Juge.

Date omnibus, ne cui, non dederitis, ipse sit Christus. *S. Aug. Homil.* 39.

Donnez à tous les pauvres, de peur que celui que vous refuserez, ne soit JESUS-CHRIST *même.*

XXIII. JOUR.

De l'exemple de JESUS-CHRIST.

I. L'EXEMPLE a un grand pouvoir sur nos esprits et sur nos cœurs : mais si c'est l'exemple d'un Grand, d'un Roi, il a une toute autre force. Notre amour-propre en cela, de concert avec notre raison, nous y engage. Nous voulons tous naturellement être Grands, et nous croyons le devenir en imitant les Rois, qui sont les principes de la grandeur. Y a-t-il rien de plus grand que JESUS-CHRIST ? Il est non seulement Roi, mais le Roi des Rois ; quelle gloire donc pour nous de le suivre ? Si nous avons de l'ambition, c'est de ce côté-là qu'il la faut tourner ; c'est dans cette occasion qu'elle est, non seulement légitime, mais sainte ; toute autre ambition en semblant vous élever vous abaisse, parce qu'elle vous rend criminel ; celle-ci vous relève en vous

abaissant, parce qu'elle vous rend Saint.

II. Jesus-Christ est donc notre Roi; mais un Roi juste, mais un grand Roi, mais un bon Roi. Il est un Roi juste, puisque sa Royauté est fondée sur tous les titres les plus justes: le premier est sa naissance, il est né Homme-Dieu, et par-là Maître de l'Univers; le second est sa conquête, il nous a conquis en nous délivrant de la tyrannie du démon, mais au prix de son Sang; le troisième titre est l'élection, nous l'avons choisi pour notre Roi dans le baptême, et renoncé à tous ses ennemis. Pouvons-nous, sans injustice, refuser les hommages à un Roi si juste? L'unique hommage qu'il nous demande, c'est l'imitation de ses vertus. Il est un grand Roi, puisqu'il est Homme-Dieu, qu'il renferme en lui toutes les grandeurs et les perfections humaines et divines, et qu'il a tout pouvoir sur la terre et dans le Ciel; avons-nous un chemin plus court et plus sûr pour arriver à la grandeur que

de le suivre? Il est un bon Roi, pouvons-nous avoir de la peine à l'imiter, ou plutôt ne devons-nous pas en faire tout notre plaisir?

III. Quel honneur pour nous d'avoir un si grand Roi! mais quelle confusion et pour lui et pour nous, si nous avons honte de le suivre! quel bonheur pour nous d'avoir un si bon Roi! mais quel malheur pour nous, si nous nous privons des avantages qu'on trouve à marcher après lui! Si un Roi à la guerre s'engage dans une occasion dangereuse, descend à une action un peu basse, il n'y a point d'homme un peu courageux qui refuse de le suivre dans cette occasion, il n'y a point de Grand qui croye s'abaisser en faisant ce que le Roi a fait: l'exemple du Roi relève cette action. Quoi! un Roi, qui après tout n'est qu'un néant devant Dieu, est capable d'ôter la peine et la bassesse qui paroît attachée à de certaines actions, et de les rendre même glorieuses; et l'exemple de JESUS-CHRIST, que

nous reconnoissons pour notre Roi, que nous adorons comme notre Dieu, n'aura pas ce même pouvoir sur nous? Où est notre foi?

Rendons nos hommages à JESUS-CHRIST *comme à notre Roi; mais persuadons-nous, que le principal hommage qu'il exige de nous, c'est de l'imiter.*

Magister, sequar te, quocunque ieris. *S. Matth. c.* 8 *v.* 19.

Mon Maître, je vous suivrai, quelque part que vous alliez.

Sit tibi via ille, qui tibi pro te factus est via; ut te perducat ad se per se. *S. Aug. in Psalm.* 90.

Que JESUS-CHRIST *soit la voie par où vous marchiez, puisqu'il s'est fait votre voie, afin de vous conduire à lui par lui-même.*

XXIV JOUR.

Des motifs d'humilité

I. Nous trouvons de grands motifs d'humilité dans la vue du passé, du présent et de l'avenir. Dans la vue du passé, quelle est notre origine? Le néant d'où nous avons été tirés, le péché où nous avons été conçus; mais ce qui nous doit plus humilier, ce sont les péchés que nous avons commis. J'ai péché, ah! le grand sujet d'humiliation pour moi! J'ai méprisé la Majesté infinie d'un Dieu, ne suis-je pas digne par-là d'un mépris infini? J'ai péché, j'ai donc mérité l'enfer, je devrois donc être l'objet du mépris et de l'horreur de toutes les créatures, l'opprobre et le jouet des démons; et j'ose m'enorgueillir! J'ai péché, je suis sûr que j'ai commis plusieurs péchés mortels; mais je ne suis pas sûr qu'ils me soient pardonnés: je ne puis douter que je n'aye mérité l'enfer; mais

je ne sais pas si je ne le mérite plus; quoi de plus terrible! quoi de plus humiliant! quel orgueil peut tenir contre cette réflexion? Le mien, Seigneur, si vous ne m'aidez de vos graces, mais de vos puissantes graces, pour le surmonter.

II. Nous trouvons dans la vue du présent, dans ce que nous sentons en nous-mêmes de grands sujets d'humiliation, de puissans motifs d'humilité. Hélas! que sentons-nous, que trouvons-nous dans notre propre fond? Une impuissance absolue jointe à une forte répugnance pour le bien, et un penchant très violent pour tout mal. Mauvais que nous sommes, nous regardons le mal comme un bien, et le bien comme un mal; il faut que la grace nous arrache à nous-mêmes, pour nous obliger de faire le bien. Quand nous en faisons, que nous en faisons peu! et encore ce peu que nous faisons, qu'il est mêlé d'imperfection! que de lâcheté, que d'inconstance, que de vues basses, que de respects humains, que

de retours sur nous-mêmes se glissent dans nos actions mêmes les plus saintes, qui changent souvent le bien en mal par la manière dont on le fait ! Si nos vertus mêmes, et nos bonnes œuvres nous doivent humilier, que sera-ce de nos vices et de nos péchés?

III. Nous trouvons dans la vue de l'avenir un grand sujet d'humiliation, et un grand motif d'humilité. Suis-je prédestiné ? suis-je réprouvé ? serai-je sauvé ? serai-je damné ? je n'en sais rien ; que cette incertitude est humiliante ! Ce que je sais, c'est que je ne serai point sauvé sans la grace de persévérance ; mais hélas ! cette grace, je ne la puis mériter, ni ensuite m'en assurer. Sur quoi pourrai-je m'en assurer ? Sur la volonté de Dieu ; elle m'est inconnue là-dessus : *Quis cognovit sensum Domini?* Sur ma volonté ? *Rom. c.* ℣. 34. Elle est si déréglée, si foible, si inconstante : sur mes bonnes œuvres ? Hélas ! les œuvres les plus excellentes ne peuvent mériter cette grace : sur les graces que j'ai reçues ? Qui m'a dit

que j'y serai fidèle? Qui a plus reçu de graces que Salomon? Il est très-probable qu'il n'a pas eu celle de la persévérance: sur la perfection de mon état? Est-il plus parfait que celui de Judas? Compagnon et Apôtre de JESUS-CHRIST, témoin de ses vertus et de ses miracles, il devient un traître et un apostat, et meurt désespéré. Si les colonnes du firmament ont été renversées, foibles roseaux que nous sommes, n'avons-nous pas bien sujet de trembler et de nous humilier?

Prenez la résolution de vous tenir continuellement dans un esprit d'humiliation et de crainte devant Dieu, puisque c'est l'unique moyen de vous assurer.

Humiliatio tua in medio tuî. *Mich. c. 6. ℣. 14.*

Vous portez dans vous-même un grand fond d'humiliation, et de puissans motifs d'humilité.

Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis, de fundamento prius cogita humilitatis. *S. Aug. Serm. 10. de V. D.*

Si vous prétendez élever l'édifice d'une haute perfection, vous devez commencer par les fondemens d'une profonde humilité.

XXV. JOUR.

De l'Annonciation de la sainte Vierge.

I. Le Mystère de l'Annonciation est le Mystère des grandeurs de Marie ; et il en est la source, parce que c'est dans ce mystère qu'elle devient Mère de Dieu. Dieu tout-puissant qu'il est, ne peut élever une pure créature à une plus haute dignité. Il peut, dit un saint Père, faire un monde plus excellent que celui qu'il a créé ; mais il ne peut faire une mère plus excellente que la Mère d'un Dieu. Saint Ildefonse va chercher jusques dans le Ciel, jusques dans la Trinité, des idées capables de nous en faire concevoir l'excellence. Il veut que

comme la génération éternelle du Verbe est le modèle de la génération temporelle de JESUS-CHRIST; ainsi la paternité du Père Eternel soit le modèle de la maternité de MARIE: quoi de plus sublime ! En effet, il s'y trouve des ressemblances et des différences qui contribuent également à sa gloire. Le Père Eternel dans l'éternité engendre lui seul dans son sein son Fils de sa propre substance, et ainsi le Verbe a un père sans mère; et MARIE dans le temps conçoit seule le même Fils dans son sein de sa propre substance, et ainsi le Verbe dans la génération temporelle a une mère sans père; mais le Père Eternel l'engendre tellement seul, que personne ne participe à cette gloire; mais MARIE conçoit tellement son Fils seule, qu'elle a un Epoux, qui est le Saint-Esprit, qui contribue à la conception de ce Fils, sans en devenir le père.

II. Le Père éternel dans la Trinité engendre son Fils en se contemplant lui-même; et par la vertu féconde de cette

cette réflexion qu'il fait sur lui, il produit son Verbe qui est son image substantielle, et qui n'est point distinguée substantiellement de son original; et MARIE, par la réflexion que son humilité lui fait faire sur elle-même, conçoit le même Fils, *ex humilitate concepit :* et elle le conçoit à sa ressemblance. Mais il y a cette différence que le Père Eternel engendre son Fils par la réflexion sur ses perfections infinies, et c'est pour cela qu'il l'engendre infiniment parfait comme lui, égal en toutes choses à lui : au contraire, parce que MARIE conçoit ce même Fils dans le temps par la réflexion qu'elle fait sur sa bassesse et sur son néant, *quia respexit humilitatem ancillæ suæ ;* elle conçoit un Dieu humble, un Dieu dépouillé de toutes ses grandeurs, un Dieu enfin entièrement conforme aux dispositions où se trouve le cœur humble de MARIE, lorsqu'elle dit : *Ecce ancilla Domini ;* s'estimant trop honorée de la qualité de servante du Seigneur, lorsqu'on la déclaroit sa Mère.

S. Bernar.

Luc. c. 1. v. 48.

Omnia per ipsum facta sunt. *Joan. c. 1. v. 3.*

III. Le Père Eternel dans la Trinité, produit toutes choses par son Verbe, et c'est par lui qu'il reçoit la qualité de créateur. Aussi MARIE dans l'incarnation répare toutes choses par ce même Verbe qu'elle conçoit, et qui par-là lui donne la qualité de Réparatrice du monde perdu; et ainsi, comme la création du monde a été l'effet de la vertu d'une parole, d'un *fiat* sorti de la bouche de Dieu; aussi la réparation du monde est l'effet de la vertu d'une parole, d'un *fiat* sorti de la bouche de MARIE. Mais le Père Eternel, par un acte nécessaire de son entendement, engendre le Verbe, par lequel il crée toutes choses; et MARIE conçoit ce Verbe, par lequel elle répare toutes choses, par un consentement libre de sa volonté; et par-là, en devenant la Mère de Dieu, elle devient la mère des hommes, leur Corédemptrice, et la cause de leur salut: quelle gloire pour MARIE! une pure créature en peut-elle avoir une plus grande? Elle la doit toute à son humilité; elle n'est la plus élevée des

créatures, que parce qu'elle a été la plus humble : est-ce là le chemin que vous prenez pour aller à la gloire ?

Priez la sainte Vierge que puisqu'en devenant la Mère de Dieu, elle devient la Mère des hommes, elle soit la vôtre ; et qu'elle ait pour vous la tendresse d'une mère. Tâchez de la mériter par une confiance filiale en elle.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ... fecit mihi magna qui potens est. *S. Luc. c.* 1. ℣. 48.

Le Seigneur a eu égard à l'humilité de sa servante. Le Tout-puissant a fait de grandes choses en moi.

Ut sicut sine ipso factum est nihil, ita sine ipsa nihil refectum sit. *Dam.*

Comme rien n'a été créé que par le Verbe, aussi rien n'a été réparé sans la Mère du Verbe.

XXVI. JOUR.

Du Mystère de l'Incarnation.

I. Le Mystère de l'Incarnation, dit l'Apôtre, est le grand, l'incompréhensible, et l'ineffable mystère, qui a été prédestiné de toute éternité dans le conseil de Dieu, exécuté dans le temps, marqué par son décret, révélé aux Anges, annoncé aux hommes, contredit des Juifs, cru des Gentils. Mystère qui est le principe d'une gloire infinie pour le Père, d'un anéantissement infini pour le Fils, et qui est le digne ouvage du Saint-Esprit. Mystère qui est le fondement de tous les autres Mystères, le principal objet de notre foi, l'appui de notre espérance, le motif de notre charité, le modèle de notre vie, la source pour nous de toutes sortes de graces et de bénédictions, la cause de notre salut, et un jour l'objet de notre bonheur. Ne doit-il donc

pas être maintenant le sujet le plus ordinaire de notre méditation, et la règle de notre conduite ?

II. Demandez, disoit le Prophète à Achaz, un signe qui renferme en même temps, et un profond abaissement, et une élévation surprenante. Ce signe est le Mystère de l'Incarnation, où une créature est autant élevée qu'elle le peut être, en devenant la Mère d'un Dieu ; où un Dieu est autant abaissé qu'il le peut être en devenant homme. Dieu seul ne pouvoit s'humilier, la grandeur lui est essentielle. L'homme seul ne pouvoit proprement s'humilier, il ne peut pas se mettre plus bas qu'il ne mérite ; le néant est son principe et son centre, peut-il se mettre plus bas ? Il n'y avoit qu'un Homme-Dieu qui se pût humilier ; parce que Dieu s'unissant à l'homme en unité de personne, toutes les foiblesses de l'homme conviennent à Dieu ; et on peut dire que Dieu est devenu homme, enfant, foible, pauvre, misérable, dépendant, obéissant,

Pete tibi signum à Domino Deo tuo, sive in profundum inferni, sive in excelsum supra. *Isai. c. 7. ℣. 11.*

et qu'il s'est revêtu non seulement de la figure d'esclave, mais encore de celle de pécheur : et c'est pour cela que saint Paul nous dit, que celui qui étoit égal en tout à son Père, s'est anéanti en se faisant homme : *Exinanivit semetipsum*. Si l'exemple d'un Dieu anéanti n'est un remède efficace à notre vanité, n'est-elle pas incurable ?

Philipp. c. 2. 7.

III. Rien ne fait mieux sentir ce qu'est la gloire de Dieu, quel est son prix, ce que nous devons faire, ce que nous devons sacrifier pour la procurer, que de voir un Homme-Dieu anéanti pour la réparer. Un million de mondes remplis de créatures plus parfaites que n'est le premier Ange, sacrifié à la gloire de Dieu, ne me feroit pas tant comprendre ce qu'elle vaut, que de voir un Dieu incarné, un Homme-Dieu sacrifié et anéanti pour la réparer. Si les anéantissemens d'un Dieu me font concevoir le prix de la gloire d'un Dieu ; la gloire de Dieu, si efficacement procurée par les humiliations et les anéantissemens d'un Dieu ; me

fait voir quel est le prix, quelle est la vertu des humiliations. Hélas ! si je l'avois compris, aurois-je tant d'horreur de l'humilité ? me ferois-je tant de peine de la moindre humiliation ? trouverois-je tant de difficulté à sacrifier un petit point d'honneur à la gloire d'un Dieu, à laquelle un Homme-Dieu s'est sacrifié jusqu'à l'anéantissement ?

Prenez la résolution de mettre désormais toute votre gloire à vous humilier à l'exemple de JESUS-CHRIST ; *puisque c'est le moyen le plus propre pour réparer la gloire de Dieu, et pour procurer la vôtre en vous rendant semblable à* JESUS-CHRIST.

Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.... propter quod et Deus exaltavit illum. *S. Philip. c. 2. ℣. 7. 9.*

JESUS-CHRIST s'est anéanti jusques à prendre la figure d'esclave....c'est pour cela que Dieu l'a si fort élevé.

Intolerandæ superbiæ est, ut ibi exinanivit se majestas, vermiculus infletur. *S. Bern. de 1. de Nat.*

C'est un orgueil insupportable de

voir un verre de terre s'énorgueillir, lorsque la Majesté d'un Dieu s'anéantit.

XXVII. JOUR.

Du mépris du monde.

I. C'est assez de connoître le monde pour le mépriser. Nous l'estimons parce que nous ne le connoissons pas. Le monde a méprisé et haï Jesus-Christ; Chrétiens que nous sommes, pouvons-nous après cela nous faire un honneur d'être de ses amis? Jesus-Christ ne nous prêche rien tant par ses maximes et par ses exemples, que le mépris de ce monde corrompu, il ne nous recommande rien tant que de ne point chercher à lui plaire. Prenez garde, dit-il, de faire vos bonnes œuvres pour être vus et approuvés des hommes, que votre main gauche ne sache pas l'aumône que fait votre main droite; si vous priez, que ce soit dans

Matth. v. 16.

votre cabinet, que Dieu seul soit le témoin de votre oraison, comme il en est seul l'objet ; que toute l'austérité de votre pénitence soit renfermée dans vous-même : si l'artifice vous est permis, ce n'est que pour la cacher et la dérober aux yeux des hommes ; ils sont semblables aux yeux du Basilic, qui empoisonnent et tuent par leurs regards.

II. JESUS-CHRIST ne peut s'empêcher de réprimer la complaisance des Apôtres pour les applaudissemens qu'on donnoit à leur zèle et à leurs miracles : il leur fit entendre qu'ils avoient plus de sujet de crainte que de complaisance ; et que la même vanité qui avoit précipité le démon dans les enfers, pouvoit les engager dans le même malheur. Dans le monde, leur dit-il, les plus grands sont ceux qui dominent les autres : mais parmi vous les plus grands sont ceux qui se croient les plus petits ; les plus élevés sont ceux qui se mettent au-dessous de tous les autres. De peur qu'ils ne se laissassent *S. Luc. c. 22. v. 25.*

surprendre ou éblouir par la fausse lueur de la grandeur du monde, il leur déclare que souvent ce qui paroît grand devant les hommes, est non seulement vil, mais abominable devant Dieu; et qu'ainsi il doit être non seulement l'objet de leur mépris, mais encore de leur horreur. Etes-vous persuadé de cette vérité? Si vous l'estimiez, seriez-vous si enchanté de tout ce qui s'appelle grandeur? C'est pourtant un article de Foi: s'il le faut croire, ou être infidèle, il y a donc bien peu de véritables fidèles dans le monde. L'êtes-vous?

S. Luc. c. 16. ℣. 15.

III. JESUS-CHRIST nous a enseigné le mépris du monde, encore plus efficacement par ses exemples que par ses maximes. Je ne cherchois pas, dit-il, ma propre gloire, je la compte pour rien en comparaison de celle de mon Père. Si la gloire de JESUS-CHRIST en tant qu'homme, se doit compter pour rien, que sera-ce de celle de tous les hommes? Lui qui voulut rendre l'ignominie de sa mort si publique, cacha les miracles de sa naissance, dans

S. Joan. c. 8. ℣. 50.

la pauvreté d'une étable, et dans les ténèbres de la nuit : il renferma dans l'obscurité d'une boutique pendant trente ans, et son zèle, et ses talens admirables. Obligé par les ordres de son Père de paroître en public, il choisit pour disciples des gens grossiers, sans talens, sans mérite, sans considération, incapables d'en attirer à leur Maître. Il parut peu dans les grandes Villes, rarement avec les Grands, presque toujours avec les pauvres : s'il fit des miracles, il en tempéra l'éclat par d'humbles prières qu'il adressa à son Père ; souvent il défendit qu'on les publiât : ordinairement il se déroboit par la fuite aux applaudissemens qu'ils lui attiroient. Peut-on voir un plus grand mépris du monde ? Il est d'autant plus surprenant, que JESUS méritoit toute sorte de gloire, et qu'elle n'étoit point dangereuse pour lui. Mais il devoit être notre modèle, et nous apprendre par son exemple, à mépriser une gloire qui nous étoit si funeste.

Confondez-vous d'avoir jusques ici estimé et aimé le monde, qui a méprisé

et haï JESUS-CHRIST, *et qui en a été méprisé.*

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. 1. *S. Joan. c.* 2. *v.* 15.

N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.

In momento cuncta ista prætereunt, et sæpe honor sæculi abiit antequam venerit. *S. Ambr. in Luc.*

Tous les biens d'ici-bas passent dans un moment, et la gloire du monde à peine a-t-elle paru qu'elle disparoît.

XXVIII. JOUR.

De la nécessité des bonnes œuvres.

I. LA foi sans les bonnes œuvres ne sert qu'à justifier Dieu, et à nous condamner. *Celui qui ne croit pas*, dit le Seigneur, *est déjà jugé*; mais celui qui croit, et ne fait pas ce qu'il croit, sera plus sévèrement jugé. On condamne dans l'Evangile le figuier stérile à être coupé, pour être jeté au feu; on punit le commis qui a enfoui le talent, et le serviteur inutile est mis au rang des criminels, et condamné aux ténèbres extérieures. Les Vierges folles furent exclues des noces de l'Epoux, quoiqu'elles fussent fort chastes, parce qu'elles n'avoient pas eu soin d'entretenir de l'huile dans leurs lampes, c'est-à-dire, de conserver la charité dans leur cœur par l'exercice des bonnes œuvres. JESUS-CHRIST *S. Joan. c. 3. v. 18.*

n'apporte point d'autre sujet de la condamnation des Chrétiens au jour du Jugement, que l'omission des œuvres de miséricorde : J'ai eu faim, dit-il, et vous ne m'avez pas donné à manger ; c'est pour cela que je vous condamne au feu éternel.

Matth. v. 43.

II. Faites donc du bien, car n'en point faire, c'est faire du mal. L'inutilité dans un Chrétien, est une véritable iniquité. Faites autant de bien que vous avez de lumières ; la grandeur de vos lumières fera la rigueur de votre jugement : faites autant de bien que vous avez fait de mal ; vous en ferez beaucoup : faites autant de bien que vous en pouvez faire. Vouloir mettre des bornes au bien qu'on fait, c'est en vouloir mettre à notre amour pour Dieu, et à sa bonté pour nous. Faisons le bien avec ferveur, car maudit est celui qui fait l'ouvrage de Dieu négligemment ; faites-le avec une intention pure, car sans cela le bien devient mal, la lumière, comme dit JESUS-CHRIST, se change en ténèbres. Faites-le en état

uc. c. 11. 4 et 35.

de grace, car sans cela vous le ferez sans mérite; et après que vous aurez fait tout cela, dites encore que vous êtes un serviteur inutile, et que vous n'avez fait que ce que vous ne pouviez omettre sans mériter punition. *S. Luc. c. 17. v. 10.*

III. Combien y a-t-il de personnes dans le monde semblables à ce figuier stérile de l'Evangile, qui se contentent de porter des feuilles, sans avoir des fruits; c'est-à-dire, d'avoir l'apparence de la vertu, sans en avoir la vérité; qui prennent les effets d'un naturel heureux, d'une bonne éducation, ou même d'un honneur mondain, du respect humain, ou tout au plus d'une probité païenne pour des fruits de sainteté; qu'une fierté naturelle défend du désordre; qui se croient fort innocentes, parce qu'elles ne paroissent pas aux yeux du monde fort criminelles; et qui pensent même avoir de la vertu, parce qu'elles ont beaucoup d'honneur et peu de vices, au moins de ces vices grossiers; mais qui mènent une vie molle et inutile, sans s'adonner à la pratique

des vertus chrétiennes, et à l'exercice des œuvres de miséricorde ? Qu'elles seront étonnées quand il faudra paroître devant Dieu, lorsqu'on leur fera voir la vanité de leurs vertus païennes, et le véritable déréglement de leur vie inutile ! Attendez-vous à le reconnoître, quand votre Juge vous le reprochera pour vous condamner ?

Prenez la résolution de vous adonner tout de bon à la pratique des vertus chrétiennes, et à l'exercice des œuvres de miséricorde, autant que votre état et votre pouvoir vous le permettent.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt. *Psalm.* 13. *v.* 3.

Ils sont devenus criminels, dès qu'ils ont commencé à mener une vie inutile.

Si cor tuum otiosum non sit, non sunt otiosa opera tua. *S. Ambr. in Psal.*

Si votre cœur n'est pas oisif et inutile, votre vie ne le sera pas.

XXIX. JOUR.

De la confiance en Dieu.

I. Nous ne saurions trop nous défier de nous-mêmes ; nous ne saurions trop nous confier en Dieu. Dieu ne refuse rien à une ferme confiance. On peut autant qu'on espère, on peut tout si on espère tout. Il ne faut point s'étonner si Dieu accorde tout à une vive confiance ; rien ne marque mieux l'amour que nous avons pour lui. On se fie à ceux qu'on aime, et dont on croît être aimé. Rien ne marque mieux l'estime que nous avons de sa bonté, de sa puissance, de sa sagesse et de sa providence. Il a une puissance infinie ; si je m'appuie sur lui, puis-je tomber ? Il a une sagesse infinie ; si je suis sa conduite, puis-je m'égarer ? Il a une bonté infinie ; si je me fie à lui, peut-il me manquer ? Il a une providence infinie ; si je m'abandonne à lui, peut-il ou m'oublier, ou me négliger ?

II. Moi seul je suis la foiblesse même, et comment ne m'en pas défier? Mais Dieu et moi nous sommes bien forts, et comment ne m'y pas confier? La confiance m'unit à Dieu, et l'unit à moi. C'est pour cela que le Prophète assure que ceux qui espèrent en Dieu changeront de force, c'est-à-dire, qu'ils se dépouilleront de leur propre foiblesse, pour se revêtir de la force de Dieu. Un homme plein de confiance devient en quelque façon fort de la force de Dieu même; peut-il succomber dans les plus grands travaux? Il devient puissant de la puissance de Dieu même; peut-il s'étonner des obstacles? Il devient sage de la sagesse de Dieu même; peut-il manquer de moyens pour surmonter ces obstacles? Il devient riche de l'abondance de Dieu même; quelle ressource n'a-t-il pas dans tous ses besoins? C'est pour cela que le Prophète ajoute, que ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, comme s'ils avoient des ailes d'aigle, courront sans se lasser, et marcheront à grands pas dans la carrière du salut,

Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem. *Isai. c. 40. ℣. 31.*

Assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient. *℣. 1.*

sans craindre de tomber dans la défaillance. Si donc vous manquez de force, c'est que vous manquez de confiance; votre défiance fait toute votre foiblesse.

III. Comme la puissance et la force de Dieu ne paroît jamais tant que quand elle tire la lumière des ténèbres, et les plus beaux ouvrages du néant; aussi la vertu de la confiance ne paroît jamais tant que lorsqu'elle fortifie tellement un homme, qu'il tire les motifs de son espérance de ce qui la doit renverser, et qu'à l'exemple d'Abraham, il croit contre toute espérance. Un homme soutenu de cette vertu, ne craint jamais moins que quand tout paroît à craindre; il n'espère jamais tant que quand tout semble désespéré; il ne s'abandonne jamais plus parfaitement à Dieu, que quand tout le monde l'abandonne, que Dieu même paroît l'abandonner, au moins sensiblement; c'est pour lors qu'il dit, avec Job: *Etiamsi me occiderit, in ipso sperabo.* Oui, Seigneur, quand vous me donneriez le coup de la mort, j'espérerois *Job. c. 13. v. 15.*

en vous, et je m'appuierois sur cette main qui me frapperoit. Dieu, quand il seroit le plus irrité, ne pourroit tenir contre une si vive confiance. Rien n'est tant à craindre pour nous qu'une trop grande crainte; et quelque grands que soient les maux qui nous menacent, rien ne nous doit tant alarmer que notre défiance.

Demandez souvent à Dieu cette vive confiance, puisqu'en vous faisant tout espérer, elle vous met en état de tout obtenir.

Scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est. *Eccli. c.* 2. ℣. 11.

Apprenez qu'aucun de ceux qui ont mis leur confiance en Dieu, n'a jamais été trompé.

Fides Christianorum, fides impossibilium. *Tertul. de Resurrect.*

La confiance des Chrétiens va jusques à leur faire croire et espérer les choses qui paroissent impossibles.

XXX. JOUR.

De l'amour de Jesus-Christ.

I. JESUS-CHRIST desire que nous l'aimions, et le desire avec empressement. N'est-ce pas assez quand nous n'aurions point d'autres motifs pour nous obliger à l'aimer? On a également de la peine à concevoir, et qu'un Dieu puisse desirer l'amour de l'homme avec empressement, et que l'homme le lui puisse refuser. Le desir est une marque d'indigence; Dieu a-t-il besoin de quelque chose, bien moins de notre amour? L'empressement est une foiblesse, Dieu en est-il capable? Ne le diroit-on pas, quand on le voit s'affliger de n'avoir pas cet amour, se réjouir avec transport de l'obtenir? Quand vous n'auriez pas, Seigneur, mon amour, manquera-t-il quelque chose à votre bonheur? Et quand vous l'auriez, y ajoutera-t-il quelque chose?

Congratulamini mihi quia inveni ovem meam quæ perierat. *S. Luc. c. 15. v. 6.*

O viri ad vos clamito. *Prov. c. 8. ℣. 4.* Præbe, fili mi, cor tuum mihi. *Prov. c. 23. ℣. 26.*

Cependant il n'a point honte de publier son empressement là-dessus. C'est ce qui nous est marqué par ces cris si empressés de la sagesse, qui invite les hommes, par les sollicitations si tendres que l'Epoux fait à l'Epouse de lui ouvrir son cœur, par cette demande si souvent réitérée, et si inquiète, que Jesus fait à Pierre, pour savoir s'il l'aime. Si je ne vous aime pas, Seigneur, tout le malheur en est pour moi; mais pour vous, qu'y perdez-vous? Et d'où vient que vous le desirez si fort?

II. Jesus n'omet rien pour rendre ce desir efficace; il nous invite par nos intérêts, il nous en presse par ses promesses; il nous y engage par ses bienfaits, il nous en sollicite par ses prières et par ses inspirations, il nous y oblige par son commandement, il nous y contraint même par ses menaces; enfin tout ce qu'il fait dans l'ordre de la nature et de la grace (et que ne fait-il pas?) aboutit là. Les prières d'un importun nous obligent

quelquefois à lui accorder ce qu'il nous demande, même contre notre inclination, même contre nos intérêts; et les saints empressemens de JESUS ne nous forceront point de lui accorder cet amour, qui, faisant tout son plaisir, fait aussi notre souverain bonheur? Que doit-on admirer davantage, ou l'empressement d'un Dieu pour obtenir notre amour, ou notre opiniâtreté à y résister? L'un et l'autre est également incompréhensible.

III. Le desir empressé que JESUS a de notre amour, est une preuve sensible de l'excès de son amour pour nous; et le peu de desir que nous avons de l'aimer, est une preuve non moins sensible que nous ne l'aimons pas. Car si nous l'aimions, nous sentirions comme il est aimable, et ce sentiment nous feroit desirer avec ardeur de l'aimer encore davantage: nous souffririons avec peine notre peu d'amour, nous languirions dans l'impatience de le voir augmenter; nous embrasserions tous les moyens qui nous y pourroient aider;

quelque rudes qu'ils fussent, ils nous deviendroient doux : nous dirions à tous momens, votre amour, mon JESUS, votre amour, et rien de plus. Mais combien sommes nous éloignés de cet empressement, combien sommes-nous donc éloignés de ce parfait amour ? il n'y a que vous, mon JESUS, qui puissiez me donner ce desir ardent de votre amour, et en même temps le rendre efficace. Je vous le demande par ce desir même que vous avez de l'avoir. Hélas ! étant tout-puissant, il vous est si aisé de le rendre efficace ; et faut-il que votre toute-puissance cède à ma résistance ?

Demandez incessamment à JESUS son amour. Que ce soit là votre prière la plus ordinaire, ou plutôt n'en faites point d'autre, si vous voulez. Celle-là renferme toutes les autres.

Sapientia invenitur ab his qui quærunt illam, præoccupat qui se concupiscunt. *Sap. c. 6. ℣. 14.*

Ceux qui cherchent la sagesse, la trouvent, et elle prévient ceux qui la desirent.

Jubes

Jubes te Domine diligi à me, da quod jubes, et jube quod vis. *S. Aug.*

Vous me commandez, Seigneur, de vous aimer ; donnez-moi les graces nécessaires, pour faire ce que vous me commandez, et commandez-moi tout ce que vous voudrez.

XXXI. JOUR.

DE L'UNITÉ DE DIEU.

I. Il y a un Dieu. Tout ce que nous voyons au dehors, tout ce que nous sentons au dedans de nous-mêmes nous le dit. La beauté, l'ordre, les mouvemens si réglés de tout ce qui compose l'Univers, en est une démonstration sensible ; le consentement universel de tous les peuples, est la voix de la nature qui ne peut mentir. Le libertinage nous peut faire dire aux autres qu'il n'y en a point ; mais nous n'oserions-nous le dire à nous-mêmes, notre cœur, tout corrompu qu'il est,

nous démentiroit. Il y a donc un Dieu; mais il ne peut y en avoir qu'un. S'il y avoit deux Dieux, ils auroient deux volontés distinctes, elles pourroient être différentes; auquel obéirions-nous? Dans l'impuissance d'obéir à tous deux, nous ne serions obligés d'obéir à aucun, et c'est sur cette raison qu'est appuyée ce commandement: *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul.* Et c'est de ce principe que JESUS-CHRIST tire l'impossibilité de servir deux maîtres. Ne niez-vous point cette conséquence, vous qui voudriez servir Dieu et le monde?

Dominum Deum tuum adorabilis et illi soli servies. *S. Luc. c. 4. ℣. 8.*

II. Il n'y a qu'un Dieu; car s'il y en avoit deux, ils seroient distincts. L'un n'auroit pas les perfections de l'autre; il lui manqueroit donc quelque chose; il ne seroit donc pas parfait, il ne seroit pas infini, il ne seroit donc pas Dieu: car Dieu doit être un Être si bon et si parfait, qu'on ne puisse rien concevoir ni de meilleur ni de plus parfait que lui. C'est sur cette vérité qu'est fondée l'obligation d'aimer Dieu par

dessus toutes choses, de l'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces; parce qu'étant le souverain bien, le bien unique, le bien universel, il mérite d'être uniquement et souverainement aimé, parce que tous les autres biens n'étant qu'une participation de ce bien universel, ils ne doivent être aimés que pour lui et par rapport à lui. Oui, Seigneur, disoit saint Augustin, celui qui aime quelque chose avec vous, qu'il n'aime pas uniquement pour vous, ne vous aime pas comme il vous doit aimer? Est-ce ainsi que vous aimez Dieu? Ne partagez-vous point votre amour entre Dieu et la créature? En user ainsi, ce n'est pas l'aimer, mais l'outrager.

Diliges Dominum Deum ex toto corde tuo. *Marc. c. 12. ℣. 30.*

III. Il n'y a qu'un Dieu. S'il y avoit plusieurs Dieux, ils ne se rapporteroient point l'un à l'autre, il y auroit donc plusieurs fins, il n'y en auroit donc aucune qui fût la fin dernière, il n'y en auroit donc aucune à laquelle nous fussions obligés de rapporter toutes nos actions, aucune qui pût être le

terme de tous nos mouvemens, aucune qui pût fixer nos desirs, contenter notre cœur, et remplir cette cupidité infinie de notre ame, qui ne peut être rassasiée d'aucun bien qui soit fini. C'est sur cette raison qu'est fondé ce Commandement de rapporter tout à Dieu, comme à notre fin dernière, et de faire tout pour sa gloire. C'est-là cet unique nécessaire dont parle le Fils de Dieu: ne le négligeons-nous point? Ne faisons-nous point des biens passagers, des plaisirs de la terre, des honneurs du monde, notre fin dernière? c'est ce que nous faisons autant de fois que nous les aimons avec excès, que nous les préférons à Dieu. N'est-ce pas en faire notre Dieu, selon le langage de l'Apôtre? N'est-ce pas devenir des Idolâtres? Idolâtre et Chrétien, cela s'accorde-t-il?

Omnia in gloria Dei facite. 1. *Cor.* c. 10. ℣. 31.

Puisqu'il n'y a qu'un Dieu, et que nous n'avons qu'un cœur, prenez la résolution de vous donner entièrement et uniquement à lui.

Unus Dominus, una fides, unum baptisma. *Eph.* c 4. ℣. 5.

Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême.

Ipsum gratis dilige, quia melius ab eo non invenis quod det, quam seipsum, aut si invenis melius, pete. *S. Aug. in Psal.* 53.

Aimez Dieu gratuitement et de tout votre cœur; car il vous donne tout ce qu'il a de meilleur; c'est lui-même: si vous trouvez quelque chose de meilleur que lui, demandez-le.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PENSÉES, OU RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES,

Pour les Evangiles des Dimanches, depuis le commencement de Janvier, jusqu'au Carême, et pour tous les Evangiles du Carême.

POUR le Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie.

Le 4e. jour de Février. *Des obligations que nous avons de glorifier Dieu.*

Pour le 2e. Dimanche après l'Epiphanie.

Le 27e. jour de Janvier. *De la dévotion à la Sainte Vierge.*

Pour le 3e. Dimanche après l'Epiphanie.

Le 15e. jour de Février. *De la Confession.*

Pour le 4e. Dimanche après l'Epiphanie.

Le 29e. jour de Mars. *De la confiance en Dieu.*
Pour le 5e. Dimanche après l'Epiphanie.
Le 4e. jour de Février. *Du scandale.*
Pour le 6e. Dimanche après l'Epiphanie.
Le 1er. jour de Février. *De la foi.*
Pour le Dimanche de la Septuagésime.
Le 26e. jour de Janvier. *De la ferveur.*
Pour le Dimanche de la Sexagésime.
Le 5e. jour de Février. *De l'abus des graces.*
Pour le Dimanche de la Quinquagésime.
Le 8e. jour de Mars. *De l'aveuglement.*
Pour le Mercredi des Cendres.
Le 3e. jour de Janvier. *Du soin du salut.*
Pour le Jeudi après le Mercredi des Cendres.
Le 9e. jour de Janvier. *De l'Enfer, ou de l'éternité des peines.*
Pour le Vendredi après le Mercredi des Cendres.

Le 20e. jour de Janvier. *Du pardon des injures.*
Pour le Samedi après le Mercredi des Cendres.
Le 25e. jour de Janvier. *De la patience dans les souffrances.*

Première semaine de Carême.

Pour le Dimanche.
Le 12e. jour de Juillet. *De la tentation.*
Pour le Lundi.
Le 3e. jour de Février. *Du Jugement dernier.*
Pour le Mardi.
Le 16e. jour de Juin. *Du respect dans les Eglises.*
Pour le Mercredi.
Le 16e. jour de Janvier. *De la rechûte.*
Pour le Jeudi.
Le 22e. jour de Février. *De la Prière.*
Pour le Vendredi.
Le 12e. jour de Février. *De la Pénitence.*
Pour le Samedi.

Le 23e. jour de Janvier. *De l'Imitation de* JESUS-CHRIST.

Seconde semaine de Carême.

Pour le Dimanche.
Le 28e. jour de Janvier. *De l'amour de* JESUS-CHRIST.
Pour le Lundi.
Le 10e. jour de Février. *De la pensée de la mort.*
Pour le Mardi.
Le 24e. jour de Janvier. *De l'humilité.*
Pour le Mercredi.
Le 7e. jour de Février. *De l'ambition.*
Pour le Jeudi.
Le 13e. jour de Mars. *Du feu d'Enfer.*
Pour le Vendredi.
Le 5e. jour de Mars. *Des vengeances que Dieu tire du péché mortel.*
Pour le Samedi.
Le 28e. jour de Février. *De la miséricorde de Dieu.*

Troisième semaine de Carême.

Pour le Dimanche.

Le 17e. jour de Février. *Du péché d'impureté.*
Pour le Lundi.
Le 14e. jour de Janvier. *De l'Envie.*
Pour le Mardi.
Le 13e. jour de Février. *De la fréquente Confession.*
Pour le Mercredi.
Le 10e. jour de Juillet. *De l'hypocrisie.*
Pour le Jeudi.
Le 5e. jour de Janvier. *Du péché véniel.*
Pour le Vendredi.
Le 4e. jour de Mars. *De la fidélité à la grace.*
Pour le Samedi.
Le 23e. jour de Février. *De la douceur.*

Quatrième semaine de Carême.

Pour le Dimanche.
Le 22e. jour de Mars. *De l'Aumône.*
Ou le 19e. jour de Mars. *De l'abandon à la Providence.*
Pour le Lundi.
Le 31e. jour de Juillet. *Du zèle de la gloire de Dieu.*
Pour le Mardi.

Le 3e. jour d'Avril. *De la volonté de Dieu.*
Pour le Mercredi.
Le 18e. jour d'Avril. *De la toute-puissance de Dieu.*
Pour le Jeudi.
Le 7e. jour de Janvier. *De l'utilité de la pensée de la mort.*
Pour le Vendredi.
Le 6e. jour de Février. *De la nécessité de la mort.*
Pour le Samedi.
Le 23e. jour de Mars. *De l'exemple de* JESUS-CHRIST.

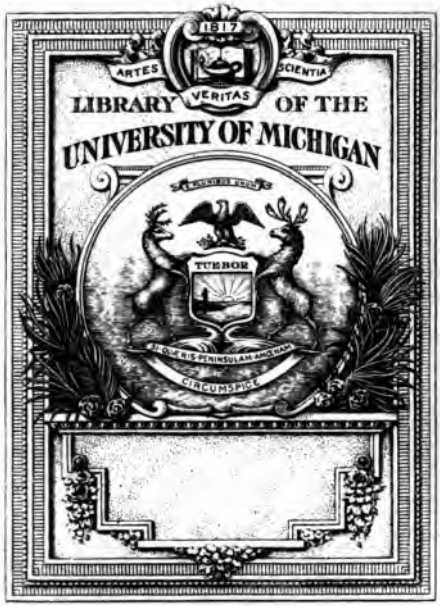
Cinquième semaine de Carême.

Pour le Dimanche de la Passion.
Le 9e. jour de Mars. *De la médisance.*
Pour le Lundi.
Le 4e. jour de Mai. *De la mort des pécheurs.*
Pour le Mardi.
Le 27e. jour de Mars. *Du mépris du monde.*
Pour le Mercredi.

Le 20e. de Mai. *De l'obligation qu'a le Chrétien de suivre* JESUS-CHRIST.
Pour le Jeudi.
Le 16e. jour de Mars. *Des fruits de pénitence.*
Pour le Vendredi.
Le 30e. jour de Mars. *De l'amour de* JESUS-CHRIST.

Pour les autres jours jusqu'à Pâques, on prendra les Méditations sur la Passion, qui sont à la fin du mois d'Avril.

Fin de la Table du Tome Ier.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

A
DUP.